25e Année N° 4 15 Février 1918

MAR 30 1918
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Joseph Reinach	*L'Année de Verdun.* — II	673
Marcel Girette	*Le Joueur d'Illusion*	707
Raoul Blanchard	*Grenoble et sa Région pendant la Guerre*	742
Myriam Harry	*Siona chez les Barbares* (4e partie)	763
Louis Batiffol	*Comment l'Alsace est venue d'elle-même à la France.*	798
Mme Burnat-Provins	*Heures d'Hiver*	820
Georges Rozet	*Avec la Presse française sur le Front français.* — II	846
Jules Chopin	*Un nouvel Équilibre européen*	869

Copyright 1918, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1918

LIVRES NOUVEAUX

LE RIVAL INCONNU,
par **Abel Hermant.**

Le nouveau livre de M. Abel Hermant appartient à cette série si particulièrement amusante des *Scènes de la vie cosmopolite* qui comprend le *Joyeux garçon, la Petite femme* et ce *Caravansérail* qui obtient ici même un si vif succès. L'action se passe à Rome, qui n'est pas seulement la Ville Éternelle, mais une moderne capitale du cosmopolitisme, et offre par conséquent un décor merveilleusement approprié à la fantaisie de l'écrivain. Le livre est d'une gaîté charmante; le personnage de Le Merlerault un des plus divertissants qui figurent dans la galerie si riche de M. Abel Hermant, et la Fräulein Fricka nous offre un type fort réjouissant du ridicule germanique. Il est superflu de signaler la qualité littéraire de l'ouvrage, mais il sera infiniment agréable de la constater

DEUX ANS DE GUERRE A CONSTANTINOPLE;
par le **Dr Harry Stuerner.**

On trouvera dans ces pages un témoignage d'autant plus significatif sur le régime actuel de la Turquie qu'elles sont signées par un Allemand.

Correspondant de la *Gazette de Cologne* à Constantinople, le docteur Stuermer écrit sous l'impression directe de ce qu'il a vu : un petit groupe d'ambitieux livrant leur pays à l'Allemagne et servant la cause de la *Welt politik*, favorisant les violences contre les Arméniens, gouvernant par la terreur un pays épuisé. La conclusion de ces observations est la nécessité de soustraire toute population chrétienne à la domination turque; sur le sol de l'Asie Mineure une civilisation proprement ottomane pourrait se développer sans être une menace pour d'autres populations.

L'AVANT SCÈNE D,
par **Miguel Zamacoïs.**

M. Miguel Zamacoïs nous présente un joli bouquet de nouvelles ironiques, satiriques, parisiennes, qui prouvent une fois de plus la souplesse d'un talent auquel nous dûmes tout récemment des plaisirs plus graves succédant à des poésies de guerre qui connurent un succès d'émotion; ces petits contes obtiendront un succès de gaîté et de charme.

FIGURES ET DOCTRINES DE PHILOSOPHES,
par **Victor Delbos.**

Le nom de Victor Delbos est estimé et respecté dans l'Université. On sera reconnaissant à M. Blondel d'avoir publié le volume que l'auteur avait mis au point peu de temps avant la guerre. On y retrouve les qualités des grands ouvrages devenus classiques sur Spinoza et Kant : sûreté de l'interprétation et précision de l'exposé. Destinées au grand public curieux des questions philosophiques, ces études lui sont accessibles, mais elles satisferont les spécialistes. Rattachant les œuvres à la personnalité des auteurs, elles constituent de vivants portraits des grands philosophes et d'excellents résumés des doctrines dont elles n'omettent aucune pièce essentielle. L'originalité de Descartes ou de Spinoza, de Kant ou de Maine de Biran — qui attirait de plus en plus Victor Delbos, — leurs communs efforts pour dégager une doctrine de vérité et atteindre la sagesse sont définis avec profondeur par le maître éminent dont la disparition prématurée laisse à ses élèves et ses amis d'unanimes regrets.

STEENSTRATE,
par **Charles Le Goffic.**

Faisant suite à *Dixmude* et aux *Marais de Saint-Gond*, le nouvel ouvrage de M. Charles Le Goffic raconte avec une puissance descriptive tout à fait remarquable un troisième épisode de la guerre actuelle. Selon la forte expression de l'auteur, si *Dixmude*, dans cet enfer, fut le cercle de feu, *Steenstrate* est le cercle de boue. Ces pages en retracent l'horreur grandiose; on y trouvera aussi les leçons trop coûteuses que notre armée a recueillies, au cours d'une semblable lutte, sur le caractère et les nécessités de la guerre moderne. Enfin c'est là tout à la fois un document précieux et un hommage digne de l''héoïsme quil célèbre.

LE MONTÉNÉGRO,
par **Veritas.**

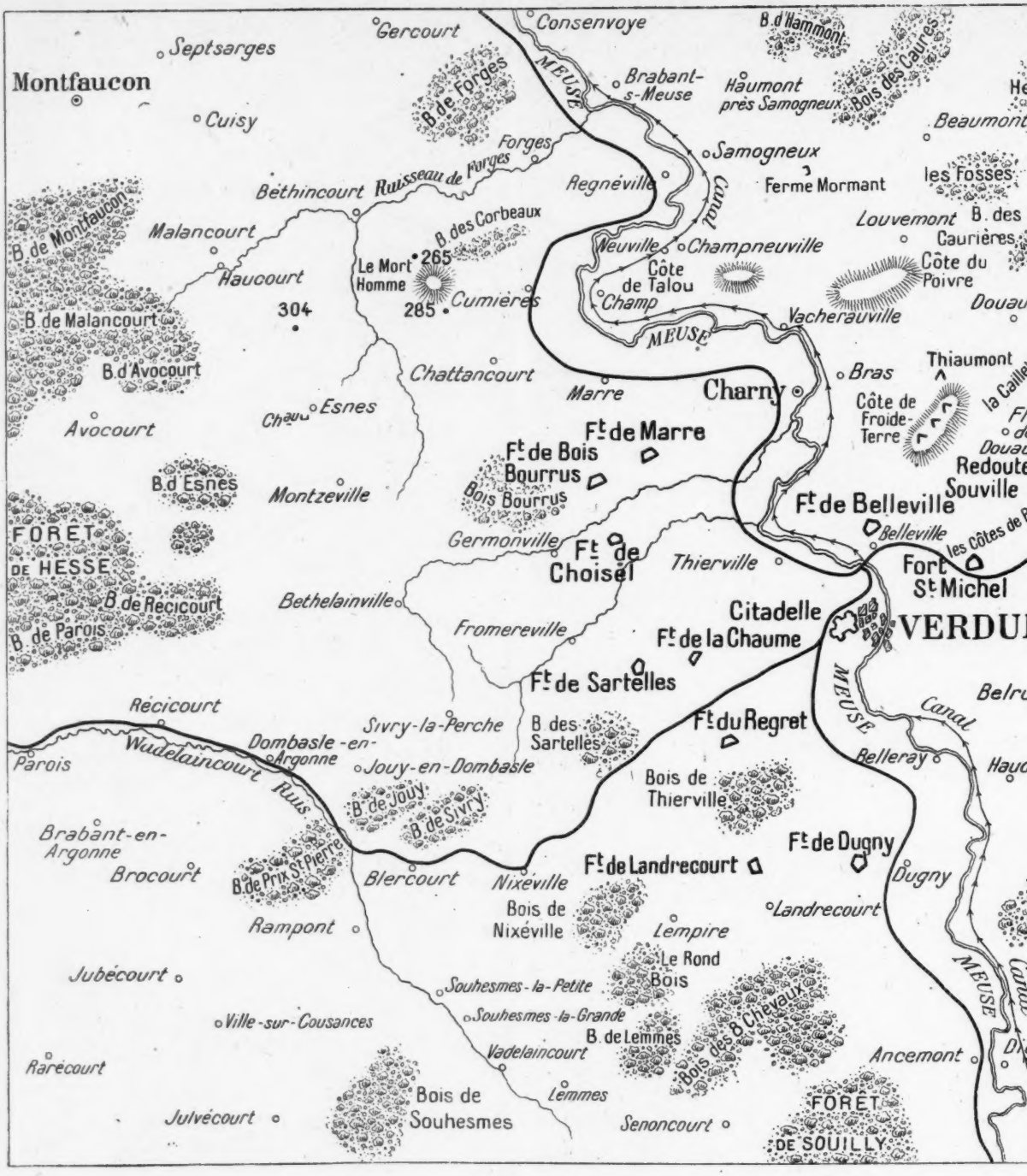
Cette brochure apporte de curieux documents sur l'histoire du Monténégro et sur les intrigues dont il fut victime. On voit que les Monténégrins désirent être unis avec les peuples de même race, dans les Balkans. Une fédération yougo-slave, où ils seraient étroitement associés aux Serbes, constituerait l'état politique conforme à leurs aspirations.

s,

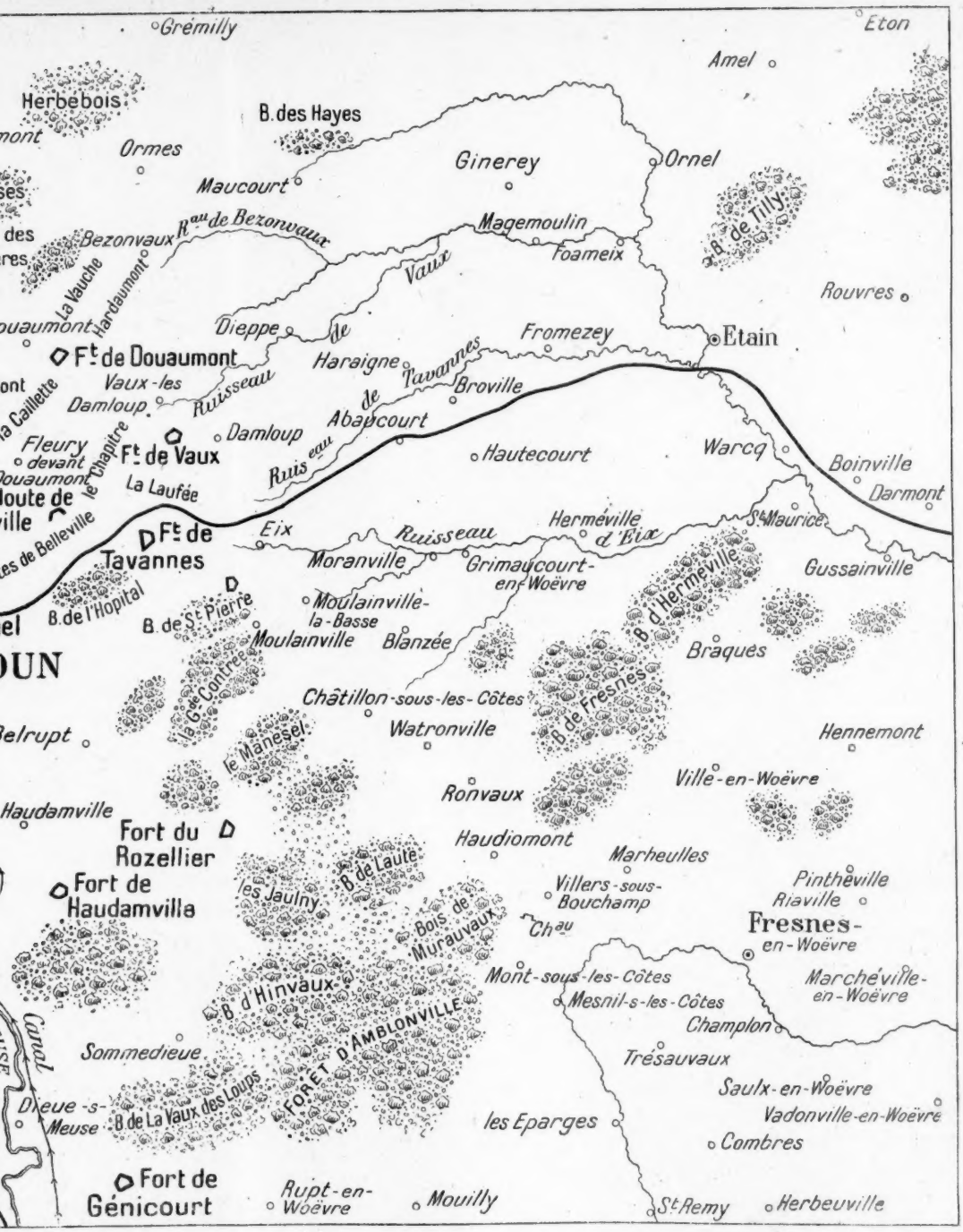
cté
on-
ait
y
us
er-
ées
so-
les
res
de
el-
ent
tes
—
urs
de
oro
ion
na-

de
les
ive
ode
de
de
ges
era
née
sur
ne.
eux
ore.

nts
ues
rins
ace,
où
sti-
ons.



Montfaucon
Septsarges
Cuisy
Gercourt
Consenvoye
B. d'Hammont
Bois des Caures
B. de Forges
MEUSE
Brabant-s-Meuse
Haumont près Samogneux
Beaumont
Forges
Samogneux
Ferme Mormant
les Fosses
Béthincourt
Ruisseau de Forges
Regnéville
Canal
Louvemont
B. des Caurières
B. de Montfaucon
Malancourt
B. des Corbeaux
Neuville
Champneuville
Côte de Talou
Côte du Poivre
Haucourt
Le Mort Homme
265
285
Cumières
Champ
Vacherauville
304
B. de Malancourt
MEUSE
B. d'Avocourt
Chattancourt
Marre
Charny
Bras
Thiaumont
Côte de Froide-Terre
Avocourt
Chau
Esnes
Ft de Marre
Ft de Bois Bourrus
Bois Bourrus
Redoute Souville
B. d'Esnes
Montzeville
Ft de Belleville
Belleville
FORÊT DE HESSE
Germonville
Ft de Choisel
Thierville
Fort St Michel
B. de Récicourt
Bethelainville
Citadelle
B. de Parois
Fromereville
Ft de la Chaume
VERDU
Ft de Sartelles
MEUSE
Récicourt
Sivry-la-Perche
B. des Sartelles
Ft du Regret
Canal
Dombasle-en-Argonne
Parois
Wadelaincourt
Jouy-en-Dombasle
Belleray
Bois de Thierville
B. de Jouy
B. de Sivry
Brabant-en-Argonne
Ft de Dugny
Brocourt
B. de Prix St Pierre
Blercourt
Nixéville
Ft de Landrecourt
Dugny
Bois de Nixéville
Landrecourt
Rampont
Lempire
Le Rond Bois
Jubécourt
Souhesmes-la-Petite
MEUSE
Souhesmes-la-Grande
Ville-sur-Cousances
B. de Lemmes
Bois des 8 Chevaux
Vadelaincourt
Ancemont
Rarécourt
Lemmes
Bois de Souhesmes
FORÊT DE SOUILLY
Julvécourt
Senoncourt


Grémilly
Eton
Amel
Herbebois
B. des Hayes
Ormes
Ginerey
Ornel
Maucourt
Magemoulin
Bezonvaux
R^au de Bezonvaux
Foameix
B. de Tilly
Rouvres
La Vauche
Hardaumont
Vaux
Dieppe
Fromezey
Etain
Ft de Douaumont
Haraigne
Vaux-les
Damloup
Ruisseau
de
Tavannes
Broville
Abaucourt
Damloup
Fleury
devant
Douaumont
Ft de Vaux
le Chapitre
La Laufée
Ruisseau
Hautecourt
Warcq
Boinville
Darmont
Route de
Ft de
Tavannes
Eix
Ruisseau
Herméville
d'Eix
St Maurice
Moranville
Grimaucourt-
en-Woëvre
Gussainville
B. de l'Hopital
B. de St Pierre
Moulainville-
la-Basse
Moulainville
Blanzée
B. d'Herméville
Braques
la Grande Contrée
Châtillon-sous-les-Côtes
B. de Fresnes
Watronville
Hennemont
le Manessel
Ronvaux
Ville-en-Woëvre
Haudamville
Fort du
Rozellier
Haudiomont
Marheulles
Fort de
Haudamville
les Jaulny
B. de Laute
Villers-sous-
Bouchamp
Pintheville
Riaville
Bois de
Mirauvaux
Fresnes-
en-Woëvre
Mont-sous-les-Côtes
Marchéville-
en-Woëvre
B. d'Hinvaux
Mesnil-s-les-Côtes
Champion
Canal
Sommedieue
FORÊT D'AMBLONVILLE
Tresauvaux
Saulx-en-Woëvre
Dieue-s-
Meuse
B. de La Vaux des Loups
les Eparges
Vadonville-en-Woëvre
Combres
Fort de
Génicourt
Rupt-en-
Woëvre
Mouilly
St Remy
Herbeuville

L'ANNÉE DE VERDUN[1]

CHAPITRE II

LA BATAILLE D'ARRÊT DE VERDUN

I

Du Sud de Verdun[2], — si vous voulez, du fort de Dugny, ou bien du village de Souilly où s'installera le quartier général de l'armée, — élevez-vous en avion et regardez vers le Nord. La Meuse, qui est venue en droite ligne du plateau de Langres, coule presque au milieu de sa vallée entre deux lignes de collines qui l'ont bordée de près. Ces hauteurs s'écartent à 5 kilomètres de la ville pour y former une plaine ovale, une sorte de cuvette ou de cirque. La rivière, à son entrée dans Verdun, se divise en plusieurs bras et délimite les quartiers. La Ville-Haute, sur la rive gauche, qui est l'emplacement de l'antique cité gauloise, grimpe à un renflement rocheux d'où elle domine de 15 à 20 mètres la ville moderne. La cathédrale de Notre-Dame et la citadelle s'élèvent sur un prolongement de cette terrasse.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1918.
2. Voir la carte en tête de l'article.

C'était, avant la guerre, une ville de plus de 20 000 habitants, assez industrieuse, avec une sous-préfecture et un évêché. Elle avait dépendu, avant César, du territoire de Metz. Son enceinte, qui date du moyen âge, fut remaniée par Vauban. Séré de Rivière la respecta; il fit de la ville le réduit central de son camp retranché. La citadelle pourrait, même après la chute des principaux ouvrages, tenir encore l'office d'un fort arrêt, interceptant la voie ferrée [1].

La Meuse, au sortir de Verdun, traîne, par de longs méandres à travers des prairies, ses eaux maigres, comme ressaisie par son plateau de calcaire dur dont les parois se sont à nouveau resserrées [2]. La côte de Talou, promontoire avancé des Hauts de Meuse, l'oblige bientôt à décrire une courbe accentuée entre les villages de Vacherauville et de Samogneux. Elle poursuit de là sa route vers l'Ardenne, devenue officiellement navigable, le long du canal de l'Est qui absorbait naguère toute la batellerie, et presque perpendiculaire à la ligne d'horizon.

De l'observatoire aérien d'où vous survolez le futur champ de bataille, la rivière n'est que la plus large coupure du vaste plateau qui s'étend de l'Argonne aux Hauts de Meuse, et qui est composé ou, plus exactement, parsemé d'une quantité de coteaux, de buttes et de mamelons; les ravins qui les entourent comme des fossés desséchés figurent les autres coupures. On a comparé ces gros mouvements de terrain, s'enchevêtrant, chevauchant les uns sur les autres, aux lames, tantôt massives, tantôt allongées, d'une mer agitée. Incliné du Nord-Ouest au Sud-Est, le plateau a l'apparence d'un échiquier dont les cases, très irrégulières, seraient en relief.

Chacun des instants de la bataille aura donc pour objet la possession de l'une de ces cases.

Les Hauts de Meuse, à l'Est, sont de beaucoup plus rapprochés de la rivière que son pendant, l'Argonne, à l'Ouest. La forêt, certainement continue autrefois, couvrait tout le pla-

1. Ténot, p. 69.

2. Vidal de la Blache, p. 218 : « Elle fait l'effet d'une rivière déchue. » « Sa masse s'étant amoindrie, elle est incapable aujourd'hui de suivre les courbes de son lit primitif. » (*Annales de Géographie*, t. V, p. 43.) « Elle n'est par elle-même qu'une rigole parallèle à l'arête du plateau, une cunette, comme diraient les sapeurs. » (Bidou.)

teau intermédiaire. Elle y a laissé un grand nombre de bois, le plus souvent épais, qui tapissent tantôt les flancs des coteaux, tantôt le lit et les bords des ravins, taches sombres qui sont comme les cases noires de l'échiquier. Les grands ravins, dont quelques-uns sont très profonds, descendent vers la rivière, y tombent parfois, comme des affluents qui couleraient à sec, et ont eux-mêmes d'autres ravins pour affluents. Le plateau a tantôt l'aspect d'une lande, tantôt celui d'un fourré. Les hauteurs affectent des formes très variées, mamelons aux pentes tantôt roides, tantôt largement ondulées, contreforts allongés des Côtes de Meuse ou de l'Argonne qui projettent eux-mêmes d'autres promontoires ou éperons sur le plateau, lourds massifs écrasés et falaises tranchantes. Les plus élevées (Douaumont, Souville, sur la rive droite) montent aux environs de 400 mètres ; le Mort-Homme et la cote sans nom, sur la rive gauche, vont à près de 300 ou un peu au-dessus ; la ligne des Côtes elle-même ne domine pas la Voivre ou la Meuse de plus de 120 mètres.

Si médiocre qu'en soit l'attitude, les Côtes sont la barrière, trapues vers la Meuse et presque à pic vers l'humide Voivre, comme des falaises. Ainsi leur front organisé a, d'une part, un commandement excellent sur la plaine et, de l'autre, il constitue la meilleure défense de l'Argonne, Thermopyles qui, comme celles des Spartiates, peuvent être aisément tournées. C'est l'organisation des Hauts de Meuse qui rend à peu près impossible une offensive partant du saillant allemand de Saint-Mihiel, en direction de la Champagne par Bar-le-Duc. La ténébreuse majesté de l'Argonne doit à la création du rempart des Côtes son efficacité défensive en face de la trouée de la Meuse.

Cette région âpre et tourmentée apparaît, au premier regard, comme la moins propre à une grande bataille de la guerre de manœuvre ; il semble que la guerre de mouvement ne se puisse dérouler que sur les champs de bataille classiques, plaines que prolongent des plaines. Mais les Allemands comptaient sur l'usage sans précédent qu'ils allaient faire de leur grosse artillerie pour détruire nos tranchées ou pour les rendre inhabitables, et réduire de la sorte les principaux obstacles. Et, bien au contraire, une interpré-

tation intelligente des topographies allait transformer le terrain, à partir de nos positions de repli, en un imprenable bastion à cent faces.

II

Le commandement allemand a préparé son action avec tant de méthode et de soin, il l'avait si puissamment outillée et il va la précipiter tout à coup avec tant de vigueur qu'il en est arrivé à se persuader lui-même que la bataille de Verdun sera la bataille finale, « la dernière offensive contre la France [1] »; son entrée triomphale dans la ville depuis si longtemps convoitée est tout juste une question de jours.

Le soldat allemand est crédule, parce que discipliné, par ordre. C'est Verdun qui va ébranler sa foi dans la parole des chefs. Elle est entière à la veille de la bataille. Un fusilier du 80e régiment écrit : « Nous allons prendre Verdun, la plus grande forteresse de France. Après, ce sera la paix. Il va y avoir une lutte comme le monde n'en a pas encore vu. »

Réglée comme pour le théâtre, la bataille commença par un obus lourd qui, le 21 février, à 4 heures du matin, réveilla Verdun endormi et annonçait « joyeusement [2] » le combat.

Le bombardement véritable, et, en effet, sans précédent, s'ouvrit trois heures plus tard, dans l'ouragan formidable d'une artillerie géante, et la plus nombreuse qui eût été réunie sur un front de quelques kilomètres.

Le temps est clair, sec et froid. Nos avions, vite partis en reconnaissance, cherchent à repérer les batteries allemandes. Elles sont trop. Il faut renoncer à les pointer sur les cartes. « C'est un feu d'artifice [3]. »

L'artillerie attaque ; l'infanterie ne fait qu'occuper. Le commandement allemand a fait sienne la méthode que l'expé-

1. Ordre du jour du général von Deimling au XVe corps (20 février).

2. « C'était un coup de canon de réjouissance. » (Correspondance militaire de la *Gazette de Francfort* du 26 mars.)

3. Rapport cité dans *la Victoire de Verdun*, p. 22; *Bulletin des Armées* du 22 mars.

rience nous a enseignée et que nous avions appliquée, à ses dépens, dans la bataille de Champagne [1]. Cependant il l'a perfectionnée (on ne dit pas : outrée), portée à sa plus haute puissance. Il a accumulé tant de canons, et seulement des gros calibres, — pas de 77 ; presque uniquement du 150 et du 210, qu'appuieront le 280 et le 305, le 380 et le 420 contre les forts et ouvrages, — et il les a si abondamment pourvus, que sa préparation d'artillerie opère en quelques heures, de 7 h. 15 à 16 h. 45, des destructions pour le moins équivalentes à celles qui nous avaient demandé trois jours et trois nuits de bombardement continu. Comme un réglage précis laisse le temps de reconnaître l'emplacement approximatif des batteries avant qu'elles ne soient entrées en action, il tire sur zone avec une fourchette étroite. En outre, il concentre son déluge massif et ininterrompu sur un front peu étendu, mais battant à la fois les premières et les deuxièmes positions, et il ajoute à cette avalanche des barrages, en arrière et sur les flancs, qui gêneront l'entrée en ligne des réserves et couperont les communications téléphoniques; il faudra correspondre par signaux ou par courriers.

Le feu, qui s'est ouvert d'abord contre tout notre front Nord, de Malancourt aux Éparges, sur les deux rives et dans la Voivre, est vite devenu particulièrement intense sur la rive droite, entre la Meuse et Fromezey. Vers 4 heures du soir, le tir allemand, auquel notre artillerie lourde à longue portée avait répondu de son mieux, mais sans réaliser de loin la même violence et la même densité, a isolé, de sa droite à sa gauche, nos principales positions : le bois de Haumont (Est de Brabant-sur-Meuse), le bois des Caures (Sud-Est de Haumont, aux pentes orientales du promontoire de Samogneux), et l'Herbebois (plateau boisé, sur les Hauts-de-Meuse, Nord-Ouest d'Ornes, faisant face aux Jumelles). Le commandement lance alors son infanterie par trois vagues successives; elle pense n'avancer qu'à coup sûr.

La destruction, en effet, a été telle qu'il n'y a presque plus d'arbres debout, que les boyaux de communication n'existent plus, que le sol, crevé de trous d'obus, est pareil à une écu-

1. *La guerre sur le Front occidental*, p. 314.

moire et que, sortant de leurs abris effondrés, officiers et soldats « ne reconnaissaient plus le paysage auquel ils étaient habitués depuis quatre mois [1] ». Le paysage est devenu *lunaire*, selon une comparaison qui n'était pas encore banale. Toutefois, les tranchées, si bouleversées qu'elles soient, existent encore, et l'enchevêtrement des arbres tombés et des fils de fer abattus constitue encore un obstacle sérieux pour l'assaillant.

Les Allemands, qui avaient attendu de la fureur continue de leur feu un grand effort moral, trouvèrent partout une vive résistance. Des officiers s'étaient inquiétés, depuis quelques jours, des ordres qui disposaient en profondeur les troupes des premières lignes ; on considérait donc ces lignes « comme perdues d'avance », alors que, « depuis des mois et des mois, les hommes avaient cette devise en tête : On tient et on meurt derrière son créneau [2]. » Ils remarquèrent aussi que des batteries avaient été retirées, « qui donnaient une extrême confiance ». Quoi qu'il en soit, à la fin de la journée, le seul bois d'Haumont est perdu en totalité, en avant du bois de Consenvoye, d'où est partie l'attaque allemande ; les chasseurs de Driant n'ont cédé que la lisière Nord du bois des Caures, et l'ennemi ne s'est encore emparé que des tranchées avancées de l'Herbebois.

Le gain de cette première journée n'est pas proportionné à la formidable préparation d'artillerie. Cependant toute la ligne a reculé et elle est fortement ébréchée à l'Ouest par le bois d'Haumont.

III

Pour cette première raison — il y en aura d'autres — que le commencement est aussi à la guerre la moitié du tout, les journées suivantes seront plus favorables à l'ennemi.

Informé par Langle de Cary qui s'est transporté à Verdun, Joffre s'est convaincu, sans plus attendre, de la gravité de la situation. D'autre part, les Allemands n'ayant engagé que

1. Récit d'un commandant de chasseurs, blessé au bois des Caures.

2. Lettre (du 18 février) du colonel Driant au général Bapst, commandant la 72e division (dans la *Revue Hebdomadaire* du 19 mai 1917).

deux corps et une division [1], il ne tient pas encore pour certain que leur offensive de rupture sera seulement sur la Meuse. Il envoie, en conséquence, le 22, les instructions suivantes à tous les groupes d'armée :

L'ennemi commence à exercer un violent effort sur le front du G. A. C. (groupe des armées du Centre.) Il est possible que cet effort ne soit pas isolé et que des attaques, plus ou moins puissantes, se produisent sur d'autres parties du front. Si cependant l'ennemi, cherchant une décision, consacre à son offensive des effectifs importants, le général en chef réunira pour les battre toutes les forces qui sont actuellement disponibles. Les prélèvements atteindront l'extrême limite des possibilités à cet égard, en exigeant des troupes le *maximum* d'efforts.

Bien que le pacte de Chantilly lui en donne le droit, Joffre veut éviter de faire appel au concours immédiat des Anglais. Il demande pourtant à Sir Douglas Haig, dès la seconde journée de Verdun — et le général anglais y consent — aussitôt de faire relever d urgence notre 10e armée par des troupes britanniques, afin de se créer ainsi de nouvelles disponibilités. Le 20e corps va débarquer entre temps (le 22) dans la région de Bar; le 1er est mis en marche.

Si rapidement que se rapprochent les renforts, cependant la bataille va se continuer de notre côté, jusqu'au 24, avec les seules forces qui ont été réunies avant l'attaque. De fait, ce sont deux divisions, la 72e et la 51e, qui supportent le choc de deux corps allemands et demi sur notre front Nord. Un combat aussi inégal ne peut que tourner à l'avantage de l'ennemi. S'il faut s'étonner, c'est qu'après une pareille préparation d'artillerie, recommencée le 22 au matin pour continuer jour et nuit, et avec une telle supériorité numérique, les Allemands n'aient emporté en trois jours que nos premières positions.

Luttes terribles dans la neige, qui a recommencé à tomber, et dans la boue, par un froid redevenu très âpre. Le 22, nous perdons, de notre gauche à notre droite, le village de Haumont, anéanti par un ouragan de feu qui crée derrière lui, vers Samogneux, une « zone de mort » empêchant toute contre-attaque

1. La 13e division du VIIe de réserve, le XVIIIe et le IIIe corps actifs. (Voir chapitre Ier, § 18.)

prête à partir; le bois des Caures, où, restés les derniers, Driant et le commandant Renouard sont tués pendant que ce qui reste de leurs chasseurs se replie entre les feux croisés des mitrailleuses vers Beaumont ; et les tranchées au Nord de l'Herbebois. Le 23, la ruée allemande s'exaspère ; elle emporte, au prix de pertes énormes, les bois de la Wavrille, rendant ainsi intenable la position de l'Herbebois qui avait résisté à cinq attaques successives en masse, et, à l'Ouest, sur la Meuse, le village de Brabant. En fin de journée, nous avons cédé sur toute la ligne, sauf au centre où nous tenons toujours Beaumont en saillant, face aux bois des Caures dont les Allemands ne peuvent pas dépasser la lisière. Mais, au dire des prisonniers, « certaines de leurs unités ont été complètement détruites ».

Ni le commandement allemand n'avait prévu une pareille résistance, ni le nôtre un bombardement et une attaque d'une telle puissance. Les officiers allemands avaient annoncé à leurs soldats qu'ils n'auraient qu'à avancer, le fusil à la bretelle, dans les brèches ouvertes par l'artillerie. Nos soldats défendaient pied à pied une zone dont beaucoup savaient qu'elle était sacrifiée [1] et, quand ils recevaient l'ordre de se replier, refusaient d'abord d'obéir. Tous les ouvrages ayant été broyés par les obus, les tranchées et les boyaux nivelés, c'était la guerre en rase campagne. Nous eûmes presque constamment l'avantage dans les engagements d'infanterie. Comme les Allemands attaquaient, à leur ordinaire, en colonnes serrées et profondes, nos feux de salve et nos barrages d'artillerie, surtout de 75, creusèrent dans leurs rangs des trous effroyables. « Véritable jeu de massacre, écrit un défenseur de l'Herbebois [2], où l'on voit les Allemands tomber en hurlant. » Mais la victoire restait finalement aux gros obus, dont le roulement atteignit vingt coups à la minute, et qui fauchaient les bois, enfonçaient sous terre les villages, arrosaient d'une telle pluie les carrefours et les ravins qu'il devenait impossible de s'y maintenir ou d'y déboucher [3].

L'assaut contre notre front Nord a été trop violent dès la première journée pour qu'on puisse croire à une feinte. Il y

1. Lettre de Driant au général Bapst.
2. Récit dans *la Bataille de Verdun*, d'Henry Dugard, p. 137.
3. *La Défense d'Haumont*, p. 141 et suiv.

a lieu, par contre, de s'étonner que les Allemands se contentent de bombarder, à l'Est et à l'Ouest, les secteurs de la Voivre et ceux de la rive gauche, et surtout ceux-ci, avec une extrême intensité, sans y lancer aucune attaque d'infanterie.

Nous y attendîmes trois jours de suite une extension d'offensive frontale, avant de reconnaître que les Allemands se flattaient d'emporter Verdun par la seule rive droite et, nous acculant à la Meuse débordée, de nous y trouver un nouveau Sedan.

IV

La vague allemande, fortement grossie, poussée comme par un vent de tempête, va atteindre maintenant nos troisièmes positions, les battre avec fureur vers la Meuse et monter à Douaumont (24 et 25 février). L'empereur est sur les lieux. Le commandement veut en finir. Il fait entrer en ligne six régiments nouveaux [1], de ses meilleures troupes.

De notre côté, les deux divisions qui ont supporté jusqu'à présent tout le poids de l'attaque, vont être soutenues ou remplacées par la 37e, du 8e corps, qui a été appelée, le 12, du camp de Mailly et a rejoint, le 21, à Dieuse, quartier général du 2e corps d'armée, et par les 31e et 306e brigades.

Si vivement que les premières relèves aient été jetées dans la fournaise, au secours de leurs camarades qui s'épuisent, et quelle que soit leur vaillance à tous, sous un feu infernal, nous sommes encore bousculés, le 24, sur toute la ligne. Les Allemands répètent sans relâche leurs assauts acharnés au débouché d'Haumont, vers nos positions au Sud de Samogneux, du bois des Caures vers Beaumont, et de l'Herbebois. Les zouaves [2], au centre, ont poussé en vain une contre-attaque à la lisière Sud-Est du bois de la Wavrille. Ils n'y peuvent pénétrer davantage, tant les Allemands en ont garni les taillis de mitrailleuses, et ils s'y trouvent très en l'air, à 1 800 mètres en avant du front Beaumont-bois des Fosses où pleuvent les obus.

1. 37e, 98e, 6e et 19e régiments d'active, 2e bataillon de chasseurs et 37e de réserve.
2. 2e régiment de zouaves.

La principale attaque allemande se produisit dans l'après-midi, les hommes au coude à coude et marchant au pas de l'oie, les lignes se suivant à 60 mètres sur un front de 6 kilomètres. Beaumont tombe d'abord, comme submergé, puis les bois à l'Est (la Chaume, les Fosses, les Caurières), le village d'Orne, les têtes des vallons boisés qui montent à Douaumont; et, à l'Ouest, l'emplacement de Samogneux, affreux *no man's land* [1] depuis la nuit précédente, et la cote 344 qui domine la boucle de Champneuville.

Le duel d'artillerie, le plus formidable qu'on eût encore connu, n'arrêta pas un instant. Le sol tremblait sans arrêt. On vit les collines fumer comme des volcans et d'immenses colonnes d'eau jaillir de la Meuse, comme à l'éclatement de torpilles.

L'offensive allemande, dans cette journée, n'avait pas rompu nos lignes, mais elle les avait fléchies au point que des craquements se faisaient entendre partout ; la défaillance d'une unité à bout de forces ou surprise, à son entrée en scène, par un bombardement sans exemple, ou l'erreur d'un chef peuvent en entraîner la rupture. A la fin du jour, notre front partait de Champneuville, sur le canal de la Meuse, passait à la côte du Talou et aux crêtes de Louvemont, et rejoignait le plateau de Douaumont par les bois de la Vauche. Après une telle avance, il était permis aux Allemands de croire qu'ils touchaient à la victoire, qu'un élan irrésistible allait les porter à Verdun.

Le général de Langle prévoit le pire : l'abandon de la rive droite sous la poussée allemande ; même s'il y peut tenir, le repli immédiat de nos troupes de Voivre sur les Hauts de Meuse s'impose.

Prévenu au quartier général, Joffre téléphone à 9 heures du soir qu'il approuve par avance les décisions que prendra le général de Langle « en ce qui concerne le repli des troupes disposées dans la poche de Voivre » ; le général de Langle est « le seul juge des nécessités du combat ». « Mais vous devez tenir face au Nord entre la Meuse et la Voivre par tous les moyens dont vous disposez. »

Langle, cerveau froid et calme, décide en conséquence de

1. « Terre d'aucun homme », *res nullius*.

continuer la bataille d'arrêt sur la rive droite. Pourtant il lui paraît, avec raison, que si le fléchissement continue au quatrième jour, la défense de nos positions de Voivre coûtera des pertes inutiles, et que ces positions sont compromises de toutes façons. Il en fait donc le sacrifice et ordonne le repli des unités de la Voivre sur les Hauts de Meuse, barrière autrement solide que les marécages de la plaine. Le mouvement commence à s'exécuter dans la nuit même, à l'insu des Allemands qui ne s'en aperçurent que le lendemain. Ils en feront l'objet d'un bulletin de victoire ; mais pas un coup de fusil n'avait été tiré.

Cette nuit du 24 au 25 est terrible. Le froid est rigoureux. Des tourmentes de neige gênent les mouvements des éléments qui se recollent et la relève des unités épuisées, qui ont héroïquement rempli leur lourde tâche de couverture, par les divisions fraîches, qui n'arrêtent pas de débarquer et, sitôt arrivées, montent aux secteurs.

V

On peut dire de la journée du 25 que le combat s'y continue dans la nuit, tant le ciel est bas et sombre et tant plusieurs incidents sont demeurés, après deux années, inexpliqués.

La bataille, sur notre gauche, a pour enjeu la boucle de Champneuville. La partie septentrionale, jusqu'à la côte du Talou, sera emportée par les Allemands, attaquant à la fois par Samogneux, sous le feu de nos batteries de l'éperon de Regnéville (rive gauche), et par le bois des Fosses, en direction principale de la côte du Poivre ; la partie méridionale a failli tomber entre leurs mains, quand la 37e division (général de Bonneval), qui se battait bravement depuis le matin, reçut tout à coup l'ordre de se retirer par échelons jusqu'aux crêtes de Belleville. — L'avance simultanée des Allemands du côté de Douaumont avait fait apparaître la menace d'une attaque à revers. La côte du Talou et une partie de la côte du Poivre demeuraient, en conséquence, dégarnies. — On vit ici, une fois de plus, ce que peut la résolution d'un

homme, comme il s'en trouve si souvent, aux heures critiques, dans nos armées. Le colonel Tardy, n'écoutant que lui-même, arrête à Froide-Terre les artilleries en retraite de sa division; il y appelle celles de deux autres divisions, dresse une formidable batterie de cent pièces de 75 et oppose bientôt à l'ennemi, « qui ne compte plus les sacrifices [1] », un barrage qu'aucune troupe ne peut franchir. La 39e division aura ainsi le temps d'arriver et de se porter entre la côte de Poivre et la Meuse, en avant de la 37e, déjà repliée sur Belleville. A peu près dans le même temps, ceux des Allemands qui ont pris par le bois des Fosses, n'en dépasseront point la lisière, alors que les zouaves qu'ils ont devant eux, aux tranchées de la croupe de Louvemont, point culminant (347 mètres) de la côte de Poivre, n'ont plus de cartouches. Cet arrêt permit à un bataillon de tirailleurs de rejoindre avec deux caissons de munitions (50 000 cartouches) et de participer jusqu'au lendemain à la défense du village. Le communiqué allemand [2] insiste sur ce que toutes nos positions, « organisées avec tous les moyens de l'art », « fermes et villages fortifiés », ont été enlevées d'assaut, mais « avec des pertes supportables ». Communiqué français : « L'ennemi laisse sur le terrain des monceaux de cadavres. »

A droite, c'est vers Douaumont que se poursuit la bataille.

La longue arête, qui part du Sud-Ouest de Froide-Terre, se termine au Nord-Est, à Douaumont [3]. De la même altitude (388 mètres) que Souville, Douaumont voit les deux rives de la Meuse, plonge sur les ravins et cheminements du plateau entre la rivière et les Côtes. Le fort est depuis cinq mois désarmé. Un fort armé, pour basses qu'en soient les superstructures, est une cible. L'enseignement de Liége et de Namur, d'Anvers et de Maubeuge, n'a pas été perdu pour tout le monde. Il a été reconnu et même prophétisé après coup, que l'armement des forts est surtout un avantage pour l'ennemi. Sitôt qu'il a repéré les artilleries concentrées dans un petit espace, il les démolira en quelques heures par une grêle de projectiles à puissant effort. Les monstrueux obus explo-

1. Communiqué français des 24 et 25.
2. Agence Wolf, 23 et 25 février.
3. Sur Douaumont, voir H. Bordeaux, *les Captifs délivrés*, p. 180.

sifs ont vite fait d'écraser les lourdes masses. Ce serait désormais folie que d'accumuler dans les forts des batteries vouées à une destruction certaine et rapide. La guerre moderne s'applique partout à dissimuler ses artilleries. Donc Douaumont n'est plus qu'un point d'appui pour l'infanterie. Son monde intérieur de couloirs, de casemates, de salles de toutes sortes abriterait un ou deux régiments.

Pourtant, le 25 février, le fort de Douaumont est vide, ou à peu près. Il devrait être une caserne ; il a été tout juste, depuis des mois, une hôtellerie de passage. Aussi bien, quand Mangin reprendra plus tard Douaumont, il n'y trouvera pas beaucoup plus d'Allemands (environ cinquante).

Les abords du fort, que l'imagination suppose difficiles, sont relativement aisés ; les ravines, les vallons secondaires qui descendent du mamelon, autant de boyaux, en pente douce, d'une zone naturelle de tranchées, autant de chemins d'accès. Le hameau de 216 habitants, dont le fort a pris le nom, en est distant d'un demi-kilomètre, en contre-bas de 10 mètres à l'Ouest.

De fait, Douaumont, si nombreuse et bien pourvue qu'en serait la garnison, n'est point le grand gardien de Verdun ; c'est Souville. Mais le secteur, lui, c'est bien la clef du champ de bataille, et Douaumont aux mains de l'ennemi, c'est une menace pour Souville, à l'Ouest, pour Vaux accroché à son flanc du Sud-Est, donc pour Verdun. Voilà, ce semble, la valeur exacte des choses : importance considérable de la position, qui comprend le massif et son plateau, le village et le fort ; importance réelle du fort (comme point d'appui), nullement capitale.

Seulement, « parce que tout à la guerre est opinion », lorsqu'un détachement de Brandebourgeois y sera entré, le fort délaissé va devenir aussitôt, dans les dépêches du grand quartier allemand et des agences, « le fort *cuirassé* de Douaumont, le pilier angulaire Nord-Est de la principale ligne des fortifications permanentes de Verdun. » Répondant aux félicitations de la Chambre des représentants de la province de Brandebourg, l'empereur lui-même célèbre « l'irrésistible assaut livré contre la plus puissante forteresse de notre ennemi principal ». La phrase est équivoque : Verdun lui-même, tout

entier, ou Douaumont? Quoi qu'il en soit, Douaumont, du coup, le fort de Douaumont, pareil dans les crédulités allemandes à un burg du Rhin, et dans nos hantises à un ouvrage de Vauban, entrera dans la légende, dominera « le Cycle de Verdun », et, quoi qu'en pourront dire les gens du métier, l'histoire elle-même.

Comment, dans cette journée du 25, des éléments du IIIe corps brandebourgeois sont entrés dans Douaumont, on ne le sait pas encore, ou ceux qui le savent s'en taisent. Le lendemain, l'état-major allemand télégraphia : « A l'Est de la Meuse, devant Sa Majesté l'Empereur et Roi qui était sur le front, nous avons remporté des succès importants... Dans une vigoureuse poussée en avant, des régiments de Brandebourg sont arrivés jusqu'au village et au fort de Douaumont qu'ils ont enlevé d'assaut. » Il n'y a peut-être pas eu dans la longue histoire de cette guerre une dépêche plus retentissante. Toutes les cloches sonnent en Allemagne. On les entend comme un glas, pendant une heure, de toutes les parties du monde dont le cœur est avec nous. Or, c'est un mensonge impudent. Aucun assaut sur le fort, et tous les assauts sur le village ont échoué; ils échoueront jusqu'au 4 mars.

On a raconté qu'une centaine de soldats allemands, déguisés dans des uniformes français ou en kaki, et que les zouaves ont laissé passer, se sont glissés dans le fort. Le récit paraît controuvé.

J'ai écrit, d'après la lettre d'un combattant : « Un prodigieux bombardement bouleverse dès l'aube le plateau de Douaumont. Un flot immense et furieux se porte à l'assaut. Nos artilleries l'arrêtent, le refoulent dans un terrible massacre. Le flot s'obstine, s'élève sur des montagnes de cadavres. Un instant, il couvre le plateau, Nos troupes contre-attaquent alors, avec une magnifique bravoure. Le flux, épuisé par son propre effort, se retire, mais il laisse quelques compagnies dans les ruines du vieux fort, telles ces vagues qui redescendent vers la mer et qui ont rempli d'eau le trou plus profond que les enfants ont creusé dans le sable [1]. » Rien de moins certain, bien que l'esquisse de la bataille aux abords du village soit exacte.

1. *Commentaires de Polybe*, t. VI, p. 165.

Il faut savoir dire qu'on ne sait pas.

Ce que l'on sait, c'est que, ce jour-là, sur notre droite comme sur notre gauche, nous avons continué à reculer. Pendant qu'à l'Ouest du champ de bataille, les Allemands poussaient jusqu'à la côte du Poivre, ils progressaient, à l'Est, dans les bois de la Vauche, s'avançaient jusqu'au plateau de Douaumont par les ravins et les pentes qui le gravissent, et ne s'arrêtaient, malgré de furieux assauts, que devant le village, obstinément défendu par le 95e de ligne (31e brigade). Jusqu'au 26 au soir, ce régiment, soutenu sur sa gauche par le 85e, ne cédera pas un pouce de terrain, bien que menacé d'être tourné par la droite, des éléments de Brandebourgeois ayant été signalés, le 25, dans le fort, et y restant en flèche. Dans les dernières vingt-quatre heures, nous avons été reportés sur une ligne côte du Poivre-bois d'Haudromont-village de Douaumont-Damloup-Eix.

La victoire allemande, dans cette bataille de quatre jours, prélude d'une bataille de plus d'une année, est considérable ; c'est une autre question de savoir si elle n'a pas été payée d'une saignée excessive des plus belles troupes de l'empire.

VI

On a vu que Joffre suivait heure par heure, de son quartier général, les péripéties de la bataille, pressait l'envoi des renforts et avait ordonné à Langle de Cary et à Herr de tenir par tous les moyens dont ils disposaient sur la rive droite.

Pour parer à toute éventualité, il décide la formation d'une armée nouvelle sous les ordres du général Pétain, commandant la 2e armée, alors en réserve (8 divisions, 3 régiments d'artillerie lourde).

Comme l'émotion était grande, Castelnau se proposa pour aller se rendre compte sur place de la situation. Joffre lui donna ses instructions et les pouvoirs les plus étendus (24 février [1]). Parti de Chantilly dans la nuit, Castelnau s'arrêta à

1. J'étais allé la veille à Chantilly. Les préoccupations du général en chef et de Castelnau étaient visibles sous leur calme coutumier.

Avize, à 4 heures du matin, où Langle avait son quartier général. Vers 6 heures, au sortir de leur entretien, il télégraphia au général Herr :

Comme confirmation des ordres du général en chef, le général de Castelnau prescrit de la façon la plus formelle que le front Nord de Verdun entre Douaumont et la Meuse et le front Est sur la ligne des Hauts de Meuse devront être tenus coûte que coûte et par tous les moyens dont vous disposez. *La défense de la Meuse se fait sur la rive droite, il ne peut donc être question d'arrêter l'ennemi que sur cette rive.*

On comprend les hésitations de Langle qui assiste depuis quatre jours à la ruée violente des Allemands et qui a senti se dérober sous lui le terrain qu'il a conservé. Mais Joffre, de loin, voit de plus haut ; il a pesé l'extraordinaire importance morale que vient de prendre dans le monde la position de Verdun ; et la Meuse ne se défend, en effet, que sur la rive droite, puisque l'ennemi a commis la faute de ne pas l'attaquer sur les deux rives.

Castelnau est d'accord avec le général en chef, il connaît sa dépêche de la veille à Langle. La conversation qu'il vient d'avoir avec Langle ne l'a point ébranlé dans sa résolution conforme à celle du général en chef. Sa propre opinion eût-elle été modifiée qu'il n'aurait point cherché à faire revenir Joffre sur la sienne. Il n'avait qu'à se souvenir des instructions formelles que Joffre lui avait données naguère de tenir coûte que coûte au Grand Couronné de Nancy et de la gloire qui lui en était venue. De quelles conséquences aurait été en 1914 l'évacuation de Nancy qu'en chef qui ne doit pas s'exposer à la surprise, surtout aux heures sombres, il avait ordonné, certain jour, de préparer ! Celle de Verdun ne produirait pas un moindre ébranlement dans les esprits si fortes que seraient les positions de repli.

Castelnau, précédé par la dépêche qu'on vient de lire, arriva vers 7 heures à Verdun. Des spectacles lugubres s'étaient offerts à lui, dans l'aube grise d'une nouvelle journée de neige. La Meuse était débordée, dans toute la vallée, large comme un bras de mer. La route de Bar était encombrée de civils qui, étant restés à Verdun malgré les ordres d'évacuation, fuyaient

maintenant devant le bombardement, flot lamentable de pauvres gens qui se mêlait de blessés et d'éclopés et se croisait avec le flot continu des ravitailleurs et des renforts montant vers la bataille. Verdun, bombardé sans merci, est démoli en partie ; seule la citadelle a résisté avec ses kilomètres de galeries taillées dans le roc. Il avait rencontré, à Souilly, Herr et son état-major, très fermes, mais rompus de fatigue et pleins d'appréhensions (25 février).

Il suit de Verdun la bataille du 25, la résistance acharnée vers Douaumont, point culminant du camp retranché, les péripéties, souvent inquiétantes, qui se sont produites à la côte du Talou et dans la presqu'île de Champneuville. Mais il n'intervient pas dans la direction des combats, sauf pour réitérer l'ordre de tenir sur la rive droite, et il se préoccupe surtout de l'utilisation des troupes de renfort qui arrivent maintenant à jet continu. Le 20e corps (Balfourier) et la 163e division (Deligny) sont déjà au feu ; il envoie le 7e corps (Bazelaire) se concentrer sur la rive gauche, où la 2e armée, celle de Pétain, devra le rejoindre. A sa visite de janvier, il avait donné l'ordre de mettre des garnisons permanentes dans tous les points d'appui ; mais ce n'était pas l'heure de récriminer.

Sa seule présence inspire confiance. Un officier écrira : « Quelle joie pour nous quand nous sommes rentrés l'autre nuit au petit village de Dugny d'apercevoir Castelnau, à travers sa fenêtre sans rideau, assis à une petite table éclairée par une seule bougie, donnant ses instructions ! » Le soldat fut tout le temps magnifique, disputant pied à pied le terrain, assuré déjà qu'il sera soutenu, conscient de sa mission. Il gardera Verdun : « Les Allemands ne passeront pas. »

Les pertes sont lourdes, mais celles des Allemands sont de beaucoup plus lourdes, ce qui n'est point sans contribuer à raffermir les cœurs. « L'âme se met au niveau des événements. » Il continue à neiger ; mais la couche, de vingt-cinq centimètres, est rouge sur d'immenses flaques ; des masses de cadavres allemands remplissent les ravins de Douaumont. »

C'est encore le 75 qui, de notre côté, a été l'arme la plus efficace. « Par moment, il tirait sur l'ennemi à six cents mètres ; chaque obus fauchait au moins quinze hommes » ;

mais, « si les Boches revenaient toujours plus nombreux, les yeux des prisonniers se remplissaient encore d'effroi quand on leur parlait du 75[1]. »

Bien que la journée soit mauvaise, Castelnau se convainc qu'après une telle résistance, dans les conditions les moins favorables, de troupes de couverture condamnées d'avance à un repli, les Allemands seront arrêtés dans leur avance dès qu'entrera en ligne la masse des troupes de secours et que le commandement sera aux mains d'un grand chef.

C'est l'évidence, en effet, que l'ancienne organisation de la région retranchée ne correspond plus aux nécessités de cette bataille aux proportions inattendues. Herr a fait son devoir, mais les événements le dépassent.

Entre temps, dans la matinée du 25, Pétain s'est rendu au grand quartier général où l'appelait une dépêche de la veille. Les « bureaux », nerveux, s'attendaient à la chute de Verdun. Joffre avait gardé sa sérénité habituelle ; il dit à Pétain que « ça n'allait pas mal », mais qu'il lui fallait tout de même partir sans délai pour prendre, en arrière de Verdun, le commandement de la 2e armée, déjà en route, et parer à l'imprévu.

Des complaisants ont dit qu'il avait « fait » Pétain ; il l'avait seulement reconnu ; on ne fait pas des hommes de cette trempe.

Pétain, à cinquante-six ans, n'était encore, en août 1914, que colonel, malgré les qualités de chef qu'il avait déjà montrées et la vaste culture scientifique qui l'avait désigné, à trois reprises, pour un cours à l'École de guerre (tactique appliquée à l'infanterie) ; mais il ne s'était pas inquiété de patronages politiques, était dépourvu de toute courtisanerie à l'endroit du pouvoir, allant à la messe sous des gouvernements d'incrédulité comme il s'en serait abstenu sous des gouvernements de sacristie, et avait la dent plutôt dure. La Marne lui avait valu son grade de divisionnaire, l'Yser le commandement d'un corps d'armée, la bataille de Champagne celui de la 2e armée.

Pétain partit sur-le-champ, ayant donné l'ordre à son État-Major de le rejoindre à Bar ; s'arrêta à Châlons, chez Gouraud,

1. Lettre d'un officier. (*Commentaires de Polybe*, t. VI, p. 268.)

qui tenait la situation pour très délicate, ce qu'elle était, en effet; y reçut une dépêche pressante de Castelnau qui l'appelait directement à Verdun ; et arriva à la nuit à Dugny où il trouva le chef d'État-Major avec Langle et Herr, dont c'était le quartier général. Le colonel Claudel le mit au courant. On ne savait pas encore les Allemands à Douaumont, mais on les croyait à Souville et à Tavannes, ce qui aurait été d'une bien autre gravité.

Modifiant les instructions de Joffre, en vertu des pouvoirs qu'il avait reçus de lui, Castelnau prescrivit à Pétain de prendre le commandement de la bataille. Joffre leur télégraphia, ainsi qu'à Herr :

J'ai donné hier, 24 février, l'ordre de résister sur la rive droite de la Meuse, au Nord de Verdun. Tout chef qui, dans les circonstances actuelles, donnera un ordre de retraite, sera traduit en conseil de guerre.

Allusion aux ordres des généraux Dégot et Belleval, dans l'après-midi du 25, de rabattre sur Souville[1].

Sa mission propre ainsi terminée, Castelnau retourna au grand quartier où il trouva beaucoup d'émoi. Mais l'inquiétude était surtout vive à Paris, où elle s'accrut jusqu'au désarroi le lendemain, quand on y connut, par Genève, la dépêche triomphale de l'empereur allemand sur Douaumont, « fort cuirassé » et « pilier angulaire ». L'angoisse des braves gens n'avait rien que de naturel. Quelques-uns s'efforcèrent de leur expliquer, sans s'éloigner de la vérité, que le repli de notre front, repli de l'arc à la corde, était inévitable devant une aussi furieuse attaque, et prévu sinon voulu. « Portons-nous, écrivait l'un d'eux, à la hauteur de nos soldats, qu'ils se replient ou qu'ils avancent ou qu'ils reculent, qu'ils soient flux ou reflux, ou roc. Si l'armée allemande n'a point rompu nos lignes d'un tel choc, elle s'y brisera. Le vent de la victoire se sent comme celui de la mer[2]. » Ce que l'événement va confirmer. Mais, ce même jour, « les pessimistes eurent beau jeu[3] », et, aussi, ces politiciens, descendants de

1. Voir § 5.
2. *Commentaires de Polybe*, t. VI, p. 153.
3. G. Jollivet, *la Bataille de Verdun*, p. 18.

ceux qui avaient tiré parti de la prise de Corbie pour mener grand tapage contre le Cardinal. Castelnau dit à quelqu'un que « tout de même, les Allemands n'étaient pas encore à Saint-Jean-Pied-de-Port ».

VII

Le redressement de la Marne a été stratégique ; celui de Verdun sera tactique. Il va être le triomphe de la méthode et de l'ordre.

Pétain a pris froid pendant sa première nuit de Souilly ; il gardera la chambre pendant huit jours, dans la petite maison, désormais historique, de madame Janvier. Mais les temps sont passés où la place d'un chef est sur le front de ses troupes, caracolant sur un cheval de théâtre ; elle est à son poste de commandement, devant ses cartes et ses plans, avec son téléphone qui le lie à ses chefs de corps et aux chefs de service.

L'extraordinaire brutalité de l'attaque et ses proportions inattendues, cette bataille ininterrompue depuis quatre jours et quatre nuits longs comme des siècles, tant de terrain perdu malgré tant de courage déployé, la difficulté des ravitaillements sous une mitraille inépuisable, un temps affreux et, pour bienvenus qu'ils fussent, ces renforts qui arrivaient de toutes parts et cherchaient dans la nuit leurs emplacements de combat, tout cela avait mis du désarroi. S'il y avait à s'étonner, c'est que la « pagaye » ne fût point pire.

S'étant annoncé aux généraux qui commandaient les principales unités, Pétain eut la satisfaction de s'entendre dire : « C'est vous, alors ça ira ! »

Pétain délimite tout de suite les zones d'action de chacun. De droite à gauche : Duchesne sur la Voivre, où, des abords d'Étain aux avancées de Fresnes, il exécute, trop vite au gré de Pétain, l'ordre de Langle, de se porter vers une ligne qui part du plateau des Éparges pour aller par Bauzée et Haudimont aux villages du bas des Côtes; Balfourier entre Voivre et Douaumont ; Guillaumat jusqu'à Charny, à cheval sur les

deux rives ; et Bazelaire, sur la rive gauche, jusqu'à Avocourt. Comme l'artillerie débarquait en masse, il prescrivit de la répartir aussitôt entre ces quatre commandements ; chaque armée recevra trois groupements d'artillerie lourde à longue portée. Il envoya les 68e et 120e divisions à Duchesne et à Balfourier. Déjà informé de l'insuffisance des tranchées, et que les hommes, sous le bombardement qui a nivelé ou comblé ce qui en existait, combattent comme en rase campagne, n'ayant le plus souvent pour abri que des trous d'obus, il décida de relier au moins les forts par une ligne continue, qui va être organisée en pleine bataille et que le poilu appellera, d'un mot qui en dit long sur son mépris de la bêche et de la pioche, *la ligne de la Panique.*

Bien que la bataille va continuer à faire rage sur la seule rive droite, Pétain se méfiait d'un coup sur la rive gauche, qui aurait changé presque certainement, s'il avait été porté à temps et avec de grandes forces, le sort de l'énorme rencontre. Bazelaire, qui a les mêmes craintes, a demandé toute l'artillerie du 7e corps. Pétain la lui accorde, mais lui prescrit en outre d'établir d'urgence une ligne de repli d'Avocourt à Charny, par la cote 304, Chattancourt et Marre, et d'achever la ligne, ébauchée en partie un peu en arrière, par Esnes, le 310 et le fort de Marre.

C'est l'application du système des tranchées continues qu'il a exposé dans son rapport sur la bataille de Champagne. Il n'est pas un homme d'improvisation, mais il ne se contente pas de mettre sur le papier ce que l'expérience d'une guerre en perpétuelle évolution lui a appris.

Cela, dès son arrivée à Souilly et dans la matinée du lendemain.

L'ordre, dans les choses de la politique ou de l'armée comme dans celles de l'art, ce n'est point la qualité suprême, mais c'est l'indispensable, sans laquelle les autres sont compromises. L'homme, qui n'a pas le goût naturel de l'ordre, en a le besoin. Il respire mieux, au sortir du désordre, quand l'ordre se rétablit.

Les armées de Verdun n'ont pas encore vu Pétain, mais elles sentent sa présence, La machine ne grince plus, elle fonctionne d'un mouvement régulier. Désormais les instruc-

tions s'exécutent. Ce n'est pas la première fois qu'il a été décidé de creuser des tranchées et de dresser des réseaux de fils de fer ; cette fois-ci, une division entière (la 59e) est mise au travail (d'abord aux pentes Sud de Froide-Terre, au contrefort Sud-Est de Fleury, au bois de l'Hôpital). L'organisation de systèmes défensifs (sur les deux rives de la Meuse) est étendue bientôt à la Voivre, aux secteurs qui jalonnent les Côtes. Le gros du travail de la mise en place sera terminé dans la première semaine de mars.

En même temps qu'il fait procéder à la construction de ces ouvrages, Pétain donne des ordres non moins pressants pour l'établissement de nombreux ponts sur la Meuse. Comme il a été des premiers à comprendre le rôle dominant du canon dans la nouvelle forme de la guerre, il n'aura de repos qu'après avoir constitué et mis en place le plus grand nombre possible de batteries de tous les calibres, surtout des lourds, étendu le réseau téléphonique, — car une artillerie sans liaison est paralysée et réduite à l'impuissance, — et repris par les avions la maîtrise de l'air, — car l'œil de l'artillerie, c'est l'avion.

La construction et l'entretien des routes, ce qui fait aujourd'hui l'objet du ministère des Travaux publics, était rattaché à Rome au commandement ; il y employait les légionnaires. Tant de chaussées romaines qui ont survécu à tous les cataclysmes, c'est la main-d'œuvre militaire qui les a construites.

Pétain est un grand « voyer ». Partout où il a passé, il a construit des routes, amélioré les voies existantes.

On a vu [1] que le général en chef s'était préoccupé de la faible capacité de transport du *Meusien* et quelles mesures il avait prises pour y suppléer. Mais les ordres ne valent que par l'exécution. C'est l'affaire de Pétain, l'une de celles qui le retiennent le plus. Affaire d'autant plus urgente que la ligne ferrée de Revigny par Sainte-Menehould à Verdun a été coupée dès le 21 février au coude d'Aubréville, la gare de Verdun soumise à un bombardement de pièces de 380 qui a désorganisé les voies et détruit les aiguillages. La ligne de Sommeilles à Dugny n'est encore qu'à l'étude. La route de Bar à

1. Voir chapitre Ier, § 18.

Verdun par Souilly commence à crouler sous l'intensité du camionnage et par l'effet d'un temps obstinément affreux de neige et de verglas. Pétain procède, sans retard, à l'organisation méthodique du service routier, qui va comprendre une répartition en huit secteurs. Il réglemente la circulation par des consigne sévères mais intelligentes, active l'exploitation des carrières locales pour les matériaux nécessaires à l'empierrement et fait exécuter des enrochements pour contrebattre latéralement la chaussée. Treize bataillons d'infanterie échelonnés vont travailler sans relâche et de bon cœur à l'entretien de la voie.

En conséquence, la D. E. S. pourra s'acquitter de la tâche énorme qui lui a été assignée, qui a paru d'abord irréalisable et qui mérite de s'inscrire dans l'histoire, à côté, sinon au-dessus des opérations les plus fameuses de ravitaillement. Plus de 1 700 camions automobiles vont être en marche tous les jours dans chaque sens, sans un embouteillage sérieux, soit environ une voiture toutes les vingt-cinq secondes, défilé fantastique, surtout à la nuit, et si bruyant qu'il étouffe la rumeur des canonnades les plus violentes ; pour l'entendre, il faut s'éloigner de la route à deux ou trois cents mètres dans la vallée.

En résumé, ayant trouvé la confusion, Pétain crée l'ordre et l'organise. D'abord, parce qu'il en a la volonté ; et, ensuite, parce qu'il a la méthode et que, du premier jour, il a substitué à un état-major qui manque d'homogénéité celui qu'il a dressé pour la 2e armée et qu'il a eu la sagesse d'amener avec lui. Il est un fantassin et il a l'amour de la troupe ; mais il n'a point la *phobie* des états-majors qui ne sont d'aristocratiques lieux d'*embusquage* que de l'avis des ignorants et des démagogues. Il a approuvé le décret du ministre de la Guerre Gallieni sur les états-majors[1]. Désormais aucun officier n'y sera affecté s'il n'a exercé le commandement effectif d'une unité de campagne pendant au moins trois mois ; les officiers actuellement dans les états-majors seront envoyés au front, dans un délai de six mois, s'ils ne remplissent pas déjà cette condition. Mais, si la guerre ne s'apprend vraiment

1. Du 15 février.

qu'à la guerre, — et quelle guerre a été plus abondante en nouveautés de tous genres, plus destructrice des enseignements d'école ! — la science de l'état-major ne s'apprend point à la tranchée, si nécessaire que soit la tranchée à la conception claire et exacte des tactiques nouvelles. Ni les plus beaux soldats du monde ni les plus grands chefs n'atteindront au but sans les préparations et les directions des états-majors. C'est une science spéciale et, l'on dirait volontiers, une arme spéciale. L'une des forces de l'Allemagne, c'était de s'en être rendu compte de bonne heure, croyant d'ailleurs les Français incapables d'en avoir l'intelligence.

VIII

Nous pouvons revenir maintenant à la bataille que nous avons quittée à la nuit du 25, après la perte du fort de Douaumont.

Ordres impératifs de Joffre, qui fixent la bataille sur la rive droite ; présence et activité de Castelnau dans la journée du 25 ; arrivée le même soir de Pétain et ses premières dispositions, qui sont d'un chef ; ténacité indomptable des troupes déjà engagées ; débarquement, à l'heure dite, de troupes fraîches en grand nombre, pourvues d'une abondante artillerie, qui entrent aussitôt en ligne, impatientes d'avoir leur part de gloire dans l'héroïque résistance qui absorbe la pensée du monde : ce sont les causes principales du prochain échec allemand. Notre victoire défensive commence à s'esquisser le 26, elle sera acquise le 5 mars [1] pour de bons juges ; le général en chef la proclamera le 10 dans son ordre du jour aux soldats de la 2e armée.

Cependant la cause décisive de ce grand événement ou, si l'on veut, le coefficient qui décuple la valeur des facteurs, c'est, dans la nuit du 25 et les journées suivantes, la résolution prise par le commandement de contre-attaquer l'ennemi sur toute la ligne, au lieu de l'attendre sur la défensive.

Ç'avait été le sentiment de Castelnau ; Pétain, tout de

1. Le colonel Feyler écrit, dès le 3 mars, dans le *Journal de Genève* : « Succès tactique partiel, mais bataille perdue. »

suite, a ordonné d'attaquer dans tous les secteurs; Joffre écrira, le 27, à Pétain :

Au point où en est la bataille, vous sentez comme moi que la meilleure manière d'enrayer l'effort que prononcera l'ennemi est de l'attaquer à votre tour.

Les renforts affluant de toutes parts, Joffre renouvellera son ordre le 1er mars :

Vous disposez maintenant de forces plus nombreuses que celles qui vous sont opposées... Il faut surtout que vous preniez l'initiative d'actions offensives *visant des buts définis*.

La volonté constante d'offensive, voilà le salut. Verdun sera encore menacé plus d'une fois .A chaque fois, Pétain, puis Nivelle avec Mangin, reprendront l'offensive et rétabliront la longue bataille. Si les Allemands n'ont point passé, ce n'est pas la seule ténacité de la défensive qui les a arrêtés ; c'est surtout une succession d'offensives à objectifs rapprochés, mais précis.

Ces contre-attaques, rendues possibles par l'arrivée bien réglée des renforts, poussées avec vigueur dès la matinée du 26, ne réussiront point dans tous les secteurs. Tout de même, elles brisent ce jour-là le grand élan de l'attaque allemande, et à l'heure même où l'empereur a claironné à travers le monde, comme la préface à la chute de la vieille cité lorraine, la prétendue prise d'assaut de Douaumont.

Impatience et imprudence, d'ailleurs, qui ne sont imputables qu'à l'empereur. Car, si « la principale forteresse de France » était depuis plusieurs semaines l'objectif des soldats et l'espérance du pays à l'arrière, l'État-Major, plus prudent et plus circonspect, n'avait pas présenté sa manœuvre comme dirigée contre Verdun ; mais c'était seulement une forte opération de nettoyage à l'Ouest de Dun-Stenay, pour dégager la route d'Étain et empêcher une offensive française, inventée de toutes pièces, qui devait avoir lieu en avril vers Metz [1].

1. Voir chapitre Ier, § 14. — « Nous avons tout récemment appris que la grande offensive française, en direction vers Metz, offensive qui devait s'appuyer sur Verdun et avait pour but de conquérir l'Alsace-Lorraine, était projetée pour le 15 avril. » (*Hamburger Nachrichten* du 8 avril.)

On peut supposer que les Allemands, excités par leurs progrès des jours précédents, comptaient emporter le 26 nos points faibles, les lignes de la côte du Poivre et de Douaumont, et atteindre les forts qui bordent au Nord le couloir où passe la voie ferrée de Metz. Alors qu'ils pensaient nous avoir condamnés à subir leur ascendant, nos contre-attaques, lancées avec énergie, les surprirent. Ils commencèrent la journée par perdre assez de terrain devant Douaumont pour que notre front se reportât en avant du fort. Nous enserrions, nous pouvions croire avoir encerclé les fractions ennemies qui avaient pénétré dans les souterrains. Ces fameux Brandebourgeois ne furent alimentés pendant quelque temps que d'une façon précaire par des camarades se glissant dans les boyaux.

La bataille, ici, va se poursuivre pendant une semaine autour du fort, où nous cherchons à rentrer, et du village, que les Allemands veulent enlever à tout prix. Si nos moyens matériels ne sont pas à pied d'œuvre pour reprendre le fort, les Allemands ne réussiront pas à exploiter leur succès du 25. Peu de ruines leur auront coûté plus cher que celles du village de Douaumont. Elles passaient de mains en mains. Les corps à corps acharnés s'y multiplient, quand nos feux n'ont pas écrasé au débouché les colonnes d'assaut qu'ils lancent de Louvemont, position centrale, à la tête de la côte du Poivre, à mi-route entre Douaumont et Champneuville. La redoute à l'Ouest du fort ne leur est pas moins âprement disputée. Des troupes fraîches sont plus d'une fois fauchées avant d'aborder nos positions.

Leurs pertes furent telles qu'ils arrêtèrent leurs attaques en colonnes pendant quarante-huit heures d'une demi-trêve (29 février-1er mars), pour souffler et pour avoir le loisir de masser, sous la protection de leurs plus grosses pièces, la 21e et la 113e divisions. Ces belles troupes se firent ensuite massacrer. La violence de la lutte d'artillerie était devenue à peu près égale des deux côtés. Les bois de la Caillette et du Vaux-Chapitre furent retournés par les masses d'explosifs de leurs mortiers. Nos batteries achevèrent d'écraser le village que les Allemands avaient occupé le 2 mars et qui devint inhabitable pour eux le 3. Le 20e corps (Balfourier) se

conforma, à la lettre, à l'ordre que Pétain répétait tous les jours :

La mission de la 2e armée reste la même : tenir à tout prix. Toute portion de terrain qui aura été momentanément enlevée devra être reprise par une contre-attaque montée sans délai.

Quand les Allemands parvinrent finalement, le 4, à s'installer dans les décombres de Douaumont, nous ne nous retirâmes que de 200 mètres vers le Sud, empêchant l'ennemi d'en déboucher.

Le combat fut moins âpre, bien qu'encore sévère, dans le secteur sur la Meuse. Pétain eût voulu reprendre tout entière la côte du Poivre et pousser jusqu'à celle de Talou (28 février). Mais les Allemands y étaient trop fortement organisés; le feu croisé des artilleries y rendit tout progrès impossible. Nous rentrâmes à Vacherauville ; les Allemands se maintinrent sur les pentes Nord du Poivre où nos éléments avancés s'accrochèrent à la première crête.

L'ignorance où l'on était des ordres donnés par Langle pour l'évacuation stratégique de la Voivre, une phrase du même radiogramme impérial qui avait annoncé la prise d'assaut de Douaumont, sur « notre résistance qui cédait partout au Sud de la route nationale Paris-Metz », quelques vifs combats de nos arrière-gardes à Manheulles et aux avancées de Fresnes, donnèrent à croire, à tort, que la bataille pourrait bien glisser vers l'Est. Mais le terrain n'y offrait aucune consistance dans la boue et la neige; ce n'était plus qu'un marécage où les étangs ne se distinguaient plus de la glèbe luisante. Les Allemands connaissaient trop bien les lieux pour n'avoir pas reconnu impossible l'escalade des Côtes dans l'une de leurs parties les plus abruptes. Ils prononcèrent pourtant une action en direction du promontoire d'Haudromont, sous lequel la route de Verdun gravit le piédestal du plateau qui porte le fort du Rozellier, et, s'avançant par la route d'Étain, essayèrent de se glisser au défilé d'Eix, où débouche le chemin de fer de Metz. Duchesne, qui procédait avec méthode à son repli, les arrêta à l'Ouest de Manheulles (3 kilomètres d'Haudromont) et se maintint finalement à la gare d'Eix, prise et reprise par deux fois. Désormais les Allemands se cou-

tenteront de bombarder notre front rectifié, des villages du pied des Côtes aux Éparges.

En résumé, l'offensive allemande qui, en cinq jours, a emporté nos premières et nos deuxièmes positions, a été notablement ralentie à partir du sixième jour devant nos troisièmes positions, à peine entamées. La bête soufflait, saignante, incertaine, après la course où elle s'était projetée dans l'arène, d'un élan furieux comme l'ouragan. Maintenant, arrêtée sur ses jarrets, devant la barrière, *las tablas*, piquée à l'épaule, piquée au dos, son mufle blanc d'écume, elle grattait le sol de son terrible sabot, cherchait une issue, les croissants en avant. L'*espada* était blessé, lui aussi, mais impassible et confiant, tel Christian dans la Vallée de l'Ombre de la Mort.

L'empereur allemand, qui, se faisant toujours des tableaux, s'était déjà vu parader sur la place d'armes de Verdun et donner à son fils le bâton de maréchal devant la statue de Fabert, repartit pour Berlin le dernier jour de février ; il laissait derrière lui plus de cent mille hommes hors de combat.

IX

Comme le général von Blume, à Berlin, venait de fournir à l'Allemagne déçue dans ses espérances d'un nouveau Sedan, cette explication : « Notre objet était d'écarter l'ennemi de nos communications avec le Nord de la Voivre; la preuve qu'il ne s'agissait pas de percer devant Verdun, c'est que l'attaque a été entreprise dans la direction la moins favorable, celle d'une forteresse très solide... », le Kronprinz demanda à ses armées un suprême effort pour enlever Verdun, « cœur de la France » (4 mars).

Il va maintenant attaquer sur les deux rives, avec toutes ses forces (dont 4 divisions nouvelles), pendant six jours, mais la bataille d'ailes vient trop tard pour réparer la faute capitale de l'attaque sur la seule rive droite (6-12 mars).

Notre front de bataille sur la rive gauche était, le 6, très en avant de notre front sur la rive droite, qui l'avait précédemment continué. Partant du bois d'Avocourt, il suivait la rive

Nord du ruisseau de Forges jusqu'à la Meuse; mais Brabant, qui fait face de l'autre côté de la Meuse à Forges, était maintenant aux Allemands, qui tenaient en outre Samogneux et Louvemont, et descendaient jusqu'aux pentes Nord-Est de la côte du Poivre. Cependant, comme on l'a vu, la boucle de Champneuville était devenue inhabitable pour eux comme pour nous, tenue à la fois sous le feu de nos artilleries de la rive gauche et sous celui des artilleries allemandes qui occupaient nos anciennes positions de première et de seconde ligne sur la rive droite. Dès lors, il devenait nécessaire aux Allemands de prendre possession, sur la rive gauche, non seulement de notre légère avant-ligne (Malancourt, Béthincourt, Forges et Régneville), mais de nos deuxièmes positions (Avocourt, cote 304, Mort-Homme, Cumières), d'où nous les avions mitraillés sur la rive droite, et encore de nos troisièmes, pour le moins aussi solides, d'Esnes et de Montzéville par les bois Bourrus au fort de Marre [1].

A la même date, notre front sur la rive droite partait de Vacherauville, Sud de la courbe que dessine la Meuse entre ce village et Samogneux, coupait à la côte du Poivre, passait sous Douaumont, entre des bois sur des crêtes qui regardent, à l'Ouest, vers le fleuve et, à l'Est, vers la partie la plus étranglée des Hauts de Meuse, et entourait enfin le bois de la Caillette et le village avec le fort de Vaux.

Vaux est un village allongé dans une conque creusée au flanc des Hauts de Meuse, à l'issue d'un étang d'où s'échappe un affluent de l'Ornes. Le ravin du Bazil, où s'étend le village et qui monte vers le Nord de Douaumont, est dominé par un mamelon haut de 349 mètres, 100 mètres au-dessus de la plaine, et que couronne un fort face aux ouvrages de Hardaumont.

Le fort a été, comme celui de Douaumont, désarmé l'année précédente (août 1915) et pour les mêmes causes. Verdun même n'étant plus qu'un point d'appui pour une armée, Vaux sur le front oriental du camp retranché que bat la plaine de Voivre pareille à une mer, ne sera plus, comme Douaumont, qu'un poste de vigie et un abri. Il n'est pas plus « cui-

1. *La Victoire de Verdun*, p. 38; *Bulletin des Armées*.

rassé » que lui, sauf aux communiqués allemands, à l'usage des badauds, « pour égarer les pékins[1] ».

Voilà, depuis les deux piliers sur la rive gauche, la cote 304 et le Mort-Homme jusqu'au fort de Vaux, les objectifs du Kronprinz pour le second acte de la bataille, qu'il livra selon sa tactique ordinaire, assurément puissante, mais féroce.

X

Il n'est pas douteux que le secteur occidental de Verdun offre plus de facilités à l'assaillant que l'oriental. Séré de Rivière l'avait lui-même reconnu[2]. Comme il craignait une attaque de flanc par un ennemi venant de la Champagne et de l'Argonne, il eût voulu couvrir Verdun à la ligne de faîte entre la Meuse et l'Aire et construire un fort sur le plateau de Sivry-la-Perche, Sud-Est de la forêt de Hesse, en arrière des bois Bourrus.

Le centre de l'occupation allemande était à Montfaucon, à moins de 5 kilomètres de Malancourt, l'un des villages qui baignent au ruisseau de Forges. La menace sur tout le pays entre Aire et Meuse pesait de là, du mont conique, isolé, qui se voit de dix lieues.

On se souvient que le bombardement allemand s'était abattu, dès le 21 février, sur la rive gauche comme sur la rive droite ; il n'avait été guère moins violent. Langle de Cary n'avait pas cessé d'attendre l'attaque d'infanterie qu'il semblait annoncer. Nos ouvrages de la côte de l'Oie, du Mort-Homme et de la cote 304, ceux d'Avocourt, d'Esnes et de Marre avaient résisté. Ceux du ruisseau de Forges avaient été à peu près écrasés.

L'attaque commença le 6 mars sur la droite de notre avant-ligne, au saillant que forme la Meuse en avant des hauteurs du bois de Forges ; c'est le retour de la boucle que la rivière dessine, sur l'autre rive, à l'éperon entre Vacherauville et Samogneux. Battu de deux côtés, ce fut une proie facile. Nous n'avions guère au village de Forges qu'une grosse grand'garde.

1. H. Bordeaux, *les Derniers jours du fort de Vaux*, p. 20 ; *Commentaires de Polybe*, t. VII, p. 402 ; colonel Feyler dans le *Journal de Genève* du 15 juin 1916.

2. Voir Ténot, *loc. cit.*, p. 63.

Les Allemands passèrent aisément le ruisseau, favorisés par le mauvais temps ; nos obus s'enfonçaient dans la boue comme dans un lac. Ils avaient lancé deux divisions de réserve, la 12e et la 22e, qui s'emparèrent de Forges et de Régneville, mais furent arrêtées au bois des Corbeaux et à la côte de l'Oie.

Leur succès du lendemain furent plus importants, mais achetés très cher. Tournant, face à l'Ouest, après un bombardement intense avec des obus de gros calibre, ils débordèrent la côte de l'Oie, emportèrent d'assaut le tertre (cote 265) qui la flanque à l'Est, se rendirent maîtres du bois de Cumières et des pentes Nord du bois des Corbeaux, et s'engagèrent dans les ravins qui conduisent au Mort-Homme. Cependant ni Béthincourt ni Cumières n'avaient cédé ; les colonnes qui, débouchant des bois, cherchèrent à s'engager sur les pentes du Mort-Homme, furent fauchées par nos mitrailleuses. Nos tireurs eux-mêmes étaient écœurés du massacre. Ce n'était plus la bataille. C'était l'abattoir. Une telle tactique déshonorait la guerre.

La bataille, qui avait à peu près cessé pendant ces deux journées sur la rive droite, y reprit le 8, depuis la côte du Poivre jusqu'aux abords de Vaux, pendant que nous attaquions sur la rive gauche et rentrions au bois des Corbeaux. C'était bien la bataille des ailes, mais tardive, et alors que, grossis par les renforts, pourvus d'une nombreuse artillerie, les défenseurs de Verdun ne doutaient plus du succès.

Depuis l'arrivée de Pétain, ils s'étaient, comme on l'a dit, beaucoup fortifiés sur le terrain, notamment à Vaux et au Mort-Homme, par des tranchées garnies de fils de fer. Ailleurs, ils n'avaient encore pour abris que des trous d'obus. Ils ne s'en accommodèrent pas sans peine et ne se doutaient point que, dix-huit mois plus tard, Hindenburg prescrirait de remplacer par des nids d'entonnoirs (*Trichternester*), tenus par des groupes d'hommes et des mitrailleuses en échiquier, les lignes continues avec tranchées, abris et autres « pièges à hommes », cibles désignées par la photographie aérienne à la destruction par le feu torrentiel des artilleries [1]. Voilà, sur le vif, l'une des évolutions de la tactique.

1. Instruction du 30 juin 1917 sur les principes de la bataille défensive.

Cette bataille générale va faire rage pendant trois jours (8-11 mars).

A notre gauche, la perte totale du bois des Corbeaux, submergé par des vagues épaisses, a donné aux Allemands une bonne position de départ pour leurs assauts contre le Mort-Homme. Cependant ils n'iront pas beaucoup plus loin, malgré la fureur des bombardements et la prodigalité des sacrifices humains. Le massif à deux sommets, qui incline ses pentes occidentales vers le village et le bois de Cumières, ses pentes septentrionales vers Béthincourt, village dans la cuvette où coule le ruisseau des Forges, résiste à toutes les attaques, sauf sur des tranchées avancées. De même la position de Béthincourt tient bon, bien que la liaison avec le Mort-Homme n'ait pu être rétablie; nos tirs de barrage empêchent l'ennemi d'aborder les tranchées qui longent la route de Chattancourt.

Au centre, les Allemands ne parviennent qu'à se rendre maîtres, après des alternatives très sanglantes, de la redoute d'Hardaumont, à l'Est; mais, à l'Ouest, le VIIe corps de réserve échoue à la côte du Poivre, et la 21e division aux ravins qui séparent la côte de nos tranchées devant Douaumont (calvaire de Douaumont et corne du bois Ablain).

A droite, une double attaque, précédée d'une grêle d'obus asphyxiants, amène les Allemands dans la partie du village de Vaux qui est comprise entre le cimetière et l'église, mais nous tenons solidement dans la partie Ouest dont les rues sont barricadées (8 mars). Le lendemain, ils multiplièrent en vain les assauts pour s'emparer du reste du village, position secondaire au fond d'un ravin, et de la croupe des Côtes où se trouve le fort, qui était la position capitale.

On n'a pas expliqué comment ils purent annoncer contre toute vérité que « le fort cuirassé de Vaux, ainsi que les nombreuses fortifications voisines, avaient été enlevés dans une brillante attaque de nuit par des régiments de réserve de Posen, sous la direction du général von Guretzky-Cornitz, commandant la 9e division de réserve ». Sans doute, ils déclarèrent le surlendemain qu'ils avaient abandonné le « monceau de ruines » sans valeur qu'était tout à coup devenu le fort « blindé ». De fait, ils n'entrèrent alors dans le

fort à aucun moment et leurs régiments, montant en colonnes par quatre, avaient été fauchés par nos feux. Deux fois ils revinrent et deux fois ils furent balayés par nos artilleries et nos mitrailleuses qui les avaient laissé avancer dans le brouillard à courte distance sur les pentes, d'abord abruptes aux bords de la falaise de la Voivre, puis moins dures jusqu'aux fossés. Un officier de l'État-Major qui les vit monter à l'assaut de la colline déclare que « leur courage fut incroyable », bien qu'ils ne marchassent que chassés en avant par les officiers et les sergents qui les encadraient, revolver au poing. Les Bavarois, faisant la courte échelle, essayaient d'escalader les pentes en s'accrochant aux aspérités du roc et aux touffes d'herbe. Ceux de tête étaient, par ruse, vêtus de nos uniformes, capote, sac, gamelle, casque. « Parfois la grappe humaine dévalait, et les hommes retombaient par lourdes masses [1] ». Les attaques contre le village, débouchant de la lisière des bois qui couvrent l'éperon d'Hardaumont, échouèrent également et finirent en débandades.

Ainsi l'énorme effort n'aboutissait, après de terribles hécatombes, qu'à des gains médiocres, « avance au mètre carré, jonché de cadavres [2] », et qu'à des échecs aux deux piliers du Mort-Homme et de Vaux. La croupe de Vaux avec les maisons éparses de son village au pied et son fort au sommet, le bois des Corbeaux, les ruines fumantes de Béthincourt ; ici, un taillis rasé par les obus, là un amas de cailloux, ailleurs un bout de champ jonché des pierres de son mur écroulé ou un paquet d'arbres nus ; tout cela pris, perdu, repris, deux fois, trois fois, sous d'invraisemblables mitrailles ; la « chicane », au vieux sens militaire du mot, le combat pour un morceau de terrain, combat qui s'exaspère, qui se calme, qui s'irrite à nouveau : de l'Argonne à la Voivre, une suite de cimetières d'Eylau, voilà cette bataille que le Kronprinz avait engagée avec une résolution implacable et qu'il a perdue.

Nos soldats, dont leurs chefs avaient été plus ménagers, ne s'étaient pas montrés moins braves que leurs adversaires. Des deux côtés on se rendit, il faut le dire, le même hommage de vérité. Les nôtres, les pieds dans une boue glacée et

1. Récit d'un témoin dans la *Dépêche de Toulouse* du 14 mars 1916.
2. *La Victoire de Verdun*, p. 41.

le front dans une atmosphère brûlante, firent preuve de plus de ténacité, s'ils firent éclater moins de fureur. Ils eussent pu dire les vers du poète :

> L'Empereur nous avait mis là, parmi ces tombes...
> En attendant, tuer c'était notre devoir.

Ils avaient tué « le plus ». Le IIIe corps actif des Allemands, leurs V^e et VIIe corps de réserve, une division venant de Russie, deux régiments du XVe corps furent mis hors de combat, perdant de 40 à 50 pour 100 de leurs effectifs. *Kill Boches*, « tuer des Boches », ç'avait été toute la stratégie du vieux French.

La bataille générale s'arrêta dans la soirée du 11. Dès la veille, Joffre a lancé son ordre du jour de remerciement aux « soldats de l'armée de Verdun ».

Il n'a eu jamais d'orgueil que pour les soldats et pour leurs chefs. Mais cet orgueil s'exprime avec une sobriété à la fois naturelle et voulue. Il est l'homme de cette vraie éloquence qui se moque de l'éloquence. Cet autre « Taciturne » résume et condense comme Tacite : « L'Allemagne espérait que la prise de Verdun raffermirait le courage de ses alliés et convaincrait les pays neutres de sa supériorité. Elle avait compté sans vous... La lutte n'est pas encore terminée, car les Allemands ont besoin d'une victoire. Vous saurez la leur arracher. » Aux dernières lignes, la gorge se serre un peu : « Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route « de Verdun. »

Comme Joffre ne s'était pas occupé d'envoyer aux agences son ordre du jour, le Gouvernement ne répara point cet oubli. Mais un « poilu » l'adressa à un journal [1], et la censure, cette fois, n'en défendit point la publication.

(A suivre.)

JOSEPH REINACH

1. *Liberté* du 25 mars.

LE JOUEUR D'ILLUSION[1]

PERSONNAGES.

CŒLIA, tragédienne, 26 ans.
VICTOR, friseur, 23 ans.
Le Colonel Comte de MAUPRÉ, 40 ans.
RAMEL, spectateur, 30 ans.
UN ÉCOLIER, 16 ans.
FANNY, habilleuse.

SEIGNEURS.

La scène se passe vers le milieu du XVIIIe *siècle, dans la loge de Cœlia.*

Au lever du rideau, Cœlia, assise à sa coiffeuse, devant sa glace, en peignoir élégant, est en train de se crayonner les yeux et les lèvres. Debout derrière elle, Victor, friseur (veste rouge, culotte noire et bas de soie gris), achève de consolider sur sa tête, à grand renfort d'épingles, l'édifice de ses cheveux. Le comte de Maupré, en grand uniforme de colonel d'infanterie, est assis non loin de Cœlia. Fanny, l'habilleuse, va et vient entre la loge et le cabinet à robes.

SCÈNE PREMIÈRE

ÇŒLIA, MAUPRÉ, FANNY, VICTOR.

CŒLIA, indifférente.

Voyons, mon cher comte, ça m'intéresse, la guerre... et vos trois mois d'Autriche !

MAUPRÉ.

Non ! Non ! La guerre, l'Autriche, les Autrichiens, c'est pour les oublier que je suis accouru sans même prendre le temps de quitter l'uniforme. Parlons de vous, Cœlia.

1. Représenté à la Comédie-Française le 2 février 1918.

CŒLIA.

Moi, Maupré? Pendant ces trois mois, je n'ai pas cessé de tenir l'affiche : *Électre, Didon, Zénobie* ; et, dans une heure, pour la cinquième fois, je joue Andromaque.

MAUPRÉ.

Enthousiasme? Acclamations? Bouquets?

CŒLIA.

Naturellement !... Chaque soir, un de ces bouquets me tombe... du paradis. Gros comme le poing, mal ficelé, des violettes fraîches ; ça vaut un sou, mais ça m'attendrit.

MAUPRÉ.

Cœlia !...

CŒLIA.

Mon cher comte?... Eh mais, Victor, vous me tirez les cheveux !

MAUPRÉ, regardant Victor.

... Ce n'est plus Gabriel?

CŒLIA.

Gabriel est malade et Victor le remplace.

MAUPRÉ.

Il a l'air propre, ce garçon.

CŒLIA.

Très propre.

MAUPRÉ.

Et adroit?

CŒLIA.

Pas trop. Son vrai mérite, c'est d'être muet. Ça me change... Merci, Victor. Attendez pour la frisure. (Victor va s'asseoir au fond. A Maupré :) Vous disiez?

MAUPRÉ.

J'allais dire : quand me recevez-vous?

CŒLIA.

Mais... je vous reçois!

MAUPRÉ.

Chez vous, seule?

CŒLIA.

Attendez un peu. Vous n'êtes pas pressé.

MAUPRÉ, riant.

Comment ! Je ne suis pas pressé !

CŒLIA.

C'est que, voilà !... Vous avez un rival.

MAUPRÉ.

Vous avez, vous, une façon de plaisanter !

CŒLIA, tout naturellement.

Je ne plaisante pas. Accordez-moi quinze jours de répit.

MAUPRÉ, avec indignation.

Quinze jours !

CŒLIA, même ton.

Puisque vous avez un rival !

MAUPRÉ, se dressant.

Voyons, qui?

CŒLIA, riant.

Je ne le connais pas.

MAUPRÉ, se rasseyant.

C'est moins dangereux.

CŒLIA, sérieuse.

Eh ! Eh !

MAUPRÉ, se rebiffant à nouveau.

Voulez-vous prendre la peine d'être claire?

CŒLIA.

Eh bien, quelqu'un... m'écrit depuis plusieurs mois. Tous les trois ou quatre jours, il m'arrive une lettre, qui m'est agréable. Celle d'aujourd'hui n'est devant moi que depuis tout à l'heure et votre présence me gêne pour l'ouvrir.

MAUPRÉ, irrité.

Donnez-moi ces lettres !

CŒLIA, riant.

Sur ce ton-là?... Rien du tout !

MAUPRÉ.

Eh bien, veuillez me permettre...

CŒLIA, aimable.

Voici ma clef. Là, dans ce tiroir : prenez le paquet.

MAUPRÉ, ouvrant le tiroir.

Une trentaine de lettres !

CŒLIA.

Exactement vingt-sept.

MAUPRÉ.

Numérotées par vous ! Que d'ordre ! Numéro un, je puis lire?

CŒLIA.

Comment donc !... Fanny, passez-moi ma robe.

(Fanny passe à Cœlia la robe de son rôle.)

MAUPRÉ, lisant.

« Jamais vous ne me connaîtrez, mademoiselle, et ce doit être une raison pour vous de me lire en confiance. L'homme qui n'attend de vous ni amour, ni amitié, ni bienfait d'aucune sorte, est, du moins, sûr que son admiration ne vous semblera pas suspecte. Je ne vous parlerai que de vous ; je serai, moi, comme absent de mes lettres : je veux que ma seule façon d'être personnel consiste à vous louer de mon mieux. » *Et cætera*... Des phrases !... Mais lui, vous connaît-il?

CŒLIA.

Sa prétention, c'est qu'il me devine et que, pour ça, mes dehors lui suffisent. Par delà mon visage, ma personne, mes dons d'actrice et mon jeu, c'est la femme elle-même qu'il voit jusque chez elle et dans son milieu.

MAUPRÉ.

Ça me paraît enfantin.

CŒLIA.

Jugez-en. Numéro quinze. (Lisant.) « Cœlia, ce qui fait de vous une confidente incomparable, c'est que vous aimez l'infiniment petit du sentiment, ce qui, sans vous, ne laisserait qu'une poussière de joie ou de peine. Tous vos amis connaissent par vous la douceur de se raconter en détail. Vous savez, — c'est votre grand secret, — retrouver en chacun, sous les expériences et sous les ironies, le vieil enfant qui survit, mais qui se cache, parce que trop souvent, quand il se montrait, les choses ou les gens l'ont froissé ou humilié. Ah ! Il peut se risquer avec vous ! votre sourire a un sens clair : « Laissez venir à moi tous les enfantillages du cœur ! »

MAUPRÉ.

Moi, ces gentillesses-là ne me disent pas grand'chose. Ce que je vois bien, c'est que votre inconnu se trompe. Vous n'êtes pas ce qu'il prétend.

CŒLIA.

Pardon !... Je le deviens.

MAUPRÉ.

Vous dites?

CŒLIA.

Je dis que ses éloges éveillent en moi l'idée de ne pas leur être inférieure. Les qualités qu'il me prête, c'est donc un peu comme s'il me les donnait. Sans doute il m'y faut un effort. Eh bien, cet effort, je le fais ; et je m'en sais gré, et je lui en sais gré. Bref, ces lettres me sont bienfaisantes.

MAUPRÉ, frémissant.

Et puis encore quoi?

CŒLIA.

Ceci, dans la lettre dix-sept : « Me lisez-vous, mademoiselle? Avez-vous plaisir à me lire? Si oui, ce soir, en abordant Pyrrhus, au lieu de ne faire que trois pas, faites-en cinq ! »

MAUPRÉ.

Eh bien?

CŒLIA.

... J'en ai fait cinq.

MAUPRÉ, arpentant la scène, puis s'arrêtant net.

Voyons, vous l'aimez?

CŒLIA.

Si je l'aimais, je ne vous aurais rien dit. Je me borne à vous demander... du temps.

MAUPRÉ.

Du temps !... Après trois mois !...

CŒLIA.

C'est comme une retraite que je fais dans mes pensées, ou plutôt dans les siennes. Souffrez que je termine cette retraite avant de rentrer dans le siècle.

MAUPRÉ, avec violence.

Cet inconnu-là, je le connaîtrai !

CŒLIA, rêveuse.

Moi, je voudrais le connaître... Au fait, le voudrais-je bien? Certes, l'homme doit être exquis ; mais il peut l'être un peu moins que je n'imagine. Et ce serait une petite déception.

MAUPRÉ.

Moi, mon bon sens me dit que, s'il pouvait vous plaire, il se montrerait. Vous parlez d'une petite déception. J'en vois une grosse, une très grosse.

CŒLIA.

Alors, naturellement, je ne me la souhaite pas.

MAUPRÉ.

Oui, mais, moi, je vous la souhaite ! Et je vais même tâcher de vous la procurer tout de suite !... Fanny, faites un saut jusque dans la salle.

CŒLIA.

Qu'est-ce qui vous prend?... Fanny, ne bougez pas !

MAUPRÉ.

Fanny, qui est-ce qui a fait nommer votre sœur ouvreuse de loges?

FANNY.

C'est vous, monseigneur.

MAUPRÉ.

Eh bien, si vous voulez que, du dernier étage, elle descende au premier...

FANNY, joignant les mains vers Cœlia.

Mademoiselle !...

MAUPRÉ.

... Obéissez-moi !

CŒLIA, riant.

Ça doit être stupide !... Obéissez, Fanny.

MAUPRÉ.

Vous allez demander à votre sœur si, parmi les habitués de son étage, elle n'a pas quelque applaudisseur enragé qui lui fasse l'effet d'un amoureux.

CŒLIA.

Bonté du ciel !...

MAUPRÉ.

En ce cas, vous touchez l'amoureux à l'épaule et vous lui dites à l'oreille : « Mademoiselle Cœlia vous demande : suivez-moi !... » C'est compris?... Alors... qu'est-ce que vous faites là? (Il la pousse du geste. Fanny sort en riant. Maupré tire sa montre.) On commence la petite pièce : l'amoureux doit être à son poste, et c'est l'affaire de deux minutes. Parions... qu'elle nous ramène un bossu !

CŒLIA, riant.

Qui ne sera pas l'auteur des lettres.

MAUPRÉ.

Qui le sera, vous verrez !... Sur quoi, vous me bouderez d'abord, et, ensuite, vous me remercierez.

CŒLIA, sérieuse.

Maupré, si vous poussez plus loin cette plaisanterie, je vous avertis que je n'en suis pas.

MAUPRÉ.

Je n'ai pas besoin de vous.

CŒLIA.

Qu'allez-vous faire?

MAUPRÉ.

Interroger, d'abord.

CŒLIA.

Mais ensuite?... Je n'entends pas qu'un spectateur soit molesté parce qu'il m'applaudit.

MAUPRÉ.

Et moi, je n'entends pas que ma maîtresse devienne indisponible parce qu'un vilain quelconque s'amuse à lui tourner des phrases.

CŒLIA.

Vous ne savez dire que ce mot-là : des phrases ! Il y a... la pensée !

MAUPRÉ.

Parlons-en, de celle-là !

CŒLIA.

Vous êtes hostile à la pensée?

MAUPRÉ.

Parfaitement !... Au moins quand elle se loge dans le cerveau d'un vilain, ce qui est, remarquez-le, presque toujours le cas.

CŒLIA.

Je le remarque, et avec joie ; car, moi, je suis peuple.

MAUPRÉ.

Allons donc ! Madame votre mère vous aura mal renseignée sur votre naissance.

CŒLIA, en colère.

Ne me dites pas du mal de ma mère !...

MAUPRÉ, gouailleur.

Bah !

CŒLIA, sombre.

Je n'en pense que trop.

MAUPRÉ, riant.

Soit !... (Sérieux.) Mais gare à celui qui a mis de la pensée dans ces lettres !

CŒLIA.

Mon cher, ne me défiez pas ! Je vous suis reconnaissante de bien des choses, et, pour préciser, de bien des cadeaux. Mais je ne suis pas votre sujette. Et, à l'occasion, je vous le prouverais.

MAUPRÉ.

On dit ça !

CŒLIA, se montant.

On le dit et on le fait. Et la preuve,... c'est que je l'ai fait !

MAUPRÉ.

Je ne vous crois pas.

CŒLIA, ironique.

Vous êtes tous les mêmes !

MAUPRÉ, furieux.

En mon absence?

CŒLIA.

Non, monsieur, Pas en votre absence ! Cherchez donc parmi vos amis !

MAUPRÉ, menaçant.

Qui cela? Qui cela?

CŒLIA, insolente.

Cherchez... au lieu de menacer l'homme de cœur et de goût qui m'a écrit ces lettres.

MAUPRÉ.

Celui-là paiera pour tout le monde !

CŒLIA, riant.

Si vous le découvrez ! (A Victor). Mon pauvre Victor, je vous fais attendre.

SCÈNE II

LES MÊMES, FANNY.

FANNY.

Mademoiselle, j'en ramène deux.

CŒLIA, à Maupré.

C'est idiot !

FANNY.

Les voulez-vous ensemble?

MAUPRÉ.

Non. Chacun à part.

FANNY, riant.

Il y en a un grand et un petit.

MAUPRÉ.

Eh bien, d'abord le petit.

SCÈNE III

LES MÊMES, L'ÉCOLIER.

(Fanny introduit un écolier qui s'avance les yeux baissés.)

CŒLIA, amusée.

C'est un enfant !

MAUPRÉ, sévère.

Mon jeune monsieur, c'est très bien d'applaudir mademoiselle; seulement...

CŒLIA.

Vous n'allez pas effrayer ce petit !

L'ÉCOLIER, très crâne.

Mademoiselle, il ne me fait pas peur !

CŒLIA, riant.

Tu as quel âge, mon petit ami? Tu es au collège?

L'ÉCOLIER.

Oui, mademoiselle. Et j'ai seize ans.

MAUPRÉ.

Parlez-lui donc des lettres !...

CŒLIA, stupéfaite.

Alors vous croyez possible?... Êtes-vous bête, mon ami !

(L'écolier pouffe de rire.)

MAUPRÉ.

Je vais lui tirer les oreilles !...

CŒLIA.

Ah ! Maupré, laissez-nous tranquilles !

(Elle emmène à droite l'écolier ; Maupré, boudeur, s'assoit sur un fauteuil en tournant le dos.)

L'ÉCOLIER, à Cœlia.

C'est gentil d'avoir dit « nous ».

CŒLIA.

Mon pauvre petit, il y a malentendu. Pardon de t'avoir dérangé pour rien.

L'ÉCOLIER.

Vous allez me renvoyer?... Si vite !

CŒLIA.

Qu'est-ce que tu espérais?

L'ÉCOLIER.

Causer un peu.

CŒLIA.

D'*Andromaque*?

L'ÉCOLIER, soupirant.

Et de vous.

CŒLIA.

Si tu soupires comme ça, ce sera d'*Andromaque* !... Voyons, les Grecs de ce temps-là, comment étaient-ils costumés?

L'ÉCOLIER, riant.

Comme vous !

CŒLIA.

Petit malin !... Eh bien, pas du tout ! Tu n'auras pas le prix d'histoire.

L'ÉCOLIER.

Je l'aurai si je veux, pour vous plaire.

CŒLIA.

Il faut l'avoir pour plaire... à ta petite amie.

L'ÉCOLIER.

Je n'en ai pas.

CŒLIA.

Pas la moindre cousine de ton âge... au pays, là-bas, en vacances?

L'ÉCOLIER.

Si !... mais... nous nous battons.

CŒLIA.

Grand lâche !... Est-ce qu'elle est laide?

L'ÉCOLIER.

Ça, non. (Chuchotant.) Elle est maigre !

CŒLIA.

Tu verras, l'an prochain, comme elle va s'arranger !... C'est si charmant, une jeune fille !... Et si émouvant !

L'ÉCOLIER, fanfaron.

J'aime mieux les actrices.

CŒLIA, l'imitant.

Toutes les actrices?

L'ÉCOLIER, levant le doigt.

Mademoiselle, vous êtes coquette !

CŒLIA, riant.

C'est vrai ! C'est pour te faire dire plus vite ce que, décidément, tu meurs d'envie de me dire, hein?

L'ÉCOLIER, ému et souriant.

Oh ! oui !

CŒLIA.

A savoir que tu m'...

L'ÉCOLIER, très ému.

Oh ! oui !

CŒLIA.

Petit bêta !... Je reçois tous les jours quinze déclarations !... Et malgré toute la bonne volonté du monde...

L'ÉCOLIER.

Mademoiselle, on dit que vous avez tant de bonne volonté !

CŒLIA.

Voyez-vous le petit serpent !...

L'ÉCOLIER.

Mademoiselle, les petits serpents, je sais bien où... on les réchauffe.!

CŒLIA.

Ah ! mais ! Ah ! mais !... Je vais te faire copier cinq cents vers !... Allons, va-t'en ! Et je te donne ma main à baiser. La main, ce n'est pas le bras !...

L'ÉCOLIER.

Mademoiselle, c'est pour avoir un secret avec vous.

CŒLIA.

Tu seras bien plus content si ce n'est pas un secret. Je te permets de le dire à tes camarades.

L'ÉCOLIER, sautant de joie.

Et savez-vous ce qui m'a fait bien plaisir?

CŒLIA.

Quoi donc?

L'ÉCOLIER, chuchotant.

C'est quand vous avez dit au vieux militaire qu'il était bête.

CŒLIA, même ton.

Eh bien, ça m'en a fait aussi !... Ça, c'est un secret.

L'ÉCOLIER.

C'est dommage ! C'était ça le plus drôle à raconter !

CŒLIA.

Sauve-toi !

(L'écolier passe devant Maupré, fait plaisamment le salut militaire, et sort en gambadant.)

SCÈNE IV

MAUPRÉ, CŒLIA, FANNY, VICTOR.

MAUPRÉ.

Eh bien?

CŒLIA, riant, à Maupré.

Si l'autre est aussi vraisemblable !...

MAUPRÉ.

Faites entrer l'autre, Fanny ! C'est moi qui le confesserai.

CŒLIA.

Comme si vous en étiez capable ! Parce que vous êtes soupçonneux, vous vous croyez perspicace !

MAUPRÉ, vexé.

Faites entrer l'autre !

FANNY.

C'est celui qui jette les bouquets d'un sou.

MAUPRÉ, à Cœlia.

Vous voyez bien ! nous brûlons.

CŒLIA.

Pauvre Maupré !... Victor, vous pouvez venir.

(Pendant la scène qui va suivre, Victor va procéder à la frisure des cheveux de Cœlia.)

FANNY, ouvrant la porte.

Entrez, monsieur.

CŒLIA.

Vous me chausserez, Fanny.

(Fanny va dans la pièce à côté chercher les chaussures d'Andromaque. Elle attend un peu, puis les passera aux pieds de Cœlia ; après quoi elle ira faire des rangements dans ladite pièce.)

SCÈNE V

LES MÊMES, RAMEL.

RAMEL, jovial et vulgaire.
(Il fait une moue devant Maupré assis auprès de Cœlia. Avec élan.)

Mademoiselle, vous m'avez reconnu?

CŒLIA, aimable et distante.

Mais... non, monsieur. D'où?... De quand?

RAMEL.

Du soir où je vous ai portée, là, sur mon épaule, en triomphe, après *Phèdre* ! Même qu'ensuite, et pendant des heures, je me suis donné le torticolis à baiser mon épaule. (Riant.) Ma femme était furieuse : elle m'a claqué.

CŒLIA, souriant.

Transmettez, je vous prie, mes regrets à votre femme. (Bas à Maupré.) Maupré, je crois que la cause est entendue.

MAUPRÉ, bas à Cœlia.

Parce qu'il est vulgaire, vous ne voulez pas que ce soit lui ! (A Ramel, froidement.) Monsieur, c'est vous, nous le savons, qui, chaque soir, jetez sur la scène un bouquet de violettes.

RAMEL, riant.

Eh bien?... (A Cœlia.) Mademoiselle, est-ce que je dois répondre?

CŒLIA, gaiement.

Si vous voulez.

MAUPRÉ, froid et têtu.

Ces violettes-là, vous les cueillez vous-même?

RAMEL.

En personne, à Saint-Cloud, tous les jours et par tous les temps : vous voyez, je vous renseigne à fond. Qu'est-ce que vous en concluez?

MAUPRÉ.

J'en conclus que, sous votre air jovial, vous cachez un sentiment profond.

RAMEL.

Je cache, moi?

MAUPRÉ.

Bref, monsieur, je l'affirme, vous êtes bel et bien amoureux de mademoiselle !

CŒLIA, choquée.

Voyons, Maupré !...

RAMEL, riant.

Et moi, monsieur, je l'affirme encore plus ! Je crois bien que je suis amoureux de mademoiselle ! Et, pour être amoureux, il n'y a pas besoin d'être triste. Je suis gai : j'ai l'amour gai ! Dans les grands moments, je ris aux éclats : c'est mon caractère !

CŒLIA, riant.

Maupré, je vous assure que la cause est entendue.

MAUPRÉ.

Mais pas du tout !

RAMEL.

Et maintenant, monsieur, que vous m'avez aidé si obligeamment à faire... ce que je n'aurais peut-être pas osé tout seul, je veux dire une déclaration d'amour à mademoiselle...

MAUPRÉ, se montant.

Ah ! ça, monsieur !

CŒLIA, riant.

Il a raison.

RAMEL, même ton.

Qu'est-ce que vous me voulez?

MAUPRÉ, menaçant.

Monsieur !...

CŒLIA, intervenant.

Oh ! pas d'histoire !... (A Ramel.) Monsieur le comte de Maupré, mon ami !...

MAUPRÉ.

Ma parole, vous me présentez !

CŒLIA, haussant les épaules.

... s'est ému pour moi d'un petit fait anormal. Un inconnu m'écrit depuis plusieurs mois. Mon ami se demande, — pas moi !... lui ! — ... si, par hasard, ce ne serait pas vous, l'inconnu.

RAMEL, riant.

Moi, mademoiselle?... Est-ce que ça serait mon caractère de rester inconnu? Je ne pourrais pas !

CŒLIA, à Maupré.

Vous voyez !

MAUPRÉ, rageur, affectant de ne s'adresser qu'à Cœlia.

Qu'est-ce que je vois?... Que monsieur nie?... Qu'est-ce que ça prouve? Oubliez-vous le début de la première lettre : « Jamais vous ne me connaîtrez... »?

RAMEL.

Si c'est moi, convenez que je dois bien m'amuser de l'état où je vous mets !

(Il rit.)

CŒLIA.

C'est drôle, ce qu'il dit là !

MAUPRÉ, furieux.

Drôle ou non, c'est l'aveu !

RAMEL, riant.

Mais non !

MAUPRÉ.

S'il croit m'échapper en niant, sa peur le conseille mal !

RAMEL.

Vous croyez que je nie par peur? (Riant.) Alors, je ne nie plus !

MAUPRÉ, qui croit triompher.

Cœlia, qu'en pensez-vous?

CŒLIA, ironiquement.

Ce qu'en pense monsieur !

RAMEL.

Ce qui veut dire surtout, monsieur, que je suis à vos ordres.

MAUPRÉ.

Mais, moi, je ne sais pas du tout si je suis aux vôtres, monsieur... monsieur...?

RAMEL.

Ramel, rédacteur au *Mercure de France*.

MAUPRÉ, sarcastique.

Ah ! Ah !... Un gazetier !... Un écrivailleur !... Je savais bien que nous brûlions !... Cœlia, ma conviction est faite. Je vais par là donner un ordre ; et, tout de suite après, je reviens... pour conclure !

(Il sort vivement.)

RAMEL, il va vers Cœlia pendant que Victor, par discrétion, recule et s'éloigne jusqu'à la porte.

Mademoiselle, ou j'ai la berlue, ou vous ne m'en voulez pas de lui tenir tête?

CŒLIA.

En quoi j'ai peut-être tort, car ses colères sont mauvaises. Mais je me charge de le museler. Monsieur Ramel, vous êtes un brave homme ; et je me souviendrai, je vous le promets, du triomphe, des violettes, et de votre amitié.

(Pendant ces deux répliques, Maupré s'est encadré dans la porte avec deux laquais, et leur a désigné Ramel en leur parlant bas.)

MAUPRÉ, revenant.

Je ne crois pas, monsieur, qu'il nous reste grand'chose à nous dire?

RAMEL.

Pour toutes autres explications, monsieur, veuillez retenir mon adresse au *Mercure de France*... (Saluant Cœlia.) Mademoiselle !

MAUPRÉ, appuyant sur les mots.

Allez, monsieur !

VICTOR, s'avançant.

Monsieur, ne sortez pas !... L'auteur des lettres, c'est moi.

MAUPRÉ, riant.

Le friseur ?... (A Cœlia qui regarde Victor avec stupeur.) Il est fou !...

RAMEL, cordial.

Pardon ! Pardon !... Je ne me dédis pas !

VICTOR.

Monsieur Ramel, on vous guettait au tournant du couloir.

MAUPRÉ, marchant sur Victor.

Misérable valet !

CŒLIA, s'interposant.

Qu'est-ce donc?

VICTOR, continuant.

Monsieur de Maupré vient de dire à ses deux laquais : « Ne l'assommez pas, mais tapez ferme ! »

CŒLIA.

C'est vrai?

MAUPRÉ, d'une voix dure.

C'est vrai !

RAMEL.

Brr !... Merci, camarade !

VICTOR.

Puisqu'il y a danger, je ne veux pas de remplaçant.

CŒLIA, à Victor, tout en courant à sa coiffeuse.

Monsieur, qu'y a-t-il dans la lettre arrivée tout à l'heure, et que je n'ai pas encore ouverte?

(Elle fait sauter le cachet et se tient prête à vérifier.)

VICTOR.

Il y a : « Mademoiselle, je vais partir et vous ne vous serez pas doutée que, pendant plusieurs jours, ma vie a côtoyé la vôtre. »

MAUPRÉ, gouailleur.

Il y a ça? (Cœlia laisse tomber ses bras et fait oui de la tête. — Maupré éclate de rire.) Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! Monsieur Ramel, je vous fais mes excuses ; et, puisque vous êtes un homme gai, rions !... Ah ! ah ! ah ! ah !.. « Cœlia et son friseur ! » Chanson, en vingt couplets !... Ah ! ah !... Je vois ça dans *le Mercure* !

RAMEL.

Mais non !

MAUPRÉ.

Si fait !... Avec les phrases du friseur !... Ah ! ah !... Et sa « pensée », que j'oubliais !... Ah ! ah ! ah ! Ah !... Chère amie, je vous laisse à votre confusion. Quand je reviendrai, dans

une demi-heure, vous m'aurez, j'espère, balayé tout ça !... Bien le bonjour, monsieur de la Pensée !... Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

(Il sort bruyamment. On entend son rire dans le couloir. Ramel s'incline devant Cœlia, immobile, qui lui laisse prendre et baiser dévotement sa main. Puis il va vers Victor, lui donne en silence une poignée de main vigoureuse, et sort.)

CŒLIA.

Fanny, si vous avez une course à faire !...

(Fanny, sans mot dire, sort derrière Ramel et ferme la porte.)

SCÈNE VI

CŒLIA, VICTOR.

CŒLIA.

Ainsi, monsieur, c'était vous !

VICTOR.

Jamais vous ne l'auriez su, mademoiselle, s'il ne fallait, avant tout, n'être pas lâche !

CŒLIA, avec un geste d'estime.

En cela, je vous rends justice. Mais c'est le reste qui ne me va pas !... Voyons, qui êtes-vous?

VICTOR.

Mademoiselle, je vais disparaître. Laissez-moi demeurer... l'inconnu !...

CŒLIA.

Trop tard, monsieur ! J'ai besoin de savoir. Ce métier-là... n'est pas le vôtre?

VICTOR.

Évidemment.!...

CŒLIA.

Or, pour l'apprendre, il faut des mois. Gabriel dirait un an !...

VICTOR.

Pour l'apprendre à peu près, quand on *veut* comme j'ai voulu, quinze jours suffisent.

CŒLIA.

J'ai connu bien des audacieux ; mais, auprès de vous !...

VICTOR.

Mademoiselle, dire qu'au fond, je suis un timide ! Si vous saviez ce que peut être l'entraînement d'une idée !

CŒLIA.

Cette idée-là s'appelle, je crois, d'un nom connu?

VICTOR.

Quel nom?

CŒLIA.

J'imagine, monsieur, qu'en cette folie, vous avez au moins l'excuse... aidez-moi !... (Riant.) de l'amour !

VICTOR, très courtoisement.

Non, mademoiselle.

CŒLIA.

Vous êtes sûr?

VICTOR, souriant.

Très sûr !

CŒLIA, se raidissant.

Alors, vos lettres?... Un pari, sans doute?

VICTOR, avec élan.

Ah ! Dieu !... Jamais lettres n'ont été plus sincères.

CŒLIA, un peu détendue, mais surtout étonnée.

Ah?

VICTOR.

Et je conviens, d'ailleurs, qu'en vous approchant d'aussi près, je me suis amené moi-même jusque sur le bord de l'amour.

CŒLIA, qui semble prendre acte.

Ah !...

VICTOR, toujours courtois et souriant.

Mais c'est avec la ferme résolution de n'y pas tomber.

CŒLIA, riant à nouveau.

Pourquoi? Tâchez que je comprenne !

VICTOR, souriant.

Parce que je trouve absurde d'aimer sans espoir... et encore plus d'espérer contre l'évidence. Vous êtes une fleur de luxe. Vous habitez, vous et vos pareilles, des régions où ceux-là

seuls pénètrent qui sont ou riches, ou de condition, ou porteurs d'un nom qu'ils aient illustré !... Je ne désespère pas, moi chétif, d'illustrer le mien. Je veux écrire...

CŒLIA.

Ça, oui. Vous avez le don.

VICTOR.

... et je produirai. Mais... quand? Je dois compter avec mes scrupules. S'interdire, comme je le fais, le médiocre ou l'assez bien, ne se contenter du très bien que lorsqu'il est le mieux, c'est mériter le succès sans doute, mais il s'en faut que ça le rapproche ! Et moi qui me crois, je l'avoue, l'égal de tous et... de toutes, il se peut que, pendant des années, je sois seul à le croire et reste, socialement, le très mince personnage que j'ai l'honneur de vous présenter, mademoiselle : un étudiant pauvre...

CŒLIA, impassible.

Ah ! ah !

VICTOR.

... qui loge sous les toits et qui donne des leçons pour vivre.

CŒLIA *(item)*.

Ah ! ah !

VICTOR.

Vous comprenez maintenant (Avec modestie :) que je ne *puisse* pas vous aimer (Avec fierté :) que je ne le *veuille* pas et (Froidement :) que... je... ne... vous... aime... pas !

CŒLIA *(item)*.

Soit, monsieur ! Mais, — ne m'aimant pas, — pourquoi diable m'avez-vous écrit?

VICTOR.

Parce que, ma vie étant plutôt triste, je prends sur elle des revanches... d'imagination.

CŒLIA.

Ah ! par exemple !

VICTOR.

La plupart des gens se servent de leur imagination pour se rendre malheureux. Moi, je me sers de la mienne pour me rendre heureux. Ça n'est pas bien mal !

CŒLIA.

Pardon ! Laissez les autres en dehors de vos fantaisies !

VICTOR.

Vous ai-je fait tort, mademoiselle?... Vous qui jouissez de la vie, soyez indulgente à celui qui n'a, pour tout bien, que l'illusion !

CŒLIA.

L'illusion?... Ça vous a l'air inoffensif. N'empêche que, ne me défiant pas, j'ai tenu devant vous les propos les plus imprudents.

VICTOR.

Je ne sais seulement plus lesquels !

CŒLIA.

Ta, ta, ta !... Cette infidélité grossière, dont j'ai fait peur à monsieur de Maupré, forcément, puisque je m'en vantais, vous y avez cru !

VICTOR.

Mais non ! Fanfaronnade ! Pas un instant je ne m'y suis trompé.

CŒLIA, agacée.

Pourquoi « pas un instant »? Je trouve bizarre que vous me blanchissiez si vite !... Enfin ! tant mieux !... Mais, où je ne veux pas de malentendu, c'est sur ce que j'ai dit à Maupré de ses cadeaux. Des cadeaux... ne sont pas des subsides !

VICTOR, scandalisé.

Mademoiselle !... Vous savez, par mes lettres, ce que je pense de Cœlia !

CŒLIA.

Mais, sapristi, vos lettres sont antérieures à ma querelle avec le comte !

VICTOR.

Après comme avant, Cœlia reste dans mon estime à une hauteur où rien ne saurait l'atteindre.

CŒLIA, ironique.

Ah !... (Bref.) Ah ! (Prolongé.) Dites donc, cher monsieur, j'aime bien la confiance ; mais, tout de même, à ce degré-là ! Juste

au moment où je me sens gênée de nier ainsi (Riant) sans grande vraisemblance !...

VICTOR.

Mademoiselle, je vous en supplie !...

CŒLIA, cynique.

Tout ce que je viens de nier... était vrai.

VICTOR, froidement résolu.

Non !

CŒLIA, souriante.

... Si !

VICTOR, têtu.

D'ailleurs, ça n'entre pas : je ne veux pas !

CŒLIA.

Comment ! « Vous ne voulez pas »? Vous êtes plaisant ! Je vous mets le doigt sur la réalité.

VICTOR.

La réalité !... Croyez-vous donc que je vais lui permettre de me gâter mon rêve? Je ne lui fais pas cet honneur-là !

CŒLIA.

Ah ! mon cher, après ça, je n'ai plus qu'à tirer l'échelle ! Et moi qui vous avais pris au sérieux !

VICTOR, à la fois ironique et conciliant.

Il faudra continuer, mademoiselle !... Je sais, quand il le faut, voir la vie telle qu'elle est ; mais, d'habitude, je préfère la voir autrement, parce qu'elle n'est pas belle, et je l'embellis par un peu d'illusion.

CŒLIA.

Voilà deux fois que vous prononcez ce mot.

VICTOR.

C'est le nom d'une philosophie à moi.

CŒLIA.

Faites-m'en part.

VICTOR.

Elle n'est guère à votre usage. Surtout à celui des humbles comme moi.

CŒLIA.

Faites-m'en part tout de même. Je ne sais pas bien si je dois ou non déchirer vos lettres.

VICTOR, mélancoliquement.

J'en aurais du chagrin !

CŒLIA, même ton.

Moi aussi !... (Avec décision.) Je le saurai mieux quand je vous connaîtrai mieux. Je vous écoute.

VICTOR.

. . . . . .

Mademoiselle, la petite ville où je passe mes vacances est affligée de vilains environs. Qu'y feriez-vous, je vous prie?

CŒLIA (riant).

Je m'en irais.

VICTOR.

Si vous ne pouviez pas?

CŒLIA.

Je resterais chez moi.

VICTOR.

Tout au contraire, j'ai, moi, patiemment, un à un, déniché quelques jolis coins perdus. Il y en a toujours ! Je les ai reliés entre eux par des raccourcis de mon choix. Et c'est ainsi qu'à travers un paysage laid, je me fais des itinéraires savants qui me permettent de le voir en beau. Vous ne sauriez croire à combien de choses et de gens s'applique cette comparaison-là.

CŒLIA, souriante et intéressée.

Mais... si la laideur des choses ou des gens s'offre à vous en surprise, à l'improviste !

VICTOR.

J'ai contre elle un pouvoir admirable : ne pas regarder ! Je dispose de mon attention ! Mon attention, c'est comme une lorgnette que je sais, à volonté, braquer ou détourner. Il suffit donc que je la détourne et ce qui me choquait n'existe plus.

CŒLIA.

Permettez !... Les drames, les deuils, les catastrophes, vous forcent bien à les regarder, je suppose !

VICTOR.

Hélas, oui !... Devant ces grands faits-là, je suis désarmé, comme tout le monde. Mais ces grands faits-là sont, en somme, l'exception. Quand on pèse des chances de bonheur, ce qui compte le plus, c'est l'ordinaire, c'est le quotidien. Que de menus ennuis, que de petites misères, qui empoisonnent la vie des autres, et que j'arrive, pour mon compte, à ne plus même apercevoir !

CŒLIA.

Mais... les femmes?

VICTOR.

Les femmes? Eh bien, leur personne, leur caractère, leur histoire, autant de paysages où je me fais les itinéraires qu'il faut pour éviter les mauvais coins et ne rencontrer que les bons. Que si je bute subitement sur du désagréable, c'est non moins subitement que ma lorgnette se détourne.

CŒLIA.

Et alors?

VICTOR.

Et alors, les ayant ainsi corrigées, rectifiées, je rêve d'elles ; et la folle du logis se charge de me varier ce rêve... indéfiniment !

CŒLIA.

Quel âge avez-vous?

VICTOR.

Vingt-trois ans.

CŒLIA.

Et vos vingt-trois ans ne réclament rien de plus?

VICTOR, riant.

Ça, c'est à part. Ça concerne Mariette et Margot... qui ne m'ont jamais fait rêver.

CŒLIA, riant.

Vous m'en direz tant !...

VICTOR.

Mais ni Mariette, ni Margot, chez qui j'ai mes entrées, n'auront jamais leurs entrées chez moi. Lorsque, le soir, seul à ma table et sous ma lampe, je ferme les yeux, après ma

tâche finie, pour me livrer à l'illusion, j'entends que nul souvenir, nul parfum de galanterie vulgaire, traînant autour de moi dans l'atmosphère de la pièce, n'influence mes pensées d'amour. Si ridicule que cela vous semble, ma chambre de jeune homme est restée chaste comme celle d'une jeune fille.

CŒLIA, souriante et pensive.

Pas très ridicule !... Maintenant, moi? Me parlerez-vous enfin de moi?

VICTOR.

Je ne fais que ça !

CŒLIA, bonne fille, mais un peu inquiète.

Vous voulez dire que vous m'avez, moi aussi, corrigée, rectifiée?

VICTOR, doux et courtois.

Mon Dieu, oui ! Votre exquise beauté semblait traduire une âme exceptionnelle : mes lettres vous ont gratifiée d'une âme exceptionnelle.

CŒLIA, qui commence à se rebiffer.

C'est charmant !

VICTOR.

Cette Cœlia différente et, — je suis franc, — supérieure...

CŒLIA, même ton, crescendo.

Très franc.

VICTOR.

... elle est, vous le voyez, l'œuvre de mon cerveau travaillant sur vous.

CŒLIA, sarcastique.

Je vois, oui !

VICTOR.

Quand ce travail — qui me passionnait — m'est devenu moins facile de loin, je me suis arrangé pour le continuer de près.

CŒLIA, secouant la tête.

Et c'est tout ça que vous appelez votre « sincérité » !...

VICTOR.

Mais oui !... Sincérité d'artiste, qui croit à sa fiction, qui la vit ! La Cœlia de mes lettres, je l'ai tout bonnement adorée.

CŒLIA, aigrement.

Merci pour elle !

VICTOR.

C'est même pour cela que j'ai pu, sans mentir, vous affirmer que je ne vous aimais pas, *vous* !

CŒLIA, à part.

Attends un peu !

VICTOR.

Seulement, comme c'est *vous* qui mettez vos cheveux dans mes mains et vos épaules sous mes yeux et que, si je me laissais mordre par la tentation, je paierais ça, fatalement, par de la souffrance gratuite, je me suis arraché, d'avance, au péril.

CŒLIA.

En faisant quoi?

VICTOR.

En m'engageant, comme précepteur, à Londres.

(Un silence.)

CŒLIA (elle fait quelques pas en scène).

Quand partez-vous?

VICTOR.

Quand je voudrai. (Cœlia fait un signe de satisfaction.) Mais je pars : c'est irrévocable.

CŒLIA, mystérieuse.

Il vaut mieux, en effet, que ce soit irrévocable.

VICTOR.

Que voulez-vous dire?

CŒLIA, riant.

Rien que je puisse vous dire avant le retour du comte. Mais, justement !... (Elle lui pose la main sur le bras ; puis court donner un tour de clef ; puis, de la porte, montrant le cabinet à robes, elle lui crie à voix chuchotée :) Cachez-vous là !

VICTOR, avec hauteur.

Mais... non !

CŒLIA, courant à lui et l'entraînant.

Cachez-vous là !

VICTOR, se laissant entraîner.

Pourquoi?

CŒLIA, à voix basse.

Je le veux !... Et ne bougez pas ! Je vais le renvoyer très vite.

SCÈNE VII

MAUPRÉ (en habits civils), CŒLIA.

MAUPRÉ, du dehors.

Holà ! Vous êtes enfermée?

CŒLIA, courant ouvrir.

Pour tout le monde... (Avec une révérence.) excepté vous !

MAUPRÉ, entrant.

Et le friseur?

CŒLIA.

A tous les diables !

MAUPRÉ.

A la bonne heure !... On s'aime, alors?

CŒLIA.

Je crois bien !... (Il veut l'embrasser sur les lèvres.) Non, pas là !... Vous m'ôteriez mon rouge. Mais je n'ai pas encore poudré mes épaules.

(Baisers.)

MAUPRÉ.

Les plus belles épaules de France !

CŒLIA, se laissant faire.

Et... d'Autriche?

MAUPRÉ.

Et d'Autriche.

(Il veut recommencer. Elle l'arrête.)

CŒLIA.

Je vous y prends ! Vous avez comparé.

MAUPRÉ.

Elles auraient bien voulu !

CŒLIA, riant.

Oh ! oh ! le soudard !...

MAUPRÉ.

Mais quand on a tâté de cette chair-là !

CŒLIA.

C'est vrai, ça?...

MAUPRÉ.

Ma belle, ne vous risquez jamais sur un radeau de naufragés. Vous seriez dévorée dans les cinq minutes.

(Baisers.)

CŒLIA.

Ce n'est pas une raison pour me dévorer, vous !... Espèce d'affamé !... Gardez-en pour la nuit !

MAUPRÉ.

Elle est commencée, la nuit.

CŒLIA.

Pas pour moi, qui vais jouer Andromaque. J'entre en scène dans un quart d'heure, et j'ai besoin de me recueillir. Allez m'attendre chez vous, renvoyez vos gens ; nous soupe-rons tout seuls ; et je ne vous demande pas si vous aurez faim.

MAUPRÉ.

J'ai toujours faim.

CŒLIA.

Prenez garde, vous engraissez.

MAUPRÉ.

Vous aussi, mais si joliment que je ne vous dis pas : « Prenez garde. »

CŒLIA.

Est-ce que ma fossette n'y est plus?

MAUPRÉ.

La délicieuse fossette au tournant de l'épaule gauche !...

Elle y est, oui ; mais si petite !... J'aurai de la peine à la trouver dans l'ombre avec le bout de mon nez.

CŒLIA.

Allons, grand enfant, à cette nuit !

MAUPRÉ, lui baisant la main.

A cette nuit !

(Il sort.)

SCÈNE VIII

VICTOR, CŒLIA.

VICTOR, sortant de sa cachette.

C'est indigne !

CŒLIA, très calme, se poudrant les épaules.

Qu'est-ce qui est indigne?

VICTOR.

Que vous m'ayez voulu, moi, pour témoin de cela !

CŒLIA, même ton.

« Cela »?... Voyons, mon cher, cela, vous le saviez !

VICTOR.

Savoir, ce n'est rien !... Savoir, ça ne fait pas de mal ! Il y a beaucoup de choses que je savais avant de vous écrire, et dont j'ai réussi, pendant ces trois mois, à ne pas me souvenir du tout.

CŒLIA, même ton.

Dites quoi !... Soulagez-vous !

VICTOR.

Je savais vos tares, vos scandales !...

CŒLIA, même ton.

Allez toujours !

VICTOR.

Et je savais, de longue date, ce que vous est monsieur de Maupré !... Mais, tudieu ! savoir est une chose, et *voir* en est une autre !

CŒLIA, froidement ironique.

« Voir »? Pourquoi consentez-vous à voir? Les baisers du comte vous choquent? Eh bien ! Et cette lorgnette?... Vous n'avez qu'à la détourner ! Permettrez-vous à la réalité de vous gâter votre rêve? Vous ne lui faites pas cet honneur-là !

VICTOR.

Trêve de railleries, mademoiselle! Mon pouvoir est nul, je l'ai reconnu, contre les drames et les catastrophes.

CŒLIA, gaiement.

C'est une catastrophe pour vous que je me laisse embrasser par mon amant?

VICTOR.

Je suis bien bon de vous répondre, et de vous aider à me faire souffrir ! Adieu !

(Il va vers la porte.)

CŒLIA, toujours gaiement, mais plus agressive.

Souffrir?... De quoi?... Je veux que vous précisiez ! (Victor s'arrête.) *De quoi*?... Dites-le !... Vous verrez qu'il ne le dira pas!... Je vais donc me le dire à votre place, et de votre part. Vous m'avez répété trois fois que vous ne m'aimiez pas. Vous vous vantiez de vous tenir sur le bord de l'amour. Mon pauvre petit, vous y êtes tombé. Vous m'aimez, là !

VICTOR, à voix basse.

Je vous aime et j'en suis honteux. Je vous aime et je vous méprise.

CŒLIA, riant.

Eh bien, ça me flatte !... Un amour que le mépris ne tue pas, c'est un amour solide. Ah ! vous me corrigez ! Ah ! vous me rectifiez !... Il vous faut une Cœlia différente ! une Cœlia supérieure ! Il me plaît, moi, que vous m'aimiez telle quelle !

VICTOR, éclatant.

C'est-à-dire vaniteuse ! C'est-à-dire méchante !

CŒLIA, ironique, sur le ton de la démonstration.

Et pis que méchante !... Car, pour vouloir, comme je le veux, que le pauvre Maupré soupe seul, tout à l'heure, et, cette nuit, dorme seul, et, demain, se réveille seul, il faut que je sois !... soufflez-moi le mot.

VICTOR, effaré.

Que voulez-vous dire?

CŒLIA.

Je viens de le mettre en confiance, et son attente va tourner au supplice. Voyons, c'est *lâche* ! dites-moi que c'est lâche !

VICTOR, haletant.

Mademoiselle !...

CŒLIA, gentiment.

A moins que, d'abord, vous ne désiriez savoir... au *profit de qui* ?

VICTOR, éperdu.

Cœlia !... (Se ressaisissant.) Mais non !... C'est fou !... L'étudiant pauvre et la reine de théâtre !... Il y a contradiction.

CŒLIA, mystérieuse et douce.

C'est si humain, la contradiction !... Et si féminin !

VICTOR, frémissant.

Mademoiselle !... Que dois-je comprendre?

CŒLIA, souriante.

Est-ce que je pouvais décemment parler d'amour à qui ne m'aimait pas?

VICTOR, exalté.

Ah !... Je vous aime !

CŒLIA, doucement.

A la bonne heure !... Il fallait le dire ! Et le dire comme ça !

VICTOR.

Je vous aime ! Je suis ivre ! Mais qu'est-ce qui m'arrive là?...

CŒLIA.

Il vous arrive, monsieur l'homme des rêves, que je vous propose un rêve à nous deux.

VICTOR.

Dites ! Oh ! dites !

CŒLIA.

Moi, l'impure, la cynique... !

VICTOR.

Taisez-vous !... Pas ces mots-là !

CŒLIA.

Moi, la Cœlia des scandales et des tares...

VICTOR.

Pardon ! Je vous ai offensée. Oubliez !

CŒLIA.

... J'ai au cœur une rancune contre ceux et celles qui ont mal gardé ma jeunesse et, presque, mon enfance. Quand je me cherche dans ces temps lointains, j'aperçois une fillette, et, ensuite, et tout de suite, une femme! Cette joie, que j'imagine délicieuse, de se sentir, à dix-huit ans, à la fois pure et déjà troublée par l'approche de l'amour, je ne la soupçonne que par les allusions des poètes ou les confidences de mes camarades. Je n'ai pas été jeune fille !... Eh bien, rappelez-vous ce que vous m'avez écrit sur les « enfantillages du cœur » ! Et ne riez donc pas ! Souriez seulement !... (Elle baisse la voix.) Ce que mes souvenirs ne me donnent pas, l'illusion ne peut-elle me le donner? La jeune fille que je n'ai pas été, ne puis-je, avec votre aide, en retrouver l'âme au fin fond de moi? Déjà, c'est avec délices que j'ai respiré dans vos lettres une atmosphère de respect. Continuez-moi, par toutes vos façons d'être avec moi, le bienfait de vos lettres ; et moi, tout ce qu'elles ont désiré que je fusse, je ne promets pas de l'être absolument : ce serait trop beau. Du moins, je le serai pour vous. C'est un rôle, j'en conviens ; et je conviens que, s'il devait durer, je ne pourrais sans doute pas le soutenir. Mais vous partez; donc, il ne durera pas; et j'y mettrai, comme vous dans ces chères lettres, une sincérité passionnée. Voulez-vous?

VICTOR, avec passion.

Si je veux !...

UNE VOIX, dans le lointain.

En scène pour le premier acte !

CŒLIA.

Victor, il faut que je m'arrache.

VICTOR.

Cœlia, pas encore !...

CŒLIA.

Restez là, soyez patient. Dans deux heures, mes pensées ne

seront plus qu'à vous. Mais, pour l'instant, je redeviens, il le faut, la Cœlia d'*Andromaque*.

VICTOR.

Ma bien-aimée, qu'au moins un baiser !...

CŒLIA.

Non, non. Ne mêlons pas les genres ! Je n'ai plus une minute à perdre. Où est Fanny? Deux coups de sonnette, voulez-vous? Mon chignon tient mal. Refaites-moi mon chignon, ô remplaçant de Gabriel.

(Elle dénoue ses cheveux.)

VICTOR, en extase.

Je vais tâcher !

CŒLIA, riant.

Comment tâcher?

VICTOR, il se met à l'œuvre.

C'est que ma main tremble. Je n'ai pas revu vos cheveux depuis... que je vous aime. Je ne sais plus.

CŒLIA.

Diable ! Il faut savoir ! (Avec reproche.) Victor, vous faites exprès de vous perdre dans mes cheveux !... Voyons, vite, coiffez-moi.

VICTOR, découragé.

Ça ne tiendra pas.

CŒLIA.

Comment faire?

VICTOR, laissant retomber les cheveux épars.

Jouer comme ça !

CŒLIA.

Une Andromaque aux cheveux flottants ! Hum !... Enfin !... Ils prendront ça pour un signe de deuil.

(Elle entoure ses cheveux d'un fil.)

VOIX DU CRIEUR, dans le couloir.

En scène pour le premier acte !

(On frappe et Fanny entre.)

CŒLIA.

Fanny, mon écharpe !

FANNY, barrant la porte.

Mademoiselle, ces messieurs se bousculent pour entrer.

CŒLIA.

Qu'ils entrent !

(Fanny quitte le seuil ; ils se précipitent.)

PREMIER SEIGNEUR.

Cœlia !... Vos cheveux?...

CŒLIA.

Vous avez des conseils à me donner sur mon art?

(Fanny lui apporte l'écharpe qu'elle arrange autour d'elle.)

DEUXIÈME SEIGNEUR.

Mais quel air triomphant !...

CŒLIA.

J'ai découvert un moyen d'être heureuse.

TROISIÈME SEIGNEUR.

Toute la vie?

CŒLIA, riant.

Comme vous y allez !

LE CRIEUR, de la porte.

Mademoiselle, c'est à vous !

CŒLIA.

Je viens. (Elle court à Victor. A voix basse :) Victor, je suis une folle!... Je ne vous ai pas demandé votre nom.

VICTOR, souriant.

Ma bien-aimée, je m'appelle...

CŒLIA, riant.

Chut !... Ne le dites pas !... C'est mieux ainsi !... Vous êtes... (Avec un geste de fantaisie,) le joueur d'illusion !

VICTOR, riant aussi, mais secouant la tête et retenant Cœlia.

Cœlia !... L'illusion ne *remplace* pas la vie !

CŒLIA, malicieusement.

Oui. Mais... en les *combinant* ?

VICTOR, subitement radieux.

Tout est là !

CŒLIA, se retournant.

Allons, messieurs !

(Elle sort en les précédant.)

VICTOR, seul.

Chère illusion !...

MARCEL GIRETTE

LES TRANSFORMATIONS ÉCONOMIQUES DUES A LA GUERRE

GRENOBLE ET SA RÉGION

Le terme « région de Grenoble » prête à la confusion. Si l'on entend par là les pays sur lesquels rayonne l'influence économique, intellectuelle et administrative de la ville, on a affaire à une vaste étendue de montagnes et de vallées qui vont de l'Arve à la Durance. Pour la commodité de l'étude, nous nous sommes décidé à n'envisager qu'un territoire moins étendu, la circonscription de la Chambre de commerce de Grenoble, qui comprend les arrondissements de Grenoble et de Saint-Marcellin. C'est là d'ailleurs la partie la plus active de la région grenobloise entendue dans son sens le plus large. Elle comprend, à l'ouest, un fragment du Bas-Dauphiné, pays de coteaux boisés que séparent d'énormes vallées ouvertes jadis par les glaciers débordant des Alpes ; puis les massifs calcaires du Vercors et de la Grande-Chartreuse, montagnes pittoresques et verdoyantes, toutes revêtues de prairies et de forêts. En arrière circule la large dépression où se joignent l'Isère et le Drac, l'ample Grésivaudan, qui au sud de Grenoble se morcelle en bassins plus exigus. Enfin les hautes chaînes alpines forment le fond du tableau ; mais leur masse est déchirée par la profonde vallée de la Romanche, torrent qui doit à la puissance de son débit, soutenu par les glaciers du Pel-

voux, et à la raideur de sa pente d'être un des outils industriels les plus énergiques de toutes les Alpes.

Au milieu de ces paysages variés et grandioses, l'activité économique était grande déjà avant la guerre. Les ressources agricoles étaient abondantes et diverses ; l'industrie, de plus en plus favorisée par l'utilisation des ressources hydrauliques, était en plein essor. Mais la guerre, effrayant élément de transformation, a brusquement utilisé toutes les ressources, tendu tous les ressorts, triplé ou quadruplé les possibilités industrielles, par là donné à l'agriculture un stimulant qui la soutient, en dépit d'énormes difficultés ; sous son influence, la région grenobloise risque fort de devenir et de demeurer, à la paix, une des plus actives de France.

***

Rien de plus varié, aux points de vue agricole et industriel, que la contrée qui s'étend depuis la basse vallée de l'Isère jusqu'aux sommets du Pelvoux. Et d'abord, grâce à la diversité des altitudes, qui vont de moins de 200 mètres à plus de 4 000, on peut dire que tous les climats de la France se superposent dans ce cadre de montagnes, avec les cultures qui leur correspondent. Les plantes méditerranéennes elles-mêmes y végètent ; quelques oliviers ont pu croître en Grésivaudan ; l'amandier y est déjà fréquent. A l'autre extrémité de l'échelle, les prairies alpines, jusqu'à la limite supérieure de la végétation. Entre les deux, toutes les variétés de cultures et de productions.

Voici d'abord les cultures de vallée, de Plaine, comme on dit dans le pays. Le long de la basse Isère, sur les terrasses de cailloux qu'ont déposées les eaux de fonte des anciens glaciers, s'étendent de vraies forêts de noyers, les plus denses plantations de ces arbres qu'il y ait en France ; les produits sont de magnifiques noix de table qu'on expédie en Amérique. En amont, jusqu'à Grenoble, le sol alluvial de la large vallée, protégé par des digues contre les inondations, desservi par un réseau de canaux de drainage, porte des cultures de toute sorte, céréales, betteraves de distillerie, plantes fourragères,

vignes portées sur des treillages ou lisses, arbres fruitiers, jardins maraîchers ; agriculture variée et souple, qui se transforme à volonté, et s'oriente de plus en plus vers le rôle de fournisseur de lait, de fruits et de légumes pour la grande ville. Au delà de Grenoble, le large et clair Grésivaudan est peut-être encore plus riche, du moins plus varié. La rive droite, avec ses pentes d'éboulis calcaires, bien protégées du nord par les falaises blanches de la Chartreuse où se reflètent les rayons solaires, n'est qu'un immense vignoble, reconstitué depuis trente ans. La rive gauche, moins ensoleillée, se prête mieux aux prairies, aux céréales, aux légumes. Enfin le fond de vallée, avec ses fortes alluvions noirâtres, est une terre à cultures industrielles ; on y récoltait jadis beaucoup de lin et de chanvre, que remplacent aujourd'hui d'admirables champs de tabac. Ajoutons les mûriers, qui permettent la production de la soie, et la foule des arbres fruitiers, dont la récolte est utilisée pour la fabrication des liqueurs à Grenoble et à Voiron.

Escaladons les pentes : c'est un autre monde, la Montagne. Plateaux du Vercors, vallées de la Chartreuse, pentes du massif de Belledonne, sont le domaine de l'herbe et de l'arbre. La culture des céréales y diminue depuis que le progrès des communications permet d'y amener à bon compte des farines étrangères ; seule la pomme de terre augmente sa production. Mais la prairie triomphe, conquiert les anciennes terres labourées, et avec elle s'accroît la quantité de gros bétail. Elle dispute le sol à la forêt, ici envahissante, prête à reprendre possession des champs abandonnés ; entre 800 et 1 800 mètres d'altitude, un manteau de hêtres, sapins et épicéas revêt les pentes : parure précieuse, dès que l'exploitation en est possible. La seule forêt d'Uriage était estimée avant la guerre à plus de 2 millions de francs, et son revenu à 70 000 francs par an. Enfin au-dessus de 1 800 mètres régnent les alpages, où les bêtes montent à la belle saison, donnant en abondance de quoi fabriquer beurre et fromages. Il n'est pas jusqu'aux maigres pâturages supérieurs, à la limite de la végétation, qui ne soient fréquentés l'été par les moutons de Provence, montant de la Crau en troupeaux compacts, à grand renfort de sonnailles.

Cette prospérité agricole s'accompagne d'une intense activité industrielle. A travers toute la région de Grenoble, l'industrie accompagne l'agriculture ; de la plaine aux montagnes, elle s'active à côté d'elle, utilise ses produits, partage souvent sa main-d'œuvre. Elle y est fort ancienne, puisqu'on en connaît l'existence dès le moyen âge ; elle n'a pas cessé depuis cette époque de se développer en s'adaptant mieux aux ressources et aux aptitudes locales. Elle est fondée à l'origine sur l'utilisation du bois des montagnes, qui sert de combustible, du minerai d'Allevard qui permet la métallurgie, des plantes textiles des vallées. Il s'y joint plus tard le traitement industriel des peaux, la transformation des pierres en chaux et ciments, celle du bois en papier, enfin l'utilisation de l'énergie des torrents, qui tend à transformer peu à peu les caractères de toutes ces industries. Ainsi s'étaient constituées au début du XXe siècle plusieurs spécialités, d'ailleurs fréquemment solidaires les unes des autres, et éparpillées à travers toute l'étendue de la région.

Le groupe textile est l'héritier d'une vieille industrie qui utilisait les fibres textiles cultivées sur les bonnes terres des vallées, et principalement le chanvre du Grésivaudan ; de bonne heure elle s'était développée en Bas-Dauphiné, autour de Voiron, où l'abondante main-d'œuvre rurale permettait l'emploi d'une grande quantité de fileuses et de tisserands. Le même phénomène y a favorisé le travail de la soierie, lorsque cette industrie s'installa dans les campagnes pour y trouver une main-d'œuvre moins coûteuse que celle de Lyon : du métier à domicile, on est passé ensuite aux grosses usines de tissage mécanique, établies sur les cours d'eau producteurs de force motrice, ou le long de voies de communication. En 1914, sur près de 8 000 métiers qui battaient dans la région, il n'y en avait guère qu'une centaine installés à domicile ; cette forme de travail était devenue négligeable. Ce tissage mécanique de soieries avait pris une importance considérable ; la région grenobloise représente un cinquième du nombre des métiers que comptait la fabrique lyonnaise. Les usines, larges et massifs bâtiments à plusieurs étages, tout criblés de fenêtres, se succèdent le long des actifs affluents de l'Isère, la Fure et la Morge, à Rives, Renage, Tullins, et sur-

tout à Voiron ; dans cette ville certains tissages occupaient 600 personnes, et la fabrication des velours et soieries y employait 3 000 ouvriers et ouvrières, celles-ci en énorme majorité. Vers la montagne, c'est encore l'existence d'une ancienne main-d'œuvre textile qui a permis la mise en marche des quelques centaines de métiers mécaniques à soierie à Mens, Allevard, Bourg-d'Oisans, Vif, et surtout la création des grosses usines de Vizille, actionnant un millier de métiers et occupant plus de 1 100 personnes.

Presque aussi vénérable par son antiquité que l'industrie textile, l'utilisation des peaux tenait dans la région grenobloise en 1914 une place plus importante encore. Cette industrie, dont l'objet est la production du gant, est évidemment bien adaptée aux caractères physiques d'un pays montagneux, éloigné des ports et des grands centres de consommation, où les échanges sont grevés de frais de transports dont on ne s'affranchit guère qu'en produisant des objets légers et chers. D'autre part la véritable raison de la persistance et de la prospérité de la ganterie dans Grenoble même, c'est la présence dans cette ville d'une main-d'œuvre particulièrement habile, et en quelque sorte héréditaire ; or c'est là l'essentiel dans une fabrication où la mécanique tenait jusqu'alors fort peu de place. Il n'y a donc pas d'usines, tout au plus de grands ateliers réservés à quelques opérations secondaires ; tout l'essentiel du travail se fait à domicile, particulièrement la coupe et la couture du gant. La main-d'œuvre peut donc être très dispersée ; elle n'en est pas moins énorme. Avant la guerre, on pouvait évaluer à 15 ou 16 000 le nombre des ouvriers et surtout des ouvrières occupés à la ganterie dans la ville même de Grenoble ; mais en plus l'industrie gantière donnait du travail à 25 000 personnes environ dispersées dans les campagnes, en Chartreuse, en Grésivaudan, dans l'Oisans et jusqu'en Savoie. Sur la rive droite du Grésivaudan, on peut dire que chaque maison abrite au moins une gantière, et ce sont les salaires industriels payés par la ganterie qui ont sauvé le pays lors des crises de la vigne, mévente de 1907, et reconstitution consécutive au phylloxéra. La production s'élevait à environ douze millions de paires de gants, destinées avant tout à la France, à l'Angleterre et à l'Amérique.

Textile et ganterie, avec les gros bataillons de leurs effectifs ouvriers, représentent donc les industries de main-d'œuvre, celles qui utilisent plutôt l'abondance de population que les ressources naturelles du pays. Mais à côté d'elles il en est d'autres qui sont plus directement liées au sol. La première comporte l'utilisation du bois des forêts, très ancienne, et si active au XVIIe siècle que l'on pouvait concevoir alors des craintes légitimes pour le sort des futaies dauphinoises. Mieux exploitées, nos forêts alimentaient avant la guerre une foule de scieries installées sur les torrents de montagne, d'importants ateliers de menuiserie et d'ébénisterie ; enfin leur principal rôle est de fournir la matière première aux grandes papeteries de la région. Ces usines, sous une forme très modeste, existaient déjà au XVIIIe siècle et fabriquaient le papier de chiffons ; certaines d'entre elles ont gardé cette spécialité, particulièrement celles qui emploient les eaux pures des rivières du Bas-Dauphiné, la Fure et la Morge. Deux grands groupes de papeteries se sont dessinés dans la région grenobloise : en Bas-Dauphiné les usines de Voiron, Rives, Renage et Fures ; le long de la chaîne de Belledonne, en Grésivaudan, celles de Pontcharra, Brignoud, Lancey, Domène, Pont-de-Claix, Champ et Vizille. Ce dernier groupe, qui occupait près de 3 000 personnes, est déjà intimement lié à l'exploitation de la houille blanche ; c'est à Brignoud et à Lancey que furent installées les premières hautes chutes, afin d'amener l'eau sous pression aux machines de papeterie. Ce mode d'action a été pour ce groupe d'usines un élément de prospérité qui s'est manifesté, pendant la guerre, avec une force incomparable.

Comme l'utilisation du bois, l'industrie extractive tient étroitement aux ressources naturelles du pays. Longtemps médiocre, elle se limitait à quelques carrières de pierres à bâtir, et à l'exploitation des minerais de fer d'Allevard. La fabrication du ciment, imaginée en Dauphiné par l'ingénieur Vicat, lui a donné une grande extension au XIXe siècle ; on s'est mis alors à utiliser les abondants gisements de roches marno-calcaires dont foisonnent les Préalpes, et à installer aux abords de ces carrières des usines de ciment ; à côté, on a emprunté aux calcaires très purs de certaines couches les

éléments de la fabrication de la chaux. Au sud de Grenoble a commencé l'exploitation industrielle des gîtes d'anthracite que recèle le petit bassin houiller de la Mure, jusque-là à peine égratigné par les paysans du voisinage, et peu de temps avant la guerre de nouvelles veines avaient été prospectées et ouvertes à l'extraction. De 106 000 tonnes en 1886, on avait atteint 329 000 tonnes en 1912, avec 2 000 ouvriers. Joignons-y l'exploitation des terres réfractaires de la Chartreuse et du Vercors, l'extraction des pierres de construction et d'ornementation, et l'on obtient un nombre déjà imposant d'entreprises industrielles qui pouvait faire oublier l'abandon des mines de fer d'Allevard, délaissées depuis quelques années devant la concurrence des minerais lorrains.

Enfin une dernière forme d'activité, fort ancienne en Dauphiné, mais sommeillant devant les difficultés de transport, s'est réveillée depuis une trentaine d'années, brusquement ragaillardie par toutes les possibilités que lui valait la mise en exploitation de la houille blanche. Il s'agit de la métallurgie, traitée jadis en fonction du minerai ou du combustible, soit à Allevard à côté des gisements de fer, soit en Chartreuse où le bois était particulièrement abondant, soit en Bas-Dauphiné le long de la Fure et de la Morge, à proximité des forêts de la Bièvre et de Chambaran. Ces centres de travail existent encore : forges et taillanderies, ateliers de construction mécanique de la Fure et de Voiron, usines de Fourvoirie en Chartreuse, fabriquant des limes et des buscs, forges d'Allevard traitant les aciers fins et laminés, les ressorts de chemins de fer, les aimants. Mais leur importance a été éclipsée par celle des ateliers qui se sont ouverts à Grenoble et ses faubourgs et se sont spécialisés dans l'outillage des établissements à moteur hydraulique et dans la fabrication des machines de papeterie. La ville s'est mise en état de fournir aux installations de houille blanche les gros tubes des conduites forcées, les charpentes et les pylones métalliques, les vannages, les câbles de transport de force, enfin les turbines. Cette spécialisation assure aux usines grenobloises une telle supériorité qu'en dépit des difficultés de transport elles avaient pu non seulement garder le marché alpin, mais encore exporter ; de toute la France on leur demandait les matériaux

d'installation des usines hydrauliques, les calandres et machines à papier. 3 000 ouvriers environ étaient occupés avant la guerre dans ces établissements, auxquels il faut joindre l'intéressante industrie de la fabrication des boutons à pression, agrafes et fermoirs mécaniques, née à Grenoble pour satisfaire aux besoins de la ganterie et poursuivant depuis lors, avec un millier d'ouvriers et ouvrières, des destinées indépendantes.

Ainsi la fin du XIXe siècle et le début du XXe avaient été pour la région de Grenoble l'occasion d'un essor industriel qui avait rajeuni et vivifié des modes de travail déjà anciens. En dépit de conditions géographiques assez médiocres, qui tiennent à l'obstacle des montagnes, à l'éloignement des grands ports et des centres de consommation, une fée était intervenue pour donner aux industries locales un essor sans précédent. Cette fée, nous l'avons déjà vue à l'œuvre pour décupler la capacité de production des papeteries et susciter toute une industrie métallurgique ; mais elle accomplissait bien d'autres prodiges, et tendait à devenir l'âme de toute l'activité industrielle de la région. Il s'agit de la houille blanche, ou plutôt de l'électricité obtenue en utilisant les eaux des rivières alpines. Cette énergie, que les procédés actuels permettent de transporter sans perte sérieuse à des centaines de kilomètres, peut s'adapter à toutes les tâches ; nous l'avons vue actionner les organes des papeteries ; de même, au bout du fil qui la transporte à Grenoble, ou dans les plaines lointaines, elle tisse les soieries, anime les mécaniques à fendre les gants ou les machines qui les cousent, fait glisser les ponts roulants dans les usines métallurgiques, éclaire les fabriques et les villes, assure la traction sur de nombreuses voies ferrées de banlieue. Dans les vallées les plus éloignées et les moins accessibles, sur le haut Bréda d'Allevard, sur l'Eau-d'Olle (Oisans) et dans les gorges du Drac, s'étaient donc installées des usines dites de force dont le rôle est d'expédier des chevaux-vapeur aux établissements assis dans les basses vallées, les plaines du Rhône et jusque dans le massif Central; issus de l'Oisans, certains transports de force allaient jusqu'à Roanne. D'autre part cette énergie hydroélectrique s'emploie directement, sur place, à des industries de transformation,

presque toujours en utilisant les énormes quantités de chaleur que peuvent dégager les fours électriques. Le Grésivaudan a vu naître à Froges la première usine qui ait fabriqué en France de l'aluminium, et le long de la Romanche s'est installée de 1902 à 1914 toute une rangée de fabriques vouées à l'électro-chimie et à l'électro-métallurgie, produisant les unes des aciers spéciaux et des ferro-alliages, les autres des carbures, de l'aluminium, du sodium. Cette originale industrie avait une autre qualité : la souplesse. L'emploi du four électrique se plie, presque sans modification, à toutes sortes de travaux ; suivant l'état du marché ou les nécessités du moment, l'usine peut passer de l'aluminium aux carbures, ou de ceux-ci aux ferro-alliages ; au besoin on peut opérer des transformations plus radicales encore, et utiliser l'énorme force de l'eau sous pression tantôt à emboutir sous la presse hydraulique, tantôt à faire de la traction, et plus tard à fabriquer du carton ou des explosifs, de même que l'énergie fournie par les usines de force peut être, au prix de quelques poteaux, portée indifféremment vers le nord ou vers le sud, vers Chambéry ou vers Valence. Indépendante du combustible, ignorant les difficultés de transport, bonne à tous les emplois, ne redoutant que les maigres d'hiver à la pénurie desquels on remédie par l'établissement d'usines de renfort, l'industrie de la houille blanche donnait déjà à la région grenobloise les plus sérieuses promesses ; elle se révélait vigoureuse et féconde, capable de s'adapter à toutes les circonstances, et de déployer dans les heures difficiles une extraordinaire vitalité.

***

En août 1914, le coup de tonnerre de la guerre, si brutal et si inattendu pour tous les Français, trouvait donc la région de Grenoble en pleine activité, en pleine prospérité. Elle était peuplée alors d'environ 310 000 habitants, occupés aux labeurs les plus variés. L'industrie progressait avec rapidité ; l'agriculture était satisfaite, quelques doléances qu'elle pût exprimer, pour n'en pas perdre l'habitude. Il semblait, et c'était l'avis de tous, que le cataclysme dût faire disparaître

toute cette activité. Si la déclaration de neutralité de l'Italie éloignait définitivement du Dauphiné le théâtre de la guerre, l'absorption au profit de la patrie en danger de toutes les ressources devait faire naître une complète paralysie. Les charrues abandonnées dans les champs, les ateliers vides de leurs travailleurs, les voies ferrées entièrement consacrées aux transports militaires, il semblait qu'agriculture, industrie, trafic, n'eussent qu'à attendre, à l'état de vie ralentie, la fin de la crise. Un grand silence s'étendait sur la contrée, dans l'attente anxieuse des événements.

Voici trois ans et demi bientôt. La guerre, plus que jamais, fait rage. Les Allemands sont à Saint-Quentin ; ils sont sur la Piave. Et cependant, une activité prodigieuse anime le Dauphiné. Ce n'est plus la même, il s'en faut, qui s'y déployait à l'été de 1914 ; celle de la fin de 1917 est plus irrégulière, mais dans l'ensemble, singulièrement plus intense. Si l'on eût prédit ce résultat en 1914, chacun eût crié au miracle ; et c'en est un en effet, une sorte de miracle continu, mais qui n'a pas été obtenu sans peine. Ajoutons en revanche que ce bel effort a sa récompense. Le travail a été intense, formidable dans bien des cas ; mais presque toujours il a été récompensé. Il ne faut pas hésiter à le dire : jamais les bénéfices de l'agriculture, de l'industrie, du trafic, n'ont été aussi considérables dans la région grenobloise, qu'en cette quatrième année de guerre. Qu'on déclare immorale ou non cette conséquence du cataclysme, ce n'est pas ici la question ; en tous cas le résultat est là. C'est la guerre...

Comment s'est accomplie cette transformation, qui de l'atonie a fait une dévorante activité ; de quels efforts, de quelles souffrances même elle est faite, c'est ce qu'il nous faut examiner séparément pour l'agriculture et pour l'industrie, bien que la croissance de l'une n'ait pas laissé d'exercer quelque influence sur le sort de l'autre.

A coup sûr, c'est l'agriculture qui s'est ressaisie la première de la stupeur produite par la mobilisation. C'est que ses travaux ne souffrent pas de chômage. Les animaux que n'a pas pris la réquisition réclament leur provende ; la moisson, juste terminée, attend qu'on la rentre. En montagne, le travail des

foins presse. Tout le monde se met à la besogne. Les femmes retroussent leurs manches, pour remplacer les hommes ; les vieillards et les enfants s'emploient de leur mieux. D'ailleurs la guerre sera courte ; l'effort intense qui est nécessaire ne durera que quelques mois, — jusqu'aux vendanges, dit-on souvent. Et il sera piquant de montrer aux hommes qu'on peut se passer d'eux. Il nous souvient d'une tournée effectuée en Grésivaudan vers le 20 août pour le compte de l'autorité préfectorale, afin de voir les populations et de s'enquérir de leurs besoins. L'impression en fut des plus réconfortantes. Partout le travail le plus actif, et le plus efficace, grâce à l'entr'aide aussitôt réalisée dans chaque village. Les blés étaient rentrés ; les battages s'effectuaient normalement. La vigne avait belle apparence, et la récolte était bonne. Les visages étaient pleins d'espoir ; on s'en tirerait.

Mais avec les gros travaux d'automne, la vendange, l'arrachage des pommes de terre, les labours, les semailles, et bien plus encore avec les tâches du printemps, lorsqu'il apparut clairement que la guerre n'était pas près de finir, et que l'élan qui avait permis de vaincre les premières difficultés devrait se soutenir, se renforcer même, les formidables obstacles de la tâche se précisèrent. Bien que ces obstacles fussent de nature très différente, et que les inconvénients qui en résultent ne se soient pas développés simultanément, on peut les classer sous quatre chefs principaux : pénurie de main-d'œuvre, effets des réquisitions, pénurie d'engrais, cherté croissante des produits nécessaires à la culture.

Le problème de la main-d'œuvre a été longtemps le plus angoissant, d'autant qu'il allait s'aggravant sans cesse à mesure que durait la guerre. Déjà il s'était imposé avec violence au début, parce que les agriculteurs, vivant au grand air, mieux portants que les gens des villes, fournissaient à la conscription un contingent proportionnellement plus élevé. Puis vint, à la fin d'août, l'appel de la classe 1914, en mars 1915 celui de la classe 1915, pendant l'hiver et le printemps celui des vieilles classes 1891, 1890, 1889 et 1888 ; en même temps s'effectuait la levée des auxiliaires des classes de réserve et de territoriale, la récupération des exemptés et réformés. Enfin vint l'appel des jeunes gens des classes 1916, 1917 et 1918,

toutes brillantes d'ardeur, et qui avant leur incorporation avaient rendu à l'agriculture tant de services. On peut dire que jusqu'au milieu de l'année 1917, on a constamment demandé des hommes à la terre, sans jamais lui en rendre.

Jusqu'à ces derniers temps, les remèdes à cette terrible situation ont été médiocres et tardifs. Le premier qui ait eu quelque valeur a été cette bienfaisante permission de détente qui pour quelques jours ramenait le combattant chez lui ; ce serait mal connaître nos paysans que de douter qu'ils aient passé tout leur temps au travail. Puis vint l'offre de la main-d'œuvre des prisonniers, séduisante en apparence, mais d'une réalisation difficile. Les nécessités de la garde des prisonniers de guerre veulent que les équipes soient au moins de dix hommes ; or, bien rares dans la région de Grenoble, pays de petite culture morcelée, sont les exploitations où l'on peut employer utilement dix hommes à la fois. Exceptionnellement, certaines communes, comme celle de Jarrie, ont résolu la difficulté en formant les prisonniers en une équipe volante qui s'emploie, avec une succession suffisamment rapide, chez les différents propriétaires ; mais il faut pour cela une entente et un esprit d'organisation qui sont bien rares. C'est plutôt à des travaux d'utilité générale que les prisonniers de guerre ont été employés avec succès ; entretien de routes, besognes de charrois ; ce sont des Allemands qui ont remis en état le système de canaux de la plaine de Voreppe obstrués par l'inondation de juillet 1914. Plus efficace a été la mise à la disposition des communes de la main-d'œuvre militaire provenant des dépôts et des camps d'instruction; tous ces soldats ne sont pas des agriculteurs, mais tous témoignaient le même entrain, la même bonne volonté, et il n'y a pas besoin d'un long apprentissage pour savoir faucher un pré ou charger des gerbes sur un chariot. Les services rendus par ces équipes militaires sont allés croissant ; pendant la campagne agricole de 1917, on a vraiment pu satisfaire aux plus impérieuses nécessités. Enfin le retour à la terre des agriculteurs des vieilles classes a fait grand bien. Dans nos pays de petite propriété, la plupart des paysans qui reviennent ainsi sont des exploitants, qui se mettent à la besogne avec une ardeur sans pareille ; rien ne vaut le travail et l'œil du maître.

Le problème de la main-d'œuvre est donc moins grave qu'il ne l'a été, particulièrement à la fin de 1915 et au début de 1916. Il n'en reste pas moins fort important, à cause de l'état de fatigue où se trouvent ceux qui ont fait marcher la culture pendant ces durs instants, les hommes âgés, les enfants, et surtout les femmes. Celles-ci, il est banal de le répéter, ont été véritablement extraordinaires. Il n'est guère de communes de la région où l'on ne puisse citer un ou deux cas de labeur surhumain à leur actif. A Saint-Maximin, une femme, seule avec un enfant de dix ans, fait valoir une exploitation de 10 à 12 hectares, comportant des vignes, entretient un cheval, deux bœufs, six vaches, et rien ne souffre. A Lans, une autre, aidée d'un vieillard de soixante-quinze ans, cultive ses terres et garde une quinzaine de têtes de gros bétail. Autour de Grenoble, les ménagères de la banlieue qui se rendent chaque matin au marché pour la vente de leurs produits, rentrées chez elles vers dix heures en guise de repos empoignent la charrue. La Société d'Agriculture de Grenoble a eu, la première en France, l'idée de décerner un diplôme d'honneur aux femmes qui ont remplacé les hommes à la culture, et l'on ne saurait croire à quel point cette modeste récompense a touché celles qui l'ont reçue ; l'on compte bien faire décerner plus tard à quelques-unes de ces héroïnes la décoration du Mérite agricole, distinction dont on pourra dire qu'elle n'aura jamais autant honoré l'ordre qui en sera l'objet.

Cette crise de main-d'œuvre aurait suffi, à elle seule, à rendre difficile la situation de l'agriculture. Peut-être cependant est-elle moins grave, dans cette région de petite propriété, que dans les pays de grandes exploitations, où l'on ne peut dans la même mesure suppléer à la pénurie de personnel par un redoublement têtu d'activité. Mais il fallut compter bientôt avec d'autres difficultés, parmi lesquelles l'usage des réquisitions militaires paraît avoir particulièrement affecté les cultivateurs. Les récriminations à ce sujet sont amères. Il n'y faut pas découvrir seulement l'ennui qu'éprouve le paysan de se voir enlever des produits dont il aurait pu tirer par lui-même un prix plus élevé ; ce sentiment existe, mais il s'y joint d'autres griefs. D'abord l'énormité des quantités réquisitionnées. Pour la récolte de 1917, le département de

l'Isère est taxé à 450 000 quintaux de foin, à 120 000 quintaux de pommes de terre ; en vertu d'un classement qui ne répond pas à ses capacités productives, il se trouve parmi les départements auxquels on demande le plus, le deuxième pour le foin, le troisième pour les pommes de terre. Dans ces conditions, la réquisition devient une gêne véritable pour la culture. Le manque de foin et de paille se répercute aussitôt sur les possibilités d'entretenir les animaux de ferme; le bétail diminue, et avec lui l'engrais de ferme, dont le rôle ne fait que grandir à mesure que le besoin d'amendements va croissant sur des terres moins soigneusement cultivées.

La question des engrais est en effet devenue à l'heure actuelle la plus pressante de celles qui préoccupent les agriculteurs. Depuis un siècle au moins on avait pris l'habitude de traiter par le plâtre ou la chaux les sols argileux des vallées ; les engrais chimiques avaient été accueillis avec faveur, et leur emploi était devenu général dans les terres basses; depuis vingt à trente ans ils pénétraient jusque dans la montagne, pour la culture des prairies artificielles. Or, avec la guerre, ces engrais chimiques sont devenus une rareté. Des usines qui les traitaient, les unes travaillent pour la défense nationale, les autres manquent de matières premières ou de charbon ; les nitrates chiliens n'arrivent qu'en petites quantités, faute de tonnage, et sont employés par le service des poudres ; bref, les engrais sont rares, et, bien entendu, hors de prix. Cette pénurie a exercé, sur certaines cultures, les plus funestes effets ; c'est le cas en particulier pour le blé : pas d'engrais, pas de blé, — ou bien peu ; et l'on a vu le rendement à l'hectare tomber de 18 quintaux à 8 ou 9. Le tabac est peut-être atteint plus fortement encore, et c'est surtout à la disette d'engrais qu'il faut attribuer la grande diminution des étendues qui lui étaient consacrées. Le problème est grave, car eût-on une main-d'œuvre exercée et abondante, ce qui n'est pas le cas, que l'absence d'engrais ramènerait forcément l'agriculture à cent ans en arrière, menacerait de faire reparaître la jachère, diminuerait de moitié ou d'un tiers tous les rendements.

Enfin, l'agriculture doit compter avec un dernier ordre de difficultés : tout ce qu'elle doit se procurer pour mener à bien

sa tâche a augmenté de prix dans des proportions inconnues jusqu'ici. Parlons d'abord de la main-d'œuvre... quand on en trouve ! Dans ce cas, les salaires d'un travailleur de la vigne sont passés en Grésivaudan de 2 fr. 50 à 6 francs, et souvent ils ont triplé. Les bons faucheurs sont payés 15 francs par jour, et le reste à l'avenant. On s'explique mieux encore dans ces conditions les bienfaits de la main-d'œuvre militaire, dont le salaire minimum n'est que de 1 fr. 60. Mais le principal défaut de la main-d'œuvre, c'est encore de ne pas exister ; de même pour les engrais chimiques, qu'on accepterait de payer quatre fois plus cher (30 francs au lieu de 7) si du moins on pouvait s'en procurer. Le son est devenu si cher et si rare depuis que le taux de blutage du blé a été porté à 85 p. 100, que çà et là des fermiers ont alimenté leurs animaux avec du froment. Les tourteaux de graines oléagineuses exotiques, dont on faisait grand emploi pour le bétail, ont vu leur prix passer de 14 à 16 francs en 1914 à 38 et 40 aujourd'hui ; encore n'en trouve-t-on guère. En revanche, on ne manque pas de machines agricoles; les ateliers de Lyon, bien pourvus d'ouvriers spécialistes, en fournissent la région; mais les prix ont monté dans les proportions générales. Il faut joindre à ces doléances celles qui résultent des difficultés de transport; des producteurs achètent des pommes de terre de semence en Corrèze : pas de wagons ; une ville traite pour un gros marché de ces tubercules en Ardèche, mais ils n'en peuvent sortir. Sans doute nous sommes habitués à entendre les agriculteurs se plaindre : mais cette fois les récriminations sont fondées, et nous ne nous en apercevons que trop nous-mêmes.

Quelles conséquences ont entraîné ces conditions difficiles? Comment l'agriculture de la région grenobloise s'est-elle accommodée de cette gêne formidable, et dans quel état se trouve-t-elle aujourd'hui? Ici, il nous semble nécessaire de faire une distinction entre la plaine et la montagne.

La Plaine, c'est-à-dire les collines et les vallées du Bas-Dauphiné, les grandes dépressions intérieures allongées au bord de l'Isère et du Drac, dont la plus importante est le Grésivaudan, se trouve dans une situation à tous égards plus difficile. Déjà avant la guerre ses principaux produits, les

céréales, la vigne, avaient connu des crises graves dues à la surproduction ou à la concurrence extérieure. Or, les difficultés dues à l'état de guerre pèsent encore sur elle avec une lourdeur particulière. La Plaine est le pays des cultures délicates, réclamant une main-d'œuvre abondante et exercée, comme la vigne et le tabac ; aussi a-t-il été impossible de conserver en exploitation la totalité des terres qu'elles occupaient ; des sacrifices ont été nécessaires. De même c'est en plaine qu'on trouve les cultures grandes consommatrices d'engrais, le tabac, et après lui le blé ; or les engrais chimiques manquent, et le fumier de ferme est en diminution parce que le cheptel est moins abondant ; les rendements à l'hectare sont donc allés diminuant d'année en année jusqu'à tomber à la moitié du produit normal, et les surfaces ensemencées sont moins étendues. La plaine entretenait avant la guerre un bétail abondant qui lui procurait de la viande de boucherie, du lait, et était largement utilisé pour les opérations culturales ; ici ce sont presque toujours des bœufs et des vaches qui tirent la charrue et traînent les chariots. Mais faute de prairies naturelles, ce cheptel doit être alimenté avec des produits achetés au dehors, le foin descendu de la montagne, les tourteaux venus des huileries ; en revanche le bétail fournissait la culture de fumier de ferme, resté dans bien des cas l'engrais le plus employé. Aujourd'hui, le foin se fait rare, traqué par les réquisitions; les tourteaux ont disparu, ou sont montés à des prix formidables ; il s'en est suivi une forte diminution du cheptel, d'où une gêne pour les travaux des champs qui, par la pénurie d'engrais de ferme, se répercute largement sur toutes les cultures. L'irrégularité des transports exerce son influence sur le sort de certaines denrées ; l'exportation des fruits qui sont parmi les grands produits du pays, en est fort compromise. Enfin le temps, cet éternel souci des paysans, s'est mis de la partie ; on a rarement vu des intempéries plus fâcheuses que celles qui, en 1916 et surtout en 1917, ont de toutes façons contrarié, diminué ou anéanti les récoltes. Cela n'a pas une importance capitale pour les pommes de terre, les foins et les bois de la montagne ; mais pour les blés, les vignes, les arbres fruitiers d'en bas, une gelée tardive, un coup de grêle, une humidité

trop forte ou une longue période de sécheresse peuvent tuer toutes les espérances d'une année.

Ainsi c'est sur la Plaine que frappent avec le plus de force les calamités nées de la guerre. Les surfaces cultivées ont diminué ; dans l'arrondissement de Saint-Marcellin la réduction est d'environ un dixième de l'étendue primitive ; elle porte d'ailleurs surtout sur les parties les moins productives, de travail et d'accès difficiles. Cet abandon de la terre affecte inégalement les différentes cultures. Le tabac est le plus atteint puisqu'il réclame à la fois les deux facteurs les plus raréfiés et les plus chers, beaucoup de main-d'œuvre et beaucoup d'engrais ; la diminution est de moitié ou des trois quarts, et les terres qu'il a laissées disponibles ont été consacrées à des plantes moins exigeantes. Les céréales ont parfois beaucoup perdu : un sixième environ dans l'arrondissement de Saint-Marcellin ; parmi elles, ce n'est pas le blé qui est le plus atteint, puisqu'à Saint-Marcellin la superficie qu'il occupe n'est passée que de 17 000 à 16 000 hectares, et que la diminution est moindre encore dans l'arrondissement de Grenoble ; mais ici le désastre porte sur les rendements, et la récolte de 1917 est la plus mauvaise qu'on ait jamais vue, car la production n'est guère que la moitié de celle d'une année normale. On a réussi en Grésivaudan à garder en culture tantôt les deux tiers, tantôt les cinq sixièmes du vignoble. Mais la quantité de vin a diminué dans des proportions plus considérables, à cause des façons défectueuses et des caprices du climat; d'autre part, la pénurie de sucre a empêché les vignerons de fabriquer avec leurs marcs la piquette appelée le « second vin », dont ils faisaient leur boisson ordinaire ; et comme ces populations de la vallée se passeraient plus volontiers de viande ou de pain que de vin, il a fallu prendre sur la récolte pour la consommation familiale, ce qui restreint les possibilités de vente, sans compter que la réquisition enlève un tiers du total. Seule peut-être une culture industrielle a vu augmenter la surface qui lui est consacrée en même temps que les bénéfices qu'on en tire, celle de la betterave de distillerie, cultivée dans la banlieue de Grenoble pour alimenter une usine locale travaillant l'alcool destiné au service des poudres.

Donc, les agriculteurs de la plaine ont dû se résoudre à

des sacrifices. Ils ont perdu des champs ; ils ont vu diminuer les rendements. Leur cheptel s'est fortement amoindri. Dans l'arrondissement de Saint-Marcellin, le nombre des moutons, d'ailleurs fort peu élevé avant la guerre, a décru de moitié ; celui des porcs, des chevaux, des bœufs, d'un tiers ; celui des vaches laitières, d'un cinquième. Le déchet est considérable. Mais il est très inégalement réparti. Ces sacrifices, ces amputations, ne sont pas le fait de tous. Nous sommes en pays de très petites exploitations, où le hasard, qui ici laisse un homme et ailleurs l'enlève, bouleverse complètement les conditions. On cite un peu partout le cas d'hommes âgés de quarante-huit ans à la mobilisation, qui aidés de jeunes gens de quinze à seize ans et de l'élément féminin de la maison ont ainsi gardé leur main-d'œuvre au complet, ont pu cultiver toutes leurs terres, remplacer les bêtes réquisitionnées, et faire des affaires d'or ; dans telle commune du Grésivaudan un agriculteur a gagné dans la seule année 1916 le prix presque complet de sa propriété. Cela ne va pas sans quelque envie de la part de ses voisins ; suivant une pittoresque expression rurale, ces années de guerre sont des « années jalouses », tant la destinée se fait capricieuse à l'égard de gens auxquels elle réservait jadis le traitement identique d'une vie monotone et paisible.

Ces inégalités, la Montagne assurément ne les ignore pas. Là aussi l'appel des hommes valides a frappé de façon variée, et entraîné de graves différences. Mais dans l'ensemble, le genre de vie et le type d'exploitation sont beaucoup mieux adaptés à résister aux secousses de la guerre.

Le climat et le relief s'opposent en effet ici à l'extension des cultures délicates. La vigne disparaît au-dessus de 700 mètres ; les arbres fruitiers se raréfient, et ne peuvent fournir à l'exportation ; les champs de céréales sont peu nombreux et disséminés. La forêt et les pâturages prennent toute la place. Prenons en exemple la commune de la Ferrière, située au fond de la vallée d'Allevard, vers 1 000 mètres d'altitude. Sur 7 633 hectares de superficie totale, les terres en culture n'occupent que 73 hectares, c'est-à-dire à peine un centième, dont 37 pour les céréales (blé, 7 hectares),

21 pour le trèfle, 15 pour les pommes de terre. En revanche, les prairies temporaires tiennent 480 hectares, les pâturages et pacages 3 274, les forêts 1 292 hectares. La commune est ainsi un immense réservoir de bois et d'herbe. On en voit aussitôt les conséquences. Ici, pas de cultures délicates, réclamant des engrais, exigeant des travailleurs nombreux et exercés. Le fumier de ferme ne manque pas, car il est même impossible de l'utiliser en totalité. Le bétail n'a pas besoin, pour sa nourriture, de substituts comme les tourteaux ou les drèches ; le foin de la montagne, et au besoin le feuillage des arbres, suffisent. Le bois ne réclame aucun entretien ; il attend qu'on le coupe. La plupart des difficultés qui se dressent devant les agriculteurs de la plaine sont ici simplifiées ou aplanies.

Est-ce à dire que tout va pour le mieux, et que la guerre n'entrave en rien les travaux agricoles des montagnards? Ce serait excessif, et ceux-ci ne laissent pas d'être gênés. On manque de monde pour faucher le foin et le ramasser, pour surveiller le bétail, pour fabriquer le beurre et le fromage, pour couper du bois ; on en manque encore plus pour labourer, semer et moissonner. Il y a donc quelque déchet. En dépit des hauts prix atteints par les céréales, leur culture n'a pu augmenter. Dans les hauts, sur les alpages, on n'a pu faucher tout le foin. Mais il est plus facile ici d'appliquer des remèdes. Le gros de la besogne ne dure guère que quatre mois, de juin à septembre ; ainsi les besoins de main-d'œuvre sont moins permanents. Cette main-d'œuvre n'a pas besoin d'être spécialisée ; n'importe qui peut être improvisé faucheur, et les femmes s'y sont mises aussi bien que les hommes. Des Suisses de Vaud et du Valais ont comme à l'habitude prêté leur concours pour le traitement du lait. Enfin l'État, qui a de grands besoins de bois pour la défense nationale, a fourni des bûcherons pour l'exploitation des forêts.

Aussi les résultats de l'exploitation sont-ils beaucoup plus beaux dans la montagne que dans la plaine. Le bois, vendu plus abondamment que jamais, a vu ses prix doubler ou tripler, passant de 2 francs à 5 ou 6 les cent kilos; certaines communes favorisées vendent aujourd'hui, par an, pour 100 000 francs de produits forestiers. Pour le bétail, on peut

dire qu'en montagne le nombre de têtes n'a pas diminué. Après les réquisitions excessives du début, partout on a fait un peu d'élevage et reconstitué le troupeau ; la seule différence sur l'état d'avant-guerre, c'est que la proportion de jeunes bêtes est un peu plus considérable aujourd'hui. Pour nourrir le plus possible d'animaux, on a fait flèche de tout bois ; pour remédier à la pénurie de foin causée par les réquisitions et par le manque de main-d'œuvre, on a ajouté à la nourriture des bestiaux de la paille, des feuilles d'arbres, et même des grains. Quand enfin dans certaines communes la quantité de bétail est inférieure à ce qu'elle était en 1914, la qualité du moins est bien supérieure, les paysans s'étant bien gardés d'offrir à la réquisition ce qu'ils avaient de mieux dans leurs étables. Et quels beaux bénéfices ! Le veau se vend aujourd'hui 300 francs les cent kilos ; le prix des vaches est monté partout à 1 000, parfois 1 200 francs, tandis qu'il était de 400 à 500 francs avant la guerre. Le beurre valait 3 francs le kilo ; il est à 8 francs. Le prix des fromages a triplé. Il n'y a pas à le dissimuler : nous assistons à un enrichissement de la montagne ; la guerre lui vaut une prospérité qu'elle n'aurait osé espérer jadis.

Mais la Plaine elle-même s'enrichit. Non seulement certains exploitants, que la guerre n'a pas touchés, réalisent d'extraordinaires bénéfices, mais ceux même qui ont dû laisser improductives une partie de leurs terres, et chez lesquels les rendements ont diminué, voient ces pertes plus que compensées par l'extraordinaire augmentation des prix. Le paysan n'a même plus la peine d'offrir ses produits ; on vient les lui arracher, chez lui ; partout on signale que des revendeurs parcourent les campagnes, effectuant leurs achats chez le producteur lui-même. Aussi, quelle hausse ! Les œufs passés de 0 fr. 90 à 4 francs la douzaine, les volailles de 4 francs la paire à 9 francs, les pommes de terre, de 8 francs à 34 francs en avril 1917, à 24 francs en octobre ; le vin enfin, qui valait de 20 à 30 francs l'hectolitre, vendu à 110 francs, même les qualités les plus médiocres. En dépit de la baisse des rendements, et de la cherté des produits nécessaires à la culture, les agriculteurs trouvent forcément dans les prix actuels l'occasion de bénéfices importants, auxquels s'ajoutent les allocations

militaires, distribuées avec largesse. Discrètement, les paysans paient leurs dettes, font lever les hypothèques ; discrètement, mais sûrement, ils constituent des réserves, font des placements, achètent de l'emprunt, portent aux caisses d'épargne où les excèdents de dépôts sur les retraits sont redevenus importants. L'industrie elle-même, qui dans les premières années de la guerre a plutôt gêné l'agriculteur en lui enlevant de la main-d'œuvre, contribue aujourd'hui à l'enrichir ; les énormes agglomérations qu'elle constitue sont des centres de consommation que l'appoint des hauts salaires rend particulièrement insatiables ; c'est autour des usines que les cultivateurs réalisent leurs plus beaux bénéfices. L'agriculture de la région de Grenoble peut envisager l'avenir avec confiance, puisque le jour où elle sera sortie des difficultés de la guerre, elle sera assurée d'avoir à sa portée la grosse clientèle que lui constitue l'énorme essor de l'industrie.

(La fin prochainement.)

RAOUL BLANCHARD

SIONA CHEZ LES BARBARES[1]

XIV (*suite*)

L'après-midi, avec sa mère, Siona descendait vers les prairies.

Il fallait traverser tout le village et, chaque fois, Siona s'étonnait de la pauvreté et de la laideur de ces maisons plaquées d'écailles de bois et recouvertes de tuiles rutilantes. La seule chose qui l'amusait, c'était les petites fenêtres de poupée avec leur planche à fleurs.

Elle redoutait aussi les bêtes à cornes qui la dévisageaient menaçantes, et se cachant derrière sa mère, elle entendait, stupéfaite, celle-ci leur dire familièrement :

— Eh bien, oui! c'est ma cadette de Berlin. Va ! maintenant, tu l'as assez regardée. Passe ton chemin !

Et la vache, en effet, s'éloignait.

Madame Benédictus usait de cette même familiarité envers paysannes et paysans rencontrés. On sentait chez elle l'autorité de la « dame » qui fut la fille de leur pasteur. Avec eux, aussi, elle se laissait aller à la vanité maternelle qu'elle refrénait à la maison de la poste.

Eh oui ! sa Sionette était maigre et pâlotte ; mais elle venait de passer brillamment ses examens de première classe dans une *Höhere Töchterschule* de Berlin, et, à la Saint-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier, du 15 janvier et du 1er février 1918.

Michel, elle entrerait au *Seminar* pour prendre son brevet d'institutrice supérieure.

Ils ouvraient une bouche et des yeux étonnés :

— *Ya, so! ya, so! so, so! Ach!* notre cher Seigneur, c'est-y possible ! — et tout en témoignant leur respect germanique pour l'instruction, ils tutoyaient Siona, que cela vexait.

Au reste, d'instinct, elle n'aimait pas les paysans allemands dont elle ne comprenait pas le patois. Elle les trouvait grotesques dans leur étroite veste tricotée d'un bleu criard, et la dureté et la ladrerie peintes sur leur face, lui répugnaient.

Mais madame Benédictus avait à raconter sur chacun une anecdote, un souvenir de son enfance, et, ainsi, elles arrivaient à la prairie, où un ruisseau coulait entre des myosotis, dont Siona, lorsqu'elle était petite, croyait faits les yeux bleus de sa mère.

Madame Benédictus disait qu'elle y était venue souvent étaler du linge avec la servante ; mais le soir, en s'en retournant, elle avait toujours eu peur des saules où habitaient les elfes qui laissaient traîner dans la prairie leurs robes de brouillard. Si un bout de la traîne touchait votre front, vous restiez mélancolique toute votre vie.

— Alors, toi, maman, les elfes t'ont frôlée de leur traîne de brouillard? et c'est pour ça, dis, que nous sommes toutes deux si mélancoliques?

Mais la mère n'était pas triste. Elle avait sa Sionette, et elle la promenait par les sentiers de son enfance, dont elle lui avait parlé si souvent, là-bas, en Palestine.

Elles s'assirent sur deux grosses pierres près du ruisseau et regardaient dans le calme du soir. Siona songeait combien ce paysage était différent de ceux de la Judée. On voyait les lignes argentées des saules, puis le vert tendre de l'humide prairie, puis l'étendue dorée des blés et, au delà, la forêt noire, impénétrable et mystérieuse.

Ceci aussi était beau, ceci aussi était paisible; mais d'une tout autre beauté, d'une autre paix!

Et Siona se disait : « En Allemagne la nature est belle; mais elle est enlaidie par les gens et l'œuvre de leurs mains. En Orient ce sont les gens surtout qui sont harmonieux, et ils se confondent si bien à la nature, qu'ils l'ennoblissent.

Madame Benédictus avait retroussé sa robe. Siona reconnut, à son jupon de mohair, la grosse poche de toile qui avait rapporté à Berlin leur hétéroclite fortune. Comme alors, elle était toute bourrée.

— Tiens ! voilà pour toi, Siona! ... mange, ma petite fille !

Et madame Benédictus tira de ce coffre-fort toute une collection d'aliments, aussi divers que naguère, sa monnaie, une pomme, une poire, du pain, deux biscuits, des ronds de saucisson, un bout de fromage.

Siona la regarda, étonnée :

— Qui t'a donné cela, maman?

Madame Benédictus rougit et baissa les yeux.

— C'est pour toi, — éluda-t-elle. — Je te trouve pâle et maigre... mange !... et puis, comme cela, tu auras moins faim ce soir...

Siona devina. Sa mère avait « chipé » tout ça pour elle au garde-manger, au cellier, à la cuisine, de crainte que l'oncle Heinrich ne lui trouvât trop d'appétit. Elle fut honteuse et irritée du larcin de sa mère, et d'un geste violent elle voulut jeter ces rogatons de mendiante dans le ruisseau. Mais elle se ravisa pour ne pas peiner sa mère ; et s'élançant vers la prairie, elle la parcourut d'un furieux galop.

Quand elle revint, calmée, elle vit que sa mère mâchonnait quelque chose. Il y avait sur sa jupe des miettes de pain et dans l'herbe la dépouille du saucisson.

Siona comprit que sa mère à table, se privait de manger! que sa mère avait faim! Jamais elle n'avait éprouvé une peine aussi lamentable, et, se jetant au cou de sa mère, elle sanglota de pitié sur elles deux !

*
* *

Quand le cousin Théodore arriva, cela allait un peu mieux. La tante Lina et l'oncle Heinrich témoignaient d'une grande déférence pour ce fils qui avait passé son baccalauréat, avait étudié la théologie à l'Université de Giessen et qui, exempté du service militaire à cause de sa santé débile et de sa myopie, avait tenu, quand même, à accomplir son devoir patriotique et venait de faire son volontariat dans un régiment hessois.

En octobre, il serait ordonné et le grand duc lui donnerait une cure dans les environs. Tante Lina aurait racheté sa déchéance : fille de prêtre, elle deviendrait mère de pasteur.

Mais en futur serviteur de Dieu, Théodore ne pouvait, sans se profaner, pénétrer au cabaret; et comme, souvent, dans la petite salle à manger, venaient s'asseoir des commis voyageurs, amenés par le gros Michel dans sa guimbarde, on prenait les repas dans la « chambre postale », sur l'indispensable guéridon ovale, posé devant l'indispensable canapé. L'oncle Heinrich préférait manger, debout, de l'autre côté, en surveillant ses clients; tante Lina était occupée à son fourneau. Alors le cousin Théodore et Siona se partageaient le sofa, tandis qu'en face d'eux sur une chaise, madame Benédictus les regardait, et que la cousine Louise, triant son courrier, venait de temps en temps, de sa table, happer un morceau et jeter le *na schmeckt's?* traditionnel.

Théodore était doux et bon envers madame Benédictus qu'il appelait « tante Lotte ». Il lui tendait les plats, et l'encourageait à manger comme il l'eût encouragée de rentrer en elle-même. Siona n'aimait pas ce ton pastoral et cette bienveillance affectée. Elle n'aimait pas le cousin Théodore. Il lui semblait qu'il n'était pas bon naturellement, mais qu'il savait que c'était son rôle de l'être, et de l'être d'autant plus, qu'il avait fait ses études ecclésiastiques avec l'argent du cabaret. Et puis, le cousin Théodore n'était pas beau et n'avait rien de pittoresque. Petit et tordu comme son père, il avait le long nez et les pieds démesurés de sa mère, des cheveux carotte et toute une plate-bande de poils roux sur ses mains couleur de navet. Il prenait des manières d'éducateur chrétien envers sa jeune cousine, l'interrogeait sur ses classes, ses devoirs, sa conscience et ses idées religieuses. Agacée, Siona lui déclara un jour, qu'elle ne croyait plus à rien. Il fut suffoqué.

— Mais puisque tu es née à Jérusalem, comment peux-tu ne pas croire au Christ?

— C'est justement parce que je suis née à Jérusalem que j'ai perdu ma foi !

Il leva les mains au ciel, en répétant :

— Être née à Jérusalem et ne plus croire, mais sais-tu, Siona, que tu es une Barbare ?

Sa mère visiblement souffrait de ces querelles. Elle avait un faible pour Théodore. Quand elle les regardait assis sur le canapé, et que, par hasard, ils s'entendaient, des larmes d'attendrissement lui montaient aux yeux, et les mains jointes comme pour une prière, elle se mettait à rêver...

Peut-être, dans un petit village hessois, voyait-elle une église, voyait-elle un presbytère ; un presbytère avec sa tonnelle de passiflores, où dans la paix du soir elle pourrait enfin se reposer...

Après le souper, tous trois allaient s'asseoir sur un banc, sous la fenêtre de la poste et devant le trou à fumier. On entendait derrière soi le bruit sourd du cachet postal et quelquefois le cliquetis du télégraphe.

Des chariots de foin immenses oscillaient dans la rue. Un gars solide, en veste bleue tricotée, marchait près des bœufs, des femmes suivaient, un foulard sur la tête, une faucille à la main, et au bout du chariot toute une nichée d'enfants dormait parmi des cruches et des paniers.

Ah ! que c'était bien là pour Siona l'image de la vie champêtre, comme elle l'avait vue dans les livres allemands et dans l'édition illustrée d'*Hermann et Dorothée* !

En face de leur maison, de l'autre côté de la rue, sur un banc pareil et devant un fumier semblable, deux paysans chenus devisaient, en tirant des bouffées de leurs pipes de porcelaine, et au-dessus, à une toute petite fenêtre carrée, une vieille paysanne à coiffe blanche ressemblait exactement à la sorcière du conte d'*Hänsel et Gretel*.

Le cousin Théodore, lui aussi, s'estompait dans l'atmosphère du soir, et s'il n'avait pas eu ses étincelantes lunettes, on aurait pu le prendre pour quelque *Michel* sans malice et sans méchanceté. Et Siona goûtait le charme de vivre dans une page illustrée.

Souvent on voyait montant les marches, légère et blanche comme une fée, la gouvernante du château. Elle venait jeter ses lettres dans la boîte, ses lettres pour la France. Parfois elle entrait au bureau de la poste demander un renseignement. Elle avait une voix douce, douce, qu'on entendait à peine, tandis que la voix mâle de la cousine Louise écorchait effroyablement les quelques mots français de son vocabulaire postal.

Puis vite, à pas dansants, la gouvernante sortait, descendait les marches, courait vers le château et disparaissait dans la nuit comme une petite fumée blanche. Et Siona pensait rêveuse : « Elle est d'Orléans, de la ville de Jeanne d'Arc !... »

***

Un jour, le cousin Théodore offrit à Siona de l'accompagner au petit bois sacré.

Ils avaient fait une trêve depuis quelques jours et le pasteur aspirant avait délaissé ses investigations religieuses pour des niaiseries sentimentales.

Ils marchaient donc dans l'avenue des hêtres se tenant par un petit doigt. Ils marchaient sur un tapis de mousse, salués par les révérences des fougères. Dans le fond, le mausolée grec avait l'air d'un temple d'amour, et en bas, le ruisseau sangloteur semblait rire sur les cailloux.

Ils s'assirent sur le petit banc devant le temple d'amour. Un loriot chantait, une brise frissonnait dans la cime des arbres comme un baiser mystérieux.

Siona songeait qu'elle était venue pleurer ici sa solitaire langueur. Aujourd'hui ils étaient deux, mais hélas ! celui qui était assis à côté d'elle n'était pas le prince de ses rêves.

« Ah ! pensait-elle, marcher sur un tapis de mousse avec un homme qu'on aime ! échanger des baisers sous des arbres frémissants ! sentir la chaude étreinte d'un bras ! mourir de félicité dans la félicité des bois !... » Et pour ne plus voir la laideur de son cousin, elle ferma les yeux.

Mais soudain, elle se sentit brutalement renversée, tandis qu'une bouche fétide s'écrasait sur sa bouche et qu'une main glacée parcourait sa robe...

D'un bond, elle fut debout et repoussa si fortement son débile agresseur, qu'il tomba à quatre pattes, le front sur la banquette. Elle s'enfuit en bas, vers la cascade, l'âme chavirée de scandale, le cœur soulevé de dégoût. Elle aurait voulu laver sa honte dans le ruisseau ; elle y trempa son mouchoir et essuya sa bouche salie. Déjà, elle repartait au galop, lorsqu'elle vit arriver, en tâtonnant, son cousin, un œil abrité et l'autre nu derrière ses lunettes cassées, et les genoux cou-

ronnés de mousse. Il lui parut si grotesque qu'elle s'arrêta et éclata de rire.

— Que t'est-il donc arrivé, mon enfant? — dit-il de son ancien ton onctueux, — je me demande ce que tu as pu t'imaginer! Tu as eu tort de me bousculer et de t'enfuir. Je voulais simplement mettre à l'épreuve ta vertu féminine. Dieu soit loué, si tu as perdu la foi, tu as, du moins, conservé ta pudeur!

XV

En octobre Siona trouva un grand changement à Berlin.

La pension Klein avait déménagé. Elle avait quitté les différents appartements et le pavillon de *la* passage pour prendre possession de l'immense et homogène édifice de la Blücherstrasse. Siona regrettait l'ancienne institution qu'elle revoyait amusante et pittoresque comparée à la nouvelle caserne.

Ici, il n'y avait plus ni cour à chevaux, ni cité, ni logements souterrains pleins de mystère; il n'y avait que les quatre murs nus du lycée autour d'un ennuyeux préau.

Dans les chambres, peu de différence. Siona couchait toujours sur son canapé en reps vert, mais deux cousines anglaises avaient remplacé les sœurs autrichiennes.

Le nombre des pensionnaires s'était accru, ainsi que le prix de la pension. Les nouvelles jeunes filles, toutes de riches Prussiennes, ne frayaient pas avec Siona, et celle-ci devint de plus en plus « élevée par charité ».

Pour inaugurer le bâtiment, Fräulein Klein donna une série de fêtes, de sauteries, de représentations théâtrales, de tableaux vivants, et même un bal masqué. Siona n'assistait pas à ces réjouissances; elle écoutait trembler le parquet, reléguée dans la salle du *Seminar* où elle préparait ses cours.

Cependant, un jour, on l'avertit que Fräulein Klein compte sur sa présence. La *Kronprinzessin* qui a accepté le patronage du lycée est là.

Toutes les salles de réception sont pavoisées aux couleurs d'Angleterre; on chante l'hymne britannique, et dans le réfectoire, Fräulein Klein lui présente ses pensionnaires

anglaises; puis on appelle Siona. Dora Schmidt lui recommande à l'oreille :

— N'oublie pas de *knixer* !

Siona reconnaît à peine la *Kronprinzessin*, tant elle semble chagrinée et vieillie.

Ah ! oui, devant elle, Siona veut bien *knixer* ! Elle l'aime, elle l'a vue pleurer, elle sait qu'étrangères toutes deux à Berlin, les Allemands les font souffrir. Elle *knixe*, elle *knixe*, sans s'arrêter; elle voudrait même se prosterner, non point devant la princesse impériale, mais devant la douleur de cette pauvre Vicky, sa douleur d'épouse et de mère, empreinte sur ce doux visage meurtri. Et à la mode orientale elle baise avec effusion la main gantée. La *Kronprinzessin* sourit.

— C'est ma petite fille de Jérusalem, — glousse Fräulein Klein. — Elle est née sur le mont Sion ; c'est pour cela qu'elle s'appelle Siona... Siona Benédictus, oui, Majesté, le Benédictus du British Museum et du Deutéronome, — et plus bas, elle dit quelque chose avec des simagrées désolées.

Vicky n'a cessé de regarder Siona avec ses beaux yeux compatissants.

— Où êtes-vous baptisée, mon enfant? — interroge-t-elle en anglais.

— Dans la Christchurch de Jérusalem.

— Et confirmée?

— A l'église anglicane de Berlin.

— Ah ! ici?... il faut venir un jour au château raconter à mes filles comment vous avez vécu à Jérusalem.

La *Kronprinzessin* l'attire, la regarde encore.

— Pauvre petite ! pauvre petite ! — murmure-t-elle, et elle dépose un baiser sur le front de Siona.

Quand la *Kronprinzessin* est partie, les pensionnaires entourent Siona, elles veulent la voir, veulent la toucher, C'est à qui marchera avec elle à la promenade, à qui lui cédera les sandwichs du souper. Durant plusieurs jours elle est celle « que la *Kaiserin* a embrassée ». Car le vieil empereur est très malade; devant l'avènement proche, la haine des Allemands a désarmé : ils adorent de toute leur servilité dynastique celle qu'hier ils appelaient « l'Anglaise » et qu'ils nomment déjà « notre impératrice ».

Mais la *Kronprinzessin* n'envoya point chercher Siona (l'état du *Kronprinz* s'était aggravé soudain) et Siona redevint, comme avant, la Cendrillon du lycée.

Pourtant Fräulein Klein avait cessé de la bousculer. Elle se faisait même doucereuse avec la jeune fille, et Siona se demandait si elle ne préférait pas la persécution d'autrefois; car la persécution persistait : elle avait seulement changé de forme.

Que Siona fût en classe, à l'étude, au réfectoire, la porte s'ouvrait, et, pendue sur le bouton de la porte, Dora Schmidt appelait de sa voix mi-enjouée et mi-ironique :

— Fräulein Jérusalem ! on vous demande !

Et introduite dans le salon, Siona se trouvait devant des personnes de qualité auxquelles invariablement Fräulein Klein minaudait :

— C'est ma petite orpheline de Jérusalem ! Siona Benédictus... vous savez bien le Benédictus du Deutéronome qui... oui... parfaitement... et ruiné.

Quelquefois les dames ne savaient pas du tout qui était ce fameux Benédictus et cet étrange Deutéronome. Elles demandaient seulement :

— Quoi? elle est née à Jérusalem, en Arabie? Mais elle n'a pas la peau noire!

Siona s'indignait de cette exhibition qui l'interrompait souvent dans ses études ; mais elle se résignait en songeant que sa maman ne mangeait pas à sa faim et qu'elle tricotait dans la chambrette noire, au-dessus de la porcherie...

Alors elle devenait seulement plus triste et plus acharnée à ses livres, à ses chers compagnons, auxquels un jour elle devrait l'indépendance et la liberté.

*
* *

Au *Seminar*, Siona se trouva à côté de Fräulein Bachmann. C'était une externe et presque une vieille fille, comme la plupart des *Seminaristes*. Car dans la bourgeoisie allemande où les enfants sont nombreux et les fortunes médiocres, les jeunes filles, après avoir vainement essayé de se marier, sont souvent obligées, à la mort du père, de gagner leur vie, ou du moins leur argent de poche. Alors, elles se consacrent à

l'enseignement, et c'est pour cela que Siona, la plus jeune de toutes, se trouvait avec des demoiselles de vingt à quarante-cinq ans.

Käthe Bachmann en avait trente passés ; mais elle ne les paraissait pas, à cause de sa menue taille — elle était plus petite que Siona — de son visage chiffonné, de ses cheveux blonds crépelés et de ses yeux orangés, d'une vivacité simiesque. Sa bouche largement fendue et son nez aplati dénotaient une essence commune ; mais cette vulgarité disparaissait dès qu'elle riait ou parlait, et qu'une subite ardeur intérieure rosissait ses joues couleur de papier mâché.

Et cela divertissait Siona et la changeait de la lourdeur lymphatique des autres Allemandes.

Curieuse et passionnée de tout — peut-être avait-elle connu des aventures — Käthe Bachmann s'intéressait prodigieusement à cette petite étrangère qui savait tant de choses de façon confuse et qui était venue de si loin à la civilisation berlinoise.

Durant les récréations, au lieu de descendre dans le morne et bruyant préau, elles restaient toutes deux accoudées à une des fenêtres du *Seminar*, s'amusant des élèves et des professeurs, et Käthe riait aux éclats aux remarques de Siona ou aux histoires de son enfance qu'elle l'excitait à raconter. Et toujours elle terminait leurs entretiens :

— Oh! vous! vous êtes un type qui me plaît! Vous êtes un fruit exotique, et j'aime à donner un coup de dent dans votre imagination savoureuse!

Bientôt elles se tutoyaient, Käthe partageait ses petits pains garnis avec Siona et la sachant gourmande, elle lui apportait des pâtisseries confectionnées par sa sœur Hedwig, la plus jeune — elles étaient quatre — et qui se destinait au mariage. Elle-même et les deux autres, après s'être de nombreuses fois fiancées sans résultat, renonçaient au mari, et, par conséquent, aux vertus ménagères.

Elle racontait encore à Siona que son père avait été vétérinaire à Berlin, et qu'il avait laissé à sa mère une maison à Freienwalde et quelques rentes. Mais elle et ses sœurs s'ennuyaient dans la petite ville du Brandebourg; Anna était institutrice en Angleterre, Gertrude dame de compagnie à Pétersbourg et leur frère, un fils du premier mari

de sa mère, voyageait en Amérique. On ne savait au juste ce qu'il faisait — il avait plusieurs fois changé de métier — mais Käthe lui était très indulgente.

— C'est un type dans ton genre, il m'amuse! — disait-elle à Siona qui n'en était pas flattée; — vous vous entendriez très bien!

Elle-même préparait ses examens, plutôt comme un passe-temps que par nécessité. Cela lui permettrait de voyager; elle irait « au pair » dans des institutions ou des familles à l'étranger, où on lui laisserait assez de liberté pour explorer le pays. De préférence, elle irait en France, puis, plus tard en Algérie, en Tunisie, peut-être en Égypte, et emballées sur ce sujet, elles projetaient de parcourir ensemble les terres de la lumière.

Mais, après réflexion, Siona soupirait :

— Oui! mais moi ce ne sera pas la même chose que toi! Je ne pourrai pas être au pair, et je n'aurai pas les loisirs pour vagabonder.

Comme toutes les Allemandes, Käthe Bachmann était une excellente et passionnée musicienne. Elle avait invité Siona à la Philharmonie, et même, un soir, à l'Opéra où on donnait *la Walkyrie*. Les deux fois, Siona s'était endormie.

— Quelle sauvage, va! — lui dit Käthe en riant et malgré sa ferveur artistique, elle renonça à l'éducation musicale de la Hiérosolymitaine.

Alors elle se l'attacha par l'attrait des lectures. Elle lui apportait les traductions des romans de Dostoïewsky et de Tourguenev, puis *Notre-Dame* et *les Misérables* que Siona lut avec une passion fiévreuse. Un autre jour elle lui prêta le livre de Sacher Masoch, *la Roussalka* en lui disant :

— Ça doit te plaire! c'est ton genre de romanesque!

Et comme, en effet, Siona frémissait au mystérieux pittoresque de ce récit, Käthe lui raconta les façons étranges et le retentissant scandale de cet auteur galicien qui l'avaient rendu plus célèbre encore que ses romans. Les régulières Allemandes raffolaient de sa personne excentrique, et sa photographie s'exhibait dans toutes les vitrines des librairies. Käthe en fit cadeau à Siona qui fut très impressionnée par la brune et brumeuse beauté slave du chevalier de Sacher Masoch.

*
* *

Un jour Käthe dit à Siona :

— Écoute, j'ai une surprise pour toi! Tu viendras passer la semaine de Noël avec moi, chez nous, à Freienwalde. J'ai obtenu l'autorisation de Fräulein Klein ; maintenant, il ne reste plus qu'à la demander à ta mère.

Demander à sa maman ! mais sa maman s'en réjouirait encore plus que Siona ! Déjà aux récits épistolaires de sa fille, madame Benédictus avait répondu qu'elle faisait une place à cette Fräulein Bachmann dans ses prières.

Aller à Freienwalde, — mon Dieu ! quel joli nom! — Freienwalde signifie « franche forêt » — aller en vacances avec Käthe Bachmann, dans une vraie famille, et dans un foyer véritable ! (A Stockhausen ce n'était pas une famille.)

Freienwalde, petite ville du Brandebourg, à deux heures de Berlin, plut tout de suite à Siona. Elle avait un air de coquetterie vieillotte avec ses maisons bourgeoises reluisantes de propreté. L'intérieur correspondait à l'extérieur. Tout y était simple et confortable, et Siona ne rencontra pas la camelote vieille-allemande, si nécessaire aux Berlinois, pour se prouver à eux-mêmes qu'il ne sont pas nés d'hier.

A peine y avait-il, accrochés contre les croisées, des carreaux de couleur, racontant la sempiternelle histoire de Gretchen et de Faust, d'Hermann et de Dorothée, et celle, plus indispensable encore au tangage d'âme allemand, du « Trompette de Säkkingen. »

Dans la chambre du frère absent, Siona occupait même un lit, un lit complet et douillet dans lequel elle et ses rêves se blottissaient comme dans un nid. Madame Bachmann et Hedwig, la fiancée destinée à la vie stable, avaient cordialement accueilli celle que Käthe appelait le « poussin de Noël », ainsi qu'Anna et Gertrude, qui étaient arrivées à quelques heures d'intervalle, l'une d'Angleterre, et l'autre de Russie.

Bien que ces quatre demi-vieilles filles ne s'entendissent pas très bien en temps ordinaire, elles ne manquaient jamais de se retrouver au foyer de Noël. Seul, Karl leur frère, n'était pas accouru. On ne savait même pas où le chercher par la

pensée, depuis longtemps il n'avait écrit. Cela faisait soupirer madame Bachmann et remonter sa lèvre avancée sous son nez aplati. De façon étonnante elle ressemblait à Käthe et Käthe ressemblait à ses sœurs. Toutes les cinq étaient petites, avec des faces chiffonnées, des yeux mobiles, et un aspect commun qu'effaçait la vivacité intelligente des traits.

Seule la mère, à cause d'un embonpoint très prononcé, une bonhomie trop familière, et une façon criarde de s'habiller, demeurait constamment vulgaire. Mais, en vérité, Siona ne pouvait prétendre à être difficile, et les hospitalières Bachmann lui semblaient parfaites.

Le 24 décembre, il faisait un vrai temps de Noël. Il neigeait, il neigeait, et par les fenêtres du rez-de-chaussée, Siona voyait passer les gens emmitouflés de fourrure, leurs patins pendus au bras. Tous avaient piqué à leur bonnet ou à leur manchon, une branche de gui, et dans le *Wohnzimmer* décoré, également, de cette verdure, il faisait bon et chaud. Le grand poêle de faïence ronflait ; sur la table ovale, devant le profond canapé, le couvert restait mis, et, à chaque instant, une des sœurs ou la mère, revenant de la cuisine, y posaient quelque chose à manger ou à boire.

C'étaient des gaufres brûlantes qu'Hedwig avait préparées ; du caviar rapporté par Anna ; du plumpudding venu d'Angleterre avec Gertrude ; du *marzipane* de Berlin ; du kümmel d'or de Dantzig envoyé par le fiancé ; de la bière de Freienwalde qui moussait dans les chopes de grès.

Et, tout en se restaurant, les cinq naines se relataient, avec une vivacité semblable, leur vie diverse. De temps en temps, on questionnait Siona. A ses histoires toutes se mettaient à rire en fendant jusqu'aux oreilles leur bouche, et madame Bachmann, dont le ventre tressautait, en oublia l'absence de son fils.

Enfouie dans le canapé d'honneur, Siona se sentait si choyée par cette famille de pygmées qu'elle pouvait bien se croire la *Schneewitchen* du conte allemand, qui s'enfuyant en plein hiver de sa marâtre devient la petite reine des gnomes.

Le soir, le fiancé de Hedwig, Otto Meyer, arriva d'une ville de l'Est prussien. Il était sanglé dans un uniforme si élégant

que Siona le prit pour un officier. Il n'était qu'un fonctionnaire des postes avec un grade équivalent.

Puis vinrent encore deux sœurs, amies des Bachmann avec leur frère, étudiant en philologie. Lui aussi, était tout petit, mais il arborait, avec une grande fierté un calot de couleur rouge-groseille, une écharpe de *Corpus*, et des insignes, qui se balançaient à une chaîne de montre d'une grosseur exagérée. Il aurait pu se passer de ces marques distinctives. Il en portait d'autres sur ses joues, rouges et entailladées comme des tranches de bœuf. C'étaient des *Schmisse*, les glorieux stigmates des étudiants. Ces balafres lui donnaient un aspect féroce qui contrastait avec sa taille exiguë. C'est à cette dernière, sans doute, qu'il devait son surnom Mouche, prononcé à l'allemande « Mouge ».

Siona le trouva affreux, mais elle rit de son nez pourfendu et de sa lèvre supérieure recousue de travers dans une menaçante grimace de bouledogue.

Au demeurant il était drôle et bon enfant, et Käthe chuchotait à Siona que cette « mouche » balafrée était un redoutable ravisseur de cœurs.

Puis Käthe s'écria :

— Mouge ! cette petite, qui vient de la cité de Jéhova, n'a jamais patiné. Je suis sûre que cela l'amuserait ! Demain, si tu étais gentil, tu lui apprendrais à patiner.

Siona ne s'endormit que fort tard dans son adorable lit duveté.

Mon Dieu ! patiner avec Mouge, cela n'était pas d'un charme intense ! Mais patiner tout de même, courir sur la glace comme Élisabeth avec le prince Henri, comme Ilse von Hoppenau avec son lieutenant, comme enfin tout véritable *Backfisch*, cela devait être délicieux, et elle s'endormit en rêvant qu'il lui arriverait quelque chose de merveilleux...

La matinée était fort avancée et la maison silencieuse quand Siona s'étira dans son lit. Puisqu'elle avait manqué l'église, elle pouvait s'habiller avec lenteur, et apporter un soin extrême à sa toilette. Non point pour Mouge ni pour Noël, mais pour la glace, pour la poésie qu'il y aurait à glisser sur l blancheur d'un lac !

On voit beaucoup les pieds des patineuses : heureusement les siens étaient jolis et tout petits... Mais est-ce que sa jupe était bien arrondie et tombait-elle en plis souples autour de ses minces chevilles?

Siona monte sur une chaise pour s'en convaincre dans le miroir. C'est si gracieux le balancement d'une jupe!... et doucement Siona se berce sur ses hanches pour observer l'harmonieuse cadence de sa robe en vigogne grise.

Soudain elle s'immobilise, comme clouée sur place. Est-ce un miroir enchanté, un de ces miroirs où l'on voit apparaître l'image de son fiancé à l'heure fatidique? Car là, dans la glace, elle aperçoit distinctement, découpé par le cadre de la porte, un homme jeune et blond qui lui sourit.

Il voit qu'elle l'a vu. Il entre dans la pièce. Elle saute de sa chaise, et, lui, prévenant son geste, la reçoit dans ses bras.

— Que faites-vous dans ma chambre, mademoiselle? et pour qui donc voulez-vous être si jolie?

Et avant que Siona n'eût compris ce qui lui arrive, il la porte, comme une plume, dans la salle voisine et il l'embrasse sous la touffe de gui.

— C'est Noël ! J'en ai le droit, petite intruse !

Et il la dépose enfin à terre.

La tête de Siona tourne comme si elle avait bu du kümmel à paillettes. Est-ce un conte de fée, ce grand jeune homme blond, ou est-ce la réalité?

— *Ach ! Du lieber Gott, ach !* toi ! toi, Karl ! J'en avais le pressentiment à l'église, c'est pour ça que je suis revenue, avant la fin du sermon.

Et madame Bachmann roule sur la poitrine de son fils.

— *Ach!* je savais bien que tu ne laisserais pas passer un Noël sans revenir ! Mais pourquoi n'as-tu pas prévenu? pourquoi n'as-tu pas écrit depuis si longtemps? Oui, oui, les autres sont toutes là, et le fiancé de Hedwig aussi... Non, pas le même, tu ne le connais pas... Otto Meyer !... les voilà !

Siona ne dit rien pendant le repas long et copieux. Confusément elle entend le caquetage de la mère, les reparties vives des sœurs, la voix posée du frère qui raconte ses aventures avec gaîté; le roucoulement de la fiancée qui, appuyée

contre son postier, le sert, boit dans sa coupe, picore dans son assiette.

— Mange, mon trésor!... J'ai fait cela pour toi!... Mon petit cœur, voici ton morceau !... bois, mon ange ! là, où j'ai mis ma bouche !

Siona est encore tout étourdie, et, c'est à travers un voile de fumée — la fumée des plats ou de son cerveau? — qu'elle regarde, en face d'elle, cet homme blond et inattendu, ce revenant d'Amérique qui l'a enlevée dans ses bras, et embrassée sous la touffe de gui !

Il ne ressemble pas — la couleur de ses cheveux exceptée — à la famille des pygmées ; d'abord il lui parait très grand, et, puis, elle trouve à son visage régulier encadré d'une barbe dorée une parenté avec le portrait du Kronprinz Frédéric ou encore avec le Dieu Wotan dans la *Walkyrie*. Quelque chose de légendaire émane de lui qui la charme et l'intimide. Personne ne remarque son silence. Dans l'effusion elle est oubliée, et elle est heureuse de l'être, pour mieux tituber dans son rêve.

Et puis, en vérité, elle n'est pas si oubliée que ça ! elle sait que quelqu'un en parlant aux autres, sourit à elle — avec des dents très blanches entre des lèvres très rouges, — que deux yeux noisette lui disent souvent :

« Je suis content de vous trouver à mon foyer, petite inconnue ! »

Cependant au dessert, Käthe s'écrie :

— Oh ! notre poussin qu'on a oublié, notre bavard poussin de Noël qui n'a pas dit un mot, depuis ce matin !... Tu n'es pas malade, au moins, Siona? et manges-tu à ton plaisir?... Tiens, voilà les petits cochons roses que tu aimes... Mais t'a-t-on seulement présenté Karl?... C'est ma petite amie du *Seminar* que j'ai amenée de Berlin : Siona Benédictus... Imagine-toi qu'elle vient de Jérusalem !

Karl s'est incliné sans étonnement. Cela ne le surprend pas, et il ne pose à Siona aucune question saugrenue. Il lui offre seulement une cigarette d'Orient.

— Du tabac de votre pays, mademoiselle?

Dehors devant la porte de la rue et dans le couloir on entend des pieds secouer la neige et quitter leurs galoches.

Les demoiselles Hübner d'hier soir pénètrent dans le

Wohnzimmer, suivies de Mouge et d'un autre étudiant aussi long que le premier est bref, et dont le front ressemble à une carte géographique en relief. Karl se lève pour aller à leur rencontre. Tout le monde s'embrasse fraternellement, et Siona s'aperçoit alors que Karl n'est pas aussi grand qu'elle l'avait cru dans l'entourage liliputien. Il n'est pas très jeune non plus, car les deux étudiants, malgré leurs balafres de vieux bretteurs, ont l'air de gosses à côté de lui. Et Siona se rappelle, en effet, que Käthe lui a dit que son frère a trente-trois ans. Elle aime mieux ça, elle n'aime pas les jeunes hommes. Elle le prouve en étant peu aimable avec Mouge, qui déjà familier, sous prétexte de couleur d'Orient, croise les jambes à ses pieds et l'appelle « mademoiselle Jéhova ».

Elle ne rit pas beaucoup non plus de ses plaisanteries de *Corpus* et de ses farces d'étudiants : elle s'anime seulement lorsque Karl raconte ses péripéties de chercheur d'or dans le Klondyke et d'éleveur de chevaux en Argentine.

Tout cela se dit, naturellement, dans un nuage de fumée de pipes, et dans un bruit de chopes que l'on vide à la santé des deux *Weltfahrer* (voyageurs du monde) — Siona aime à être confondue avec Karl dans ce mot poétique — et que l'on dépose en laissant les couvercles d'étain claquer comme des becs. Mais à la longue, Siona en a mal à la tête.

Heureusement Hedwig, qui s'embrasait avec son fiancé dans un coin de la pièce, ne se trouve pas encore assez isolée :

— Mon cœur-d'amour et moi, déclare-t-elle, nous allons patiner !

Mouge saute sur ses pieds :

— Mais c'est vrai ! je dois enseigner à la fille de Sion comment les simples mortels glissent sur la glace. Lui prêtes-tu tes patins, Käthe? Je pense que le mieux serait de prendre cette enfant entre Willy et moi.

— Non ! c'est moi qui lui apprendrai à patiner ! vous autres brutes, vous serez capable de lui tordre ses chevilles de gazelle ! s'écrie Karl avec tant de brusque autorité que tout le monde se tait surpris, et que Mouge, malgré son évidente supériorité d'étudiant sur ce Philistin, n'ose protester.

— On voit bien que tu viens des pampas d'Amérique sauvage ! se contente-t-il de grommeler.

Siona a rougi de plaisir. C'est comme une mainmise de ce revenant sur elle; et prestement, elle sort pour mettre sa jaquette et sa toque de « petit-gris », qu'elle s'était arrangées elle-même dans une vieille « rotonde » que la comtesse d'Eisennach avait envoyée à sa mère. Käthe y avait ajouté, comme cadeau de Noël, un manchon assorti. Et, ainsi, avec sa jupe en vigogne grise, simplement garnie en bas de trois soutaches ton sur ton, Siona a presque l'air — à côté des toilettes dépareillées de ces Allemandes, d'un joli pastel estompé.

— Allons, amusez-vous bien ! et surtout rapportez-moi des appétits renouvelés ! Moi, je vais « m'en aller un peu » sur le rouleau-de-sommeil qu'Hedwig m'a brodé, — dit madame Bachmann avec sa bonhomie vulgaire.

La caravane se mit en route sur le trottoir étroit qui longeait les vieilles maisons confortables de la jolie petite ville. Comme on ne pouvait marcher plus de deux ensemble, Käthe prit le bras de Mouge, Anna se pendit après le géant Willy, Hedwig s'en alla avec son fiancé, et Karl offrit son bras à Siona. Il la regarda avec ravissement :

— Siona des pays chauds, vous ressemblez à un écureuil de Sibérie ! Vos yeux eux-mêmes sont assortis à votre fourrure ! Vous n'avez pas du tout des yeux d'Orient, vous avez des yeux du pôle nord !

Siona eût voulu repondre : « Mon âme aussi est l'âme d'un « petit-gris », car, moi qui détestais l'hiver ; aujourd'hui, j'aime le froid ! je voudrais, comme un écureuil de Sibérie, courir dans la neige, sautiller de branche en branche, danser avec vous jusqu'au bord du monde polaire. »

Et en effet, sa petite main posée sur la manche de la pelisse, Siona sautillait plus qu'elle ne marchait sur le blanc tapis ouaté, plus doux qu'un tapis de mousse.

Mouge, pour les taquiner, les attendait derrière les arbres ployés et faisait tomber la neige sur eux.

Siona riait — de quoi n'eût-elle pas ri ! — et secouait la tête comme un poulain. Les flocons voltigeaient de sa toque autour d'elle et elle en attrapait quelques-uns avec un bout de langue de chatte.

— C'est bon comme du sucre ! — déclarait-elle, son museau rose tout givré.

Mais les plaisanteries de Mouge agaçaient Karl.

— Il est insupportable ce gamin ! j'ai horreur des étudiants !

— Moi aussi ! — acquiesçait Siona, et Karl, de cette commune antipathie, la remercia d'un joli regard noisette, et de la pression fourrée de son bras.

Maintenant Mouge leur lançait des boules de neige. Karl les détourna de sa compagne avec une adresse de boxeur :

— Vilaine mouche ! laisse-nous tranquilles !... Vite ! venez, mademoiselle Écureuil, nous allons les dépasser !

Et tous deux se mirent à courir sous les arbres saupoudrés de sel.

Les patineurs affluaient de tous côtés, leurs patins au bras. Et cela faisait une gaie musique claire dans ce paysage blanc.

— C'est drôle, dit Siona, cela me fait penser aux femmes de Bethléem !

Il devina son idée :

— A cause du cliquetis de leurs joyaux sans doute?

Ils étaient arrivés au lac. Il s'écarta de Siona pour chausser ses cothurnes de fer, puis il alla vers un kiosque chercher un fauteuil à patins.

— Je ne vous apprendrai pas à patiner. Cela n'en vaut pas la peine pour ces quelques jours. Vous auriez, avec moi, tout le désagrément du patinage, sans en avoir le plaisir ; mais je vous pousserai devant moi ; cela vous amusera bien plus... Là, asseyez-vous !

Et, enlevant sa pelisse, il en emmitouffla les jambes de Siona, puis il l'attacha par une sangle au fauteuil.

— Là ! vous êtes ma captive, je fais de vous ce que je veux !

La captive se contenta de sourire, heureuse. Il poussa le siège et elle glissa sur la glace. Elle eut un petit tressaillement de peur; mais tout de suite elle trouva enivrante la sensation de vitesse dans ce froid. Elle n'était plus un écureuil, mais une goélette qui courait, conduite par le dieu du vent, sur une mer solidifiée.

Vite, ils avaient devancé la cohue patineuse, et ils cinglaient vers la « franche forêt », vers le lac illimité, vers la blancheur virginale, où le monde et leur vie semblaient éclore.

Ils ne parlaient pas. De temps en temps seulement, il se penchait sur elle, et sa barbe d'or effleurait les cheveux blonds.

— Vous êtes bien? — chuchotait-il.

— Oh ! oui ! — soufflait-elle, la respiration coupée de bonheur.

Il s'arrêta à la pointe du lac où les roseaux formaient une gerbe cristallisée, comme un bouquet nuptial. Il se pencha sur elle, mais plus bas; leurs joues se frôlèrent et leurs bouches s'unirent dans un baiser si chaste qu'il leur parut naturel.

Il vint se poster à côté du fauteuil :

— Petite Siona, voulez-vous être ma fiancée?

Elle ne répondit pas, et presque défaillante de félicité, elle roula sa petite tête sur la large poitrine de Karl, et ferma les paupières.

Il baisa ses yeux :

— Ma petite fiancée ! ma petite fiancée de neige !... je vous ai tout de suite aimée, quand je vous ai vue dans la glace! J'ai compris que c'était pour vous trouver que je suis venu d'Amérique..., car au fond je ne voulais pas revenir... Mais une force mystérieuse m'a poussé. Cette force c'était vous, chère petite fragilité!

Elle noua ses bras autour de son cou :

— Moi aussi, je *savais* qu'il allait m'arriver quelque chose de merveilleux !... je crois que c'est le miroir de votre chambre qui est ensorcelé.

— Sûrement, chère petite *Schneewitchen* [1], — et il l'embrassa.

Ils demeurèrent ainsi, enlacés et silencieux. Le premier, il dit :

— Il faut nous en revenir. La nuit tombe vite !

Ils reparcoururent la solitude éblouissante.

Il allait moins vite maintenant, mais comme tout à l'heure il se penchait parfois sur elle :

— Ma petite fiancée de neige !

Et leur baiser pudique était frais comme la glace.

La lune cheminait au-dessus de la forêt blanche, une lune couleur de chimère.

« Est-ce un songe tout cela ou est-ce la réalité? » se demandait Siona, et avec un ravissement incrédule, elle murmurait au lac enchanté :

— Je suis fiancée ! je suis fiancée au Prince de mes rêves !

1. La princesse du conte allemand.

Quand ils revinrent, les autres étaient déjà partis, Seule, Käthe les attendait.

— On n'a pas besoin de vous demander si vous vous êtes amusés! — dit-elle en glissant avec une grimace malicieuse ses patins dans un horrible sac de toile brodée, — vous avez l'air de véritables enfants de Noël!

XVI

Couchée dans le lit moelleux de Karl — le pauvre exproprié a dû se réfugier chez la Mouche — Siona revit cette journée inimaginable ; elle retressaille de son fabuleux bonheur.

Est-ce que vraiment cela est arrivé à elle? Est-ce elle, la petite fille de Jérusalem, elle, Siona des pays chauds, qui s'est fiancée dans cette ville prussienne, au milieu d'une féerie polaire?

Qu'est-ce que Ouarda aurait dit de tout cela?

Certes, elle n'aurait pas compris grand'chose à cette neige, à ce traîneau, à cette glace; mais, pour le reste, Siona sait qu'elle eût apprécié la beauté et la soudaineté de cette aventure, qui ressemblait, à part le paysage et certains détails occidentaux, exactement aux contes nuptiaux de sa nourrice. Un beau roi nomade — Karl n'est-il pas vagabond? — un beau roi nomade chaussé d'acier — les Bédouins n'ont-ils pas des talons de fer dentelé pour écraser les serpents? — l'avait enlevée de sa chaise d'abord, au bout du lac ensuite. Il ne l'avait pas assise devant lui sur sa selle, mais il l'avait quand même tenue contre lui dans cette course — non point du *borak*, mais du fauteuil ailé — et ensemble ils avaient parcouru l'espace solitaire. Tout comme le simoun, le frimas avait mordu leur face; une barbe d'or, au lieu d'un « fleuve d'ébène » avait frôlé ses joues ; une toque de fourrure s'était penchée vers elle, à la place d'un turban de soie, et, au lieu de s'asseoir au pied des palmiers, ils étaient restés debout près des roseaux de glace.

Peut-être ce baiser chaste et ce sage retour au bercail eussent-ils moins enthousiasmé Ouarda. Mais Siona, qui fré-

missait encore de dégoût au souvenir de la brutale et fétide étreinte de son cousin, chérissait son « revenant » d'avoir préservé la poésie et la douceur de leurs fiançailles.

Sa chimère s'était fondue à la réalité ; et Siona ne pouvait concevoir une vie qui ne fût point chimérique.

Il lui avait dit en revenant du lac :

— Nous n'annoncerons pas encore aux autres que nous nous sommes fiancés. Ce sera un secret entre nous deux ; puis, dans quelque temps, quand je saurai ce que je veux faire, j'écrirai à votre mère pour lui demander votre main.

— Oh ! maman ! — avait répondu Siona, — maman veut tout ce que je veux, elle a déjà, depuis longtemps, hospitalisé toute la famille Bachmann dans ses prières !

Et, maintenant, Siona songe avec regret qu'elle aurait bien voulu, dès demain, apprendre cette merveilleuse nouvelle à sa maman, sa pauvre maman qui tricote sans cesse, et qui, à chaque maille, implore son « cher Sauveur » de trouver un bon mari pour ses filles.

« Maman ! ta Sionette est fiancée ! Maman, ta Sionette s'est trouvé toute seule un beau mari ! »

Elle pense encore à Fräulein Klein et à Dora Schmidt. Ah ! quelle revanche de leur crier à la rentrée :

— Voilà, la *dösige* Siona est fiancée ! La queue de raton est aimée d'un époux ! Elle n'a pas eu besoin pour cela de votre science, ni de votre moralité. Votre éducation, vous pouvez la garder — mon mari s'en moque — et la pension payée d'avance et l'argent des manuscrits aussi. Je suis riche d'amour. Gardez aussi votre canapé bancal ; j'aurai désormais pour couche royale les bras de mon mari. Adieu ! Je m'en vais !

Oui, quel dommage de ne pouvoir leur claironner cela et de triompher de leur ahurissement et de leur rage !

Quant aux autres, Siona était de l'avis de Karl. Mieux valait ne rien leur dire.

Elle détestait ces fiançailles allemandes et leur effusion publique, leur « tangage d'âme » traditionnel ; leur méli-mélo gastronomique et sentimental, comme elle le voyait chez Hedwig, et son postier, et qui l'eussent à jamais dégoûtée de la tendresse germanique.

D'ailleurs pour elle « le prince de ses rêves » n'était pas allemand. C'était un Américain, un revenant, et son prénom, bref, rude, militaire, de Karl, elle l'avait déjà, pour le langage de son cœur, transformé en un « Charley » languissant.

Le nom de Bachmann ne la charmait pas non plus. En réalité il ne s'appelait pas Bachmann, mais Schmirwitz, selon le premier mari de sa mère. Karl Schmirwitz ! Frau Siona Schmirwitz ! Non ! c'était trop laid ! A tout prendre Bachmann valait mieux ! Cela signifiait l'homme du ruisseau et, par extension, Triton ou Neptune, ce qui cadrait avec la poésie du lac ! Au reste, prononcé à l'anglaise le nom de Bachmann ne faisait pas mal : *Mistress Charley Bachmann* ! Car naturellement ils vivraient en Amérique, puisque son fiancé n'avait pas aimé l'Allemagne avant de la connaître, il y avait double raison pour ne pas y rester maintenant.

Et Siona s'endormit en souriant à son rêve nuptial aussi doré que la barbe fluviale de son Neptune !

*
* *

Le lendemain, toute la famille se rendit dans les Hübner, les parents de Mouge, et le déjeuner commencé à une heure ne prit fin qu'à cinq. Il était trop tard pour patiner. Siona en fut navrée.

Le surlendemain, Karl partit pour Berlin s'enquérir de ses bagages que, dans sa hâte d'arriver pour Noël, il avait abandonnés à Hambourg.

Le repas de midi fut morose malgré la présence amoureuse de Hedwig et de son postier, et madame Bachmann soupirait :

— On ne le reverra plus ! Il ne reviendra pas ! C'est chaque fois comme ça ! Il est enchanté de nous revoir, et au bout de deux jours, il s'ennuie chez nous. C'est un oiseau migrateur qui n'a son nid nulle part. Il est pourtant d'âge à s'en bâtir un. J'ai pensé que Gretel Hübner... Elle n'est pas trop mal, n'est-ce pas? *Ach!* il ne l'a même pas regardée ! les filles de Freienwalde ne lui plaisent pas *ach ! ach !*... Toi, Käthe, tu devrais lui trouver une fiancée à Berlin !

— Il la trouvera bien tout seul, maman, — dit Käthe en

clignant ses yeux de singe du côté de Siona, — et tu peux être tranquille, il reviendra !

Il revint en effet le soir même, et paraissait si heureux que madame Bachmann en oublia ses appréhensions. Il avait apporté pour leur « poussin de Noël » du *loukoum* de Constantinople et des confitures de roses de Smyrne, mais il avait négligé de s'informer de ses bagages.

Après le dîner, on fit de la musique.

Hedwig joua de la cithare, le postier de la flûte, Anna du violon, Käthe et Gertrude du piano. Puis madame Bachmann pria Karl de chanter et Siona de l'accompagner. Siona dut avouer qu'elle ne savait même pas ses notes.

Madame Bachmann en fut scandalisée :

— Comment ! vous une jeune fille instruite, une *Seminariste*, vous ne jouez pas du piano, ciel ! est-ce possible ?

Karl, au contraire, se déclara ravi de trouver enfin quelqu'un qui ne se croyait pas obligé de tapoter. Au reste, on musiquait trop en Allemagne ! On se gavait, on s'écœurait de symphonies. Ce qui l'avait charmé en Amérique, c'était, précisément, de ne pas entendre continuellement de musique ni en parler.

Cependant, il se mit au piano et chanta, en s'accompagnant lui-même, les lieds d'amour et de mélancolie de Heine et de Lenau, que Siona avait lus cet été en pleurant, dans le bois sacré, près du mausolée. Elle reconnut dans cette coïncidence une tendre fatalité, et pensa, frémissante d'émotion amoureuse, qu'ils s'étaient déjà aimés, à travers l'épaisseur de la planète.

Karl avait une voix admirable, vibrante et grave, et Siona qui savait qu'il ne chantait que pour elle, se sentit pour la première fois une âme et une vocation de musicienne.

« Quand nous serons mariés, j'apprendrai le piano et je l'accompagnerai ! », se promit-elle.

— *Ach ! ach !* que c'est beau ! que c'est édifiant ! je nage dans de la mélodie ! — soupirait, les mains jointes sur son ventre comme sur une bouée, madame Bachmann à la fin de chaque lied.

Et quand le dernier son se fut exhalé, elle se leva et alla dans la cuisine chercher quelque chose de substantiel, pour se remettre de cette natation.

***

Les jours suivants il plut à verse, et navrée, Siona voyait fondre avec la glace, son espoir d'une course enchantée sur *leur* lac.

Karl paraissait moins désolé.

— Il fait bon regarder la pluie derrière les vitres, — dit-il tendrement incliné vers le petit visage déçu — on apprécie davantage la douceur du foyer !

Et, en effet, il semblait se plaire à l'atmosphère intime et douillette de ce *Wohnzimmer* où sa mère ravie et triviale vaquait autour de lui comme une servante, et où il était assis sur le canapé entre Siona et Käthe. Anna barbouillait un de ces vases de *Majolika* chers aux Allemands, Gertrude brodait des vers de mirliton sur un chemin de table, et dans la pièce voisine, on entendait Hedwig et son fiancé faire de la musique entre de longs silences. On bavardait confortablement de tout et de rien, de ses goûts, de ses lectures et de ses voyages, parfois, la mère, interrompant ses occupations de ménage, venait s'affaler dans un fauteuil et prenait part à la conversation.

Elle rapportait les potins de la petite ville, en imitant les gestes et les expressions des gens, ce qui amusait beaucoup ses enfants, ou bien elle racontait des plaisanteries en argot de Berlin, que Siona ne comprenait pas, mais dont la vulgarité la froissait involontairement et lui rappelait les plaisanteries d'Émilie et des ordonnances.

Ou bien madame Bachmann évoquait des souvenirs quand ses enfants étaient tout petits. C'étaient des fêtes, des accidents, des maladies, des aventures de bonnes, les frasques de Karl. Et Siona assise à côté de son fiancé, et assistant à cette enfance si différente de la sienne, se demandait si l'amour suffirait à remplacer l'absence des mêmes souvenirs.

Puis, tout à coup, les sœurs pygmées se dispersaient comme un vol de moineaux. La mère retournait à la cuisine. Karl s'approchait de Siona et c'étaient des confidences charmantes, où Karl disait avec de jolies paroles et une tendre voix — comme dans les romans, pensait Siona délicieusement — combien il l'aimait, combien il avait été seul avant de la ren-

contrer — il était sincère à ce moment — et combien, lui, l'errant, désirait stabiliser sa vie autour d'elle, la petite émigrée. Siona, à son tour, lui contait ses mélancolies, sa solitude de cœur, sa langueur dans le bois sacré, où elle avait lu les poèmes d'amour, qu'il avait chantés l'autre soir, et où, en pleurant, elle l'avait appelé.

— Et vous êtes venu, Charley ! vous avez traversé les océans, pour répondre à mon appel ! — disait-elle, exaltée et convaincue.

Elle lui parlait aussi de son enfance à elle, tant autre que celle du fils du vétérinaire berlinois ; de Ouarda, d'Ali, des Bédouins, de l'autruche, de son pauvre papa enterré dans le cimetière de Rotterdam, de sa maman si douce, si résignée (elle ne pouvait s'empêcher de lui comparer mentalement la commune madame Bachmann.)

Il s'attendrissait.

— Je l'aime déjà, votre maman ! Quand nous serons mariés, elle viendra habiter avec nous.

— Oh oui ! — s'écria Siona, reconnaissante, — elle serait si heureuse ! à moins qu'elle ne veuille plus voyager.

— Voyager où?

— Mais en Amérique... Puisque vous n'aimez pas l'Allemagne, Charley !

— Je n'aimais pas l'Allemagne sans toi. Elle me plairait peut-être à travers ton âme exotique, et puis, toi-même, écureuil de Sibérie, n'as-tu pas déjà regretté notre lac gelé et notre froid occidental?

Siona avait apporté des devoirs d'arithmétique et de chimie auxquels elle ne comprenait rien. Karl les lui expliquait, et, penché sur son cahier, il lui mordillait l'oreille.

— C'est amusant d'avoir pour fiancée une petite fille qui griffonne ses devoirs de classe !

Puis, inquiet :

— Vous avez seize ans, Sionette, et j'en ai trente-trois ! Est-ce que vraiment vous ne me trouvez pas trop vieux?

Siona, trop jeune elle-même pour se soucier de jeunesse, répondait :

— Je n'aime pas les jeunes gens !

Et elle repassait dans sa mémoire, les seuls qu'elle eût connus en Allemagne, l'affreux cousin Théodore, Mouge, le bouledogue balafré, et Willy, le géant au front géographique en relief. M. Zimmermann, lui, n'était pas un « jeune homme », c'était un chancelier d'ambassade.

Quand la porte du *Wohnzimmer* s'ouvrait, Karl et Siona s'écartaient un peu, bien que les sœurs eussent l'air de dire : « Ne vous gênez donc pas ! Nous avons toutes été, plusieurs fois, fiancées. Nous savons ce que c'est ! »

Madame Bachmann apportait toujours quelque chose à boire ou à manger pour Karl qu'elle trouvait amaigri. Par la même occasion, elle gâtait Siona, mais avec moins de sincérité, partagée entre la jalousie et la reconnaissance, envers cette petite étrangère qui retenait son fils au foyer familial.

*
* *

Pour la Saint-Silvestre, la famille Bachmann se rendit encore chez la famille de Mouge. On fit naturellement encore de la musique, et cette fois de la musique sérieuse. La Mouche râclait un violoncelle plus haut qu'elle, et Karl enflant ses joues autour d'une clarinette, ressemblait à un zéphir barbu.

Siona s'ennuyait, et sentait déjà s'ébranler sa vocation de musicienne, quand heureusement Willy, le colosse, vint l'amener à la cuisine pour préparer la fameuse *Silvesterbowle*, indispensable à une heureuse année.

A minuit moins un quart, le concert prit fin et l'on procéda à une sorcellerie impressionnante qui consiste à jeter du plomb fondu dans de l'eau pour deviner l'avenir d'après la forme que prend le métal. (On disait que le prince Henri avait choisi sa carrière à la suite d'une ancre ainsi fondue.)

Siona était extrêmement impressionnée par cette cérémonie.

Hedwig commença. Elle saisit la grande cuillère, la promena au-dessus du brasero et versa la soudure dans le seau d'eau.

— Une gaufre ! tout va bien ! — annonça Mouge, monté sur une chaise, — elle restera bonne pâtissière !

Käthe coula une chose inexplicable.

— Avenir énigmatique ! — prophétisa l'étudiant.

Anna eut une clef.

— Coffre-fort ! fortune !

En tremblant Siona attendit son tour.

— Un anneau ! un anneau ! Elle se mariera dans l'année... et avec moi ! — hurla Mouge, qui, dégringolé de sa chaise, venait de fondre également une bague.

— Et toi, Karl? — dit madame Bachmann, inquiète.

Karl retira de l'eau une petite nef toute hérissée de mâts !

— *Ach !* un voilier ! — soupira sa mère déçue. — Il va repartir !

« Et avec moi ! » pensa Siona ravie.

Au coup de minuit on s'embrassa à la ronde, et Mouge et Willy en profitaient pour serrer Siona dans leurs bras et plaquer des baisers retentissants, de vrais « baisers d'étudiants », sur ses joues.

Puis, ce furent de nombreux *prosit* ! « à votre santé ! à votre bonheur ! » portés avec la *Silwesterbowle* que l'on buvait bras dessus, bras dessous, en allant de l'un à l'autre. Et vraiment, à la fin, la tête de Siona chavirait un peu.

« On s'amuse tout de même bien, en Allemagne ! » se disait-elle, confusément, quand Mouge et Willy l'eurent encore embrassée.

Dehors, la nuit était glacée. Il avait neigé toute l'après-midi, et maintenant le givre craquait sous les pieds.

Siona frisonna. Karl l'entoura d'un pan de sa pelisse et ils se mirent à courir pour se réchauffer.

Elle était encore très excitée.

Est-ce que vraiment on pouvait se fier à cette sorcellerie? Cette alliance ! ce bateau ! c'était extraordinaire ! Ils n'eussent pas été fiancés, qu'ils le seraient ce soir. Tout les poussait l'un vers l'autre ; le sort lui-même avait prononcé un arrêt fatidique !... Oh ! quand elle avait vu se former le petit bateau, le beau petit bateau — elle l'avait, là, dans son manchon... Est-ce bientôt qu'ils s'embarqueraient? Et vers quelle terre navigueraient-ils? D'abord, naturellement, ils iraient à Rotterdam, porter les palmes sur la tombe de son père, et après? Est-ce à la Corne d'Or, à Constantinople qu'ils passeraient leur lune de miel? Ou bien à Smyrne et en Égypte? Ses parents avaient fait leur voyage de noces au Liban... oui, eux aussi, ils choisiraient le Liban. « O sources d'eau vive !

ô cèdres du Liban! »... Puis ce serait Damas : elle conaissait le consul allemand à Damas, M. Zimmermann, elle avait dîné avec lui chez les Hartwig. Puis ce serait Balbek et son temple du Soleil. Ils n'iraient pas à Jérusalem; ce serait trop triste; ce serait pour une autre année, n'est-ce pas, Charley?

Charmé d'abord, Karl avait écouté le gazouillis de cet oiseau exotique niché dans sa pelisse, mais peu à peu, son visage s'était attristé, et c'est sur un ton de profonde mélancolie qu'il répondit enfin :

— Pour voyager ainsi, petite chérie, il faut beaucoup d'argent ! Et je ne suis pas riche, pas riche du tout !

Elle fut dégrisée, soudain, non point de l'aveu de sa pauvreté — la fortune lui était indifférente — mais de la tristesse de sa voix. Elle devinait qu'elle l'avait peiné.

— Oh ! — dit-elle tendrement, en levant vers lui ses yeux illuminés et son petit visage radieux. — On est toujours riche quand on s'aime.

Il l'embrassa avec reconnaissance.

Alors, une nouvelle ivresse l'exalta, et se serrant contre lui — qu'on était bien à deux, chauds, dans cette pelisse !

— Mais je ne tiens pas du tout à voyager... J'ai vu assez de pays comme ça ! C'est parce qu'avec Käthe on avait fait des itinéraires... d'ailleurs — elle sentait la pression de son bras — d'ailleurs l'Allemagne ne me déplaît pas... J'aime Freienwalde, nous habiterons une vieille petite maison comme la vôtre, vous m'apprendrez à patiner, je vous ferai des gaufres, et quand je serai trop nostalgique du soleil, vous me chanterez des lieds d'amour !

— Non ! — dit-il pensif, — vous ne serez pas heureuse en Allemagne ! Nous irons en Amérique. Je m'arrangerai. Un homme de volonté peut toujours gagner sa vie en Amérique... Non, je ne vous imposerai pas le sacrifice de vivre en Allemagne, pauvre petit poussin exilé !

*
* *

Deux jours plus tard, Käthe et Siona firent les préparatifs de leur retour à Berlin. Siona se rendait difficilement à cette évidence. Comment ! après avoir été tant choyée, il fallait

réintégrer l'horrible pension Klein ! Et, elle en voulait à son poétique, mais peu pratique fiancé, de l'avoir seulement enlevée jusqu'au bout du lac. Et pourquoi, maintenant, ne la retenait-il pas? Pourquoi, puisqu'il l'aimait, la laissait-il retourner à ses humiliations et ses supplices? (Il est vrai qu'elle ne les lui avait pas avoués par orgueil, mais il aurait dû les deviner.) Il n'avait qu'à demander à madame Bachmann de la garder ou bien ils auraient pu se marier tout de suite. Évidemment, elle était jeune, à peine nubile, elle avait des études à terminer, à passer des examens. Est-ce qu'on s'occupe de cela en Orient? Est-ce qu'une vierge qui se marie a besoin de science? Mais voilà, en Allemagne, les choses se font « sérieusement » Quand deux êtres s'aiment, il faut qu'ils « apprennent à se connaître », c'est pour cela qu'ils se fiancent. Puis quand ils sont fiancés, il faut qu'ils apprennent à gagner leur vie. Alors, quand ils ont appris l'un et l'autre, ils n'ont plus aucune envie de se marier ! C'est pour cela qu'ils se défiancent ; et voilà, ce que les Allemands appellent « envisager l'existence avec sérieux ».

Siona se faisait ces réflexions maussades, en marchant à côté de Karl qui portait son petit bagage. Toute la famille Bachmann, y compris le postier, avait tenu à conduire les deux *Seminaristes* à la gare où les attendaient déjà Mouge en calot de philologue, Willy en calot de jurisprudent, et les sœurs Hubner à lunettes et vêtements bariolés.

Et tous avaient apporté, — bien que Berlin ne fût qu'à deux heures, — les tartines et les bouquets traditionnels, sans lesquels il n'y a pas d'amical départ.

Et maintenant, debout à la portière, Siona regarde ce petit groupe allemand parmi lequel, elle avait passé ses seules heureuses vacances et sa reconnaissance est paralysée par la laideur de ces gens. Est-ce possible qu'on puisse être aussi commun et aussi cordial à la fois? car de la grosse petite madame Bachmann jusqu'au gigantesque Willy balafré, tous ont dans leur tête levée vers la portière, tous ont quelque chose d'inachevé et d'animal que Siona n'avait pas encore remarqué.

Seul, son fiancé, dans sa pelisse et sa toque de fourrure avec son régulier et doux visage, encadré d'une barbe dorée est humainement beau ; et comme s'il ne voulait pas être confondu

avec les autres, il se tient à l'écart, ses yeux couleur noisette, rivés sur Siona.

Et derrière lui, Siona voit la petite ville, ses maisons blanches de neige; ses arbres scintillants de givre; et là-bas où commence la « franche forêt », elle devine leur *lac*, jeté comme une gemme précieuse parmi des roseaux cristallisés...

Et quand le train se met en marche, Siona agite son mouchoir, et elle ne sait pas elle-même, si c'est à son fiancé, ou à la poésie polaire de Freienwalde, qu'elle envoie ce frémissant adieu.

XVII

Käthe, mise au courant de la situation par son frère, se prêta de bonne grâce à l'échange de la correspondance. Elle exigeait seulement des fiancés de borner leur effusion épistolaire à une lettre par semaine pour ne pas entraver les études de Siona.

Les lettres de Karl, d'une petite écriture fade et pointue — pas du tout l'écriture d'un vagabond — étaient tendres, sentimentales et un peu monotones. Mais Siona qui les amassait dans son corsage, les embellissait à son gré, en les lisant, la première fois, au seul endroit où une pensionnaire puisse trouver une retraite absolue, les autres fois, en classe, entre les pages de ses livres, et, le soir, quand elle les savait par cœur, elle les relisait encore — en y retrouvant beaucoup de significations cachées — à la lueur d'alumettes-bougies, dans la fente de son canapé.

« J'ai un fiancé ! j'ai un fiancé ! » jubilait-elle continuellement, et cette phrase, comme une formule talismanique, l'insensibilisait aux humiliations de Fräulein Klein, aux ricanements de Dora Schmidt, aux impertinences de Minna et de Frantz, le nouveau valet de chambre, haut de six pieds. Et, même à la maussade hauteur de Fräulein Lange, elle répondait en égrenant, pour soi, les « petit cœur », les « petit trésor », les « petit ange », de son Charley, et elle prenait en pitié tous les gens qui vivaient sans secret amoureux, ne portaient pas de tendre amulette, sur la peau, et n'avaient pas été fiancés à seize ans !

Les lettres de Siona, tracées d'une main virile et impulsive, sur les feuillets de ses cahiers, qu'elle arrachait après l'étude, étaient remplies de choses passionnées, lyriques et excessives, dont elle ne comprenait pas le sens, mais dont l'expression la troublait, bien plus que les appellations de son fiancé. Elle aimait à se répéter ses propres phrases, et le soir, dans sa chambre, elles excitaient des curiosités charnelles dans son imagination ardente, mais inavertie.

Alors, avec Edith et May, les deux cousines anglaises, d'un an plus âgées que Siona, elle remuait de l'amour et du mariage le mystère irritant.

C'était surtout cette nuit de noce qui l'intriguait.

Elle savait qu'il s'y passait quelque chose d'unique et de décisif, mais quoi, exactement?

May racontait que dans son pays de Galles, il était d'usage le soir nuptial, quand les mariés sont entrés dans leur chambre, de casser des cruches devant la porte avec fracas. C'était là un symbole, parce que chez la mariée, cette nuit-là, se cassait aussi quelque chose.

— Se cassait quelque chose? mais où? mais quoi? — questionna Siona les yeux agrandis d'un craintif étonnement.

Edith prétendait, que lorsqu'on était jeune mariée on avait des chemises de nuit boutonnées jusqu'en bas. Elle avait vu le trousseau de sa sœur aînée, c'était comme ça !

— Boutonnée jusqu'en bas? mais pourquoi?

— *Goosy* (petite oie) ! mais pour mieux la déboutonner.

Et Edith aux deux têtes rapprochées donnait d'étranges explications.

— Oh ! — s'écria Siona rouge de confusion, — je vous garantis que cela ne se passera pas comme ça chez moi! D'abord, moi, la nuit de noce je me glisserai dans un grand sac de toile, tenez! comme un sac postal, et je ne laisserai sortir que ma tête.

— *Goosy !* — répéta Édith — et comment ferez-vous les autres nuits?

— Oh ! les autres nuits, je coucherai, au contraire dans les bras de mon mari. Cela doit même être délicieux de dormir enlacés (elle songeait à son retour avec Karl dans la même

pelisse) ; c'est seulement cette première nuit où il se passe, où il se casse quelque chose qui me fait peur !

Edith regagna son lit, en haussant les épaules. Décidément, cette petite fille était trop ignorante. On ne pouvait utilement parler avec elle, et, à May elle racontait encore que s'étant glissée, le lendemain matin dans la chambre nuptiale que les jeunes mariés venaient de quitter, elle avait trouvé les oreillers entassés au milieu du lit !

« Les oreillers au milieu du lit ! qu'est-ce que cela pouvait signifier encore ! » se demandait Siona, tandis que, très excitées, les deux cousines continuaient à chuchoter.

Mais en dehors de ces questions précises qui tourmentaient Siona par intervalles, une songerie vague, une volupté sentimentale, une langoureuse ardeur l'habitaient constamment et alanguissaient son énergie au travail. Elle n'était plus une attentive élève. D'ailleurs pourquoi travaillerait-elle, puisqu'elle était fiancée? Pourquoi bûcherait-elle ces choses arides et pédantes, l'algèbre, la chimie, la pédagogie, puisque M. Zimmermann, lui-même, avait déclaré que les filles allemandes étaient beaucoup trop savantes, et que le sens d'aimer était pour une femme la grande science de la vie ?

Ainsi Siona se laissa bercer durant trois mois par la béatitude des rêves.

***

Un jour, Käthe, lui remit une lettre plus lourde, et qui lui promit, dès les premières lignes, l'annonce d'une bonne nouvelle.

« Ça y est ! pensa Siona dans sa secrète retraite, nous allons nous marier ! »

Ce n'était pas ça, tout à fait.

Karl lui apprit, que parmi les différentes professions qu'il avait exercées, se trouvait celle de dentiste. Or, au cabinet dentaire de Freienwalde, il manquait un mécanicien-opérateur. On lui avait fait des offres, il les avait acceptées sur les instances de sa mère, et dans l'espoir que cela rapprocherait l'époque de leur mariage. Il ne s'agissait, à vrai dire, que d'un stage pour le moment — il avait besoin de rapprendre son métier — mais dans un an, il serait rétribué, et comme le den-

tiste était un vieil ami de son père, il lui céderait plus tard son cabinet. Leur situation, au début, serait modeste, mais n'avait-elle pas dit, elle-même, qu'on était toujours riche quand on s'aimait?

« Donc, toute petite Siona, dans un an vous serez ma femme ! »

« Dans un an! soupira Siona, déçue, mais c'est une éternité ! jamais je ne pourrai attendre jusque-là ! »

Et leur départ pour l'Amérique ; leurs beaux projets de voyage? la promesse de son fiancé de ne pas lui imposer un séjour en Allemagne? Il avait donc oublié tout cela?

Il lui disait encore qu'il écrivait par ce même courrier à madame Benédictus pour lui demander la main de sa fille. De cette façon, ils pourraient peut-être se rencontrer cet été à Stockhausen (cette perspective n'enchantait nullement Siona) et faire leur pèlerinage au bois sacré où elle avait pleuré, solitaire, sur les lieds d'amour. Quant à sa propre mère, il préférait ne pas lui avouer encore leurs fiançailles. Elle consentirait, certes, à la longue, mais pour l'instant elle était tout au bonheur de savoir son fils fixé à Freienwalde et à l'espoir d'un rapprochement entre lui et la sœur de Mouge.

Cette lettre dépita Siona. Elle cessa durant plusieurs classes son amoureux gribouillage, et dans son cœur le tendre « Charley », si câlinement prononcé, devint le bref et brutal et germanique « Karl ».

Sa seule consolation était l'idée de la joie qu'éprouverait sa pauvre maman à la nouvelle de ses fiançailles. Ah ! comme avec des larmes de bonheur elle remercierait son cher Dieu, d'avoir pourvu — même avant de sortir de pension — sa Sionette d'un mari !

Mais la lettre que Siona reçut de sa mère n'exprimait pas du tout ces sentiments. Cette demande de M. Bachmann l'avait beaucoup surprise et effrayée un peu. Certes, elle appréciait sa loyauté et la correction de sa franchise. Sur la photographie envoyée, il paraissait doux, affectueux, relativement jeune. Mais c'était tout de même un homme de trente-trois ans ! Le double de l'âge de Siona ! Et puis, qu'est-ce que c'était que cet homme qui avait passé sa jeunesse à

parcourir le monde? — la pauvre femme était payée pour se méfier des voyageurs — et qu'est-ce que c'était encore que ce métier de mécanicien-opérateur-dentiste? Était-ce seulement un métier chrétien? En tous les cas, M. Bachmann ne lui exprimait aucun sentiment religieux, elle craignait donc que cet inconnu ne fût pas l'époux destiné par Dieu à sa fille. Elle suppliait Siona d'attendre, de réfléchir. Elle-même prendrait conseil du cousin Théodore à sa prochaine visite. Il était pasteur maintenant. Il avait sa cure pas loin de Lauterbach. Il venait souvent et ne manquait jamais de s'informer de Siona. Le brave et pieux garçon était toujours aussi prévenant pour sa « tante Lotte ». En ce moment, elle lui tricotait des chaussons de lit. Le pauvre! avait, même en été, les extrémités glacées ! C'est lui qui aurait besoin d'être aimé, d'être choyé; c'est lui qui, en retour, ferait un bon, un sérieux mari !

Cette lettre et les allusions à son cousin rejetèrent Siona dans les bras de Karl. Puisqu'il y avait obstacle à leur union, il y avait magnanimité à résister, et Siona aimait à être magnanime. Elle pardonna donc à Charley de n'être qu'un opérateur allemand, et de ne pas l'amener en Amérique. Elle déclara à sa mère qu'elle aimait Karl Bachmann d'un amour éternel, que rien, ni le temps, ni l'éloignement, ni la misère ne sauraient altérer; et, pour couper court à toute contradiction, elle termina sa lettre par les paroles de Ruth à Noémi, sa belle-mère : « Où il ira, j'irai, son peuple sera mon peuple ; son Dieu sera mon Dieu. Là, où il mourra, moi aussi, je veux être enterrée. »

La faible madame Benédictus fut vaincue par cette réplique biblique, et aussi par son désir — la chère femme — de ne pas gâter l'innocent bonheur de sa Sionette. Elle garda donc le secret de ces fiançailles — Siona l'en avait priée — et se contenta d'en référer à son doux Seigneur.

(*La fin prochainement.*)

MYRIAM HARRY

COMMENT L'ALSACE

EST VENUE D'ELLE-MÊME A LA FRANCE

AU XVIIE SIÈCLE

Il n'est pas exact, comme l'affirment des historiens allemands, que la prise de possession de l'Alsace par la France au XVIIe siècle ait revêtu la forme d'une conquête violente. Si les troupes françaises occupèrent le pays, ce fut à la demande expresse des Alsaciens eux-mêmes, sur leur insistance, après les premiers refus de Louis XIII. Je voudrais montrer, avec quelque précision, d'après les papiers du cardinal de Richelieu, comment les faits se sont passés. Nul en ce temps, bien entendu, n'émit de théorie sur le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, ni ne soutint que les Alsaciens étant Français devaient revenir à la France. Les populations agirent suivant des instincts obscurs.

***

Il faut remonter un peu. Durant les huit premiers siècles de notre ère, le peuple qui habitait le sol de la future Alsace, latinisé par Rome, bénéficia de la civilisation gallo-romaine, puis mérovingienne et carolingienne. Après quoi vinrent le

traité de Verdun de 843 et les événements qui en résultèrent, lesquels rattachèrent l'Alsace au Saint-Empire germanique pour une nouvelle durée de huit siècles.

Les Alsaciens d'aujourd'hui nient être Allemands. Ils affirment qu'ils sont des Celtes. Les auteurs anciens montrent par les faits qu'ils rapportent, que ce qui caractérise le peuple celte, entre autres, c'est l'esprit démocratique. Les Alsaciens du moyen âge, en effet, profitant de l'anarchie qui régna durant les temps féodaux en Germanie, s'organisèrent en républiques autonomes, indépendantes, souveraines[1]. Un historien de Strasbourg a constaté dans cette ville l'exercice de trente-cinq droits de souveraineté. Quant à l'empire, il ne couvrait les Alsaciens que de sa grande ombre. Sans doute les villes alsaciennes tenaient à se dire d'empire, à figurer aux diètes, à mettre sur leurs sceaux une aigle bicéphale. Mais elles ne prêtaient aucun serment à l'empereur, professaient qu'elles ne lui devaient que du respect, et, ses lettres reçues avec déférence, n'en faisaient qu'à leur tête.

Elles n'étaient pas toute l'Alsace. L'Alsace, qui, en tant que province n'a eu le sentiment de son unité qu'au temps de la domination française, comptait, à côté des villes, une infinité de féodaux laïques et ecclésiastiques petits ou grands. Mais ces féodaux, très encombrants jusqu'au XVe siècle, avaient vu leur rôle singulièrement diminuer depuis le XVIe, et, à partir de cette date, les dix ou quatorze villes alsaciennes dites libres (chiffre élevé sur une étendue de deux de nos départements) groupées entre elles, — dix formaient la Décapole — avaient une politique active qui a déterminé en fait le sort de tout le pays au XVIIe siècle.

Et c'est parce que les Alsaciens se trouvèrent libres, qu'ils purent subir durant plusieurs siècles l'hégémonie du Saint-Empire. C'est parce qu'au XVIIe siècle l'empereur germanique voulut détruire les libertés des villes et ravagea le pays que les Alsaciens se détournèrent de lui et allèrent à la France.

1. L'histoire de ces républiques fait le sujet d'un livre que nous allons prochainement publier sous ce titre : *Les anciennes républiques alsaciennes*. Nous renvoyons à ce livre pour cette question comme pour le développement de ce qui suit.

Le point de départ de la crise fut la Réforme. Gens d'humeur indépendante, les Alsaciens avaient en grand nombre adopté les doctrines de Luther. L'empereur, ferme catholique, rendu puissant par les immenses possessions de l'Espagne, entendit défendre l'intégrité de la foi : mais, entreprenant des luttes religieuses, il devait être amené à s'en prendre à ce qu'on appelait alors « les libertés germaniques ». En Alsace, petit pays, il ne fit aucune distinction entre catholiques et protestants, et les uns et les autres virent les libertés alsaciennes sacrifiées.

Déjà au XVIe siècle, les Alsaciens ayant refusé de recevoir les premiers édits de l'empereur contre la Réforme, Charles-Quint s'était laissé aller à proférer des menaces : les républiques alsaciennes étonnées avaient fortifié leurs murs, Strasbourg avait construit une vaste enceinte. Charles-Quint vint avec de la cavalerie rétablir la messe à Strasbourg. La manière forte était organisée : elle allait être poussée à l'extrême par son petit-neveu Ferdinand II, au cours de la guerre de Trente ans.

Lorsque Ferdinand II révéla son projet de restaurer intégralement le catholicisme en Germanie, l'Allemagne se souleva. L'empereur écrasa ses premiers adversaires commandés par le prince Palatin : c'est alors que commencèrent les désastres de l'Alsace. Une armée de vaincus ne sachant où aller s'abattit sur le pays, conduite par un reître, Ernest de Mansfeld, qui, sous prétexte de venir prendre ses quartiers d'hiver, saccagea la province. Les villes furent mises au pillage, les villages brûlés ; des bourgs payèrent rançon ; les populations des campagnes fuirent de toutes parts.

Puis, Mansfeld disparu, les troupes de l'empereur arrivèrent et, sous prétexte que les Alsaciens n'avaient pas assez résisté à Mansfeld, les traitèrent avec la dernière violence. Les cités furent soumises à toutes les extorsions, les magistrats placés en tutelle, les libertés municipales supprimées. Du haut des balcons et des perrons des hôtels de ville, en 1624, des commissaires impériaux proclamèrent les magistrats coupables de trahison, désignèrent les bourgeois à emprisonner, fixèrent des amendes à infliger, et notifièrent qu'à l'avenir l'administration des cités serait sous le contrôle des

agents de l'empereur. Ce n'était pas fini. Le 10 avril 1625, de nouveaux commissaires signifiaient un mandement de l'empereur qui ordonnait de rétablir le culte catholique tel qu'il était soixante-dix ans auparavant. Pour en appuyer l'exécution, une armée de 18 000 hommes se concentra en Souabe. Dans chaque ville la force eut raison des résistances. L'empereur imposa dorénavant à sa guise des contributions, envoya des troupes, commanda comme il voulut ; ses agents émirent des théories qui sentaient le plus pur despotisme : les vieilles libertés alsaciennes, fruit de plusieurs siècles d'indépendance, n'existaient plus !

Aussi, lorsque les luthériens allemands excédés firent appel contre leur souverain au roi de Suède, Gustave-Adolphe, et que celui-ci débarqua en Allemagne avec une armée, les Alsaciens ouvrirent les portes de leurs villes toutes grandes au nouvel allié. Mais d'un abîme ils tombaient dans un autre ! L'occupation suédoise a laissé les plus lamentables souvenirs. La soldatesque de Gustave-Adolphe se livra à tous les excès : vivres, argent, elle ne laissa rien ; elle prit les civils et les fit travailler ; elle tortura les bourgeois pour leur arracher ce qu'ils cachaient, les emprisonna. Un de ses chefs, condottiere allemand, le rhingrave Othon-Louis, personnage cruel, barbare, ivrogne, pourchassant les paysans du Sundgau révoltés, en massacra un jour 1 600 à Dannemarie et 2 000 à Blotzheim : il était pire que Mansfeld ! Entre temps les armées impériales revenaient pour reprendre le pays et se montraient aussi impitoyables envers les habitants. L'Alsace a vécu à ce moment les heures les plus sombres de son histoire. Jamais elle n'avait connu pareilles misères. Droits, libertés, institutions, sécurité, fortunes, tout était compromis. C'est dans cette extrême détresse que, ne sachant plus que devenir, les Alsaciens, catholiques ou protestants, pensèrent à la France, l'appelèrent à leur secours et se donnèrent à elle.

***

Quels avaient été jusque-là les sentiments des Alsaciens à l'égard de la France? Des textes précis seront plus probants que d'incertaines considérations.

Au début du XVIe siècle se produisit à Strasbourg une polémique entre deux érudits alsaciens, Jacques Wimpheling et Thomas Murner sur la question de savoir si la rive gauche du Rhin avait jadis appartenu à la Gaule. Wimpheling le niait, Thomas Murner le soutenait. Wimpheling, un des représentants les plus qualifiés de la Renaissance alsacienne, disait que l'idée de croire que la France dût s'étendre jusqu'au Rhin était une erreur, que « cette erreur qui procédait, en vertu de minimes raisons, des anciennes histoires, était confirmée par le fait que nous aussi, disait-il, gens d'Alsace, nous le croyons, faussement d'ailleurs, et que la plupart d'entre nous sont plus favorables à la France qu'à l'empire germanique. » Il ajoutait : « Nous envoyons de temps en temps au roi de France des députés « à demi Français », qui, étant bien reçus, reviennent pénétrés de sentiments français, pensent et sentent comme des Français et se montrent très favorables à la France : sans doute ils pensent que si le roi de France venait à conquérir l'Alsace, ils seraient comblés de dignités et d'honneurs. » Ce texte est daté de Strasbourg, 15 octobre 1501. Il est important. Ainsi, dès que les progrès de l'humanisme ont permis aux Alsaciens d'analyser leurs idées, ils constatent par la plume d'un des leurs, non suspect puisqu'il le déplore, l'existence dans le peuple alsacien de sentiments favorables à la France; ils constatent que des Alsaciens sont plus portés vers la France que vers la Germanie, pensent et sentent comme les Français, sont à demi Français, et souhaitent le rattachement de l'Alsace à la France. Il n'y a pas de raison de croire que ces sentiments dussent être spéciaux à l'année 1501. La preuve en est qu'en 1444, plus d'un demi-siècle plus tôt, lorsque le Dauphin, fils de Charles VII, le futur Louis XI, vint dans le sud de l'Alsace avec de grandes bandes de soldats dont le roi de France voulait se débarrasser, il déclara aux Alsaciens qu'il entendait rendre à la France la rive gauche du Rhin, non pas, écrit Aeneas Sylvius Piccolomini, dans une lettre qui nous raconte l'incident, que la chose fût exacte, mais parce qu'il pensait par là se concilier la faveur des Alsaciens. Donc, au milieu du XVe siècle comme au début du XVIe, des Alsaciens, pensant qu'ils avaient jadis appartenu à la France, caressaient l'idée de revenir à elle.

Au XVIe siècle les rapports de l'Alsace avec la France ont été assez suivis. Les républiques alsaciennes envoyèrent des ambassadeurs au roi de France, par exemple pour lui emprunter de l'argent : François Ier les accueillit avec faveur. Strasbourg entretint des relations confiantes. Il se trouva même, au moment d'une crise aiguë entre Strasbourg et l'empereur au sujet de la question de religion, qu'un membre du magistrat de la ville, Balthazard Wurmser, osa proposer aux Strasbourgeois de se donner à la France. Le geste était prématuré. Par 162 voix contre 138, les échevins préférèrent céder à Charles-Quint. Quand les députés de la ville vinrent faire leur soumission à genoux à l'empereur, le ministre de celui-ci, le cardinal Granvelle, exprima avec vivacité son ressentiment de ce qu'ils professaient des sympathies exagérées pour les Français. En 1544, le duc de Brunswick faisait le même reproche à un distingué Strasbourgeois, Jacques Sturm.

Pendant la guerre qui sévit entre Charles-Quint et François Ier, nombre d'Alsaciens s'enrôlèrent dans les rangs des armées françaises. Les chapelains de Sainte-Odile ouvrirent un bureau de recrutement dans leur monastère. L'empereur édicta des mesures draconiennes contre ceux qui s'engageraient. Il y a des lettres échangées à ce sujet entre les villes alsaciennes prouvant la gravité exceptionnelle de l'incident. On voit dans les archives d'Obernai qu'en 1538, vingt-six bourgeois de la ville s'étaient évadés pour aller servir la France contre l'Allemagne. En 1547, un officier originaire de Wissembourg se rendit à Paris pour assister au sacre de Henri II et y déployer dix drapeaux des villes alsaciennes. Au retour, l'empereur le fit décapiter à Augsbourg. Cet homme s'appelait Sébastien Vogelsberger. Lorsqu'en 1551, les princes protestants allemands, révoltés contre leur souverain, vinrent solliciter le secours de Henri II et lui offrirent d'occuper, avec le titre de vicaire impérial, Metz, Toul et Verdun, pays sur lesquels la France avait des droits, des députés de Strasbourg figurèrent dans l'ambassade. Il n'est pas indifférent que Strasbourg ait offert à la France Metz, Toul et Verdun. Puis quand l'armée d'Henri II s'avança, Strasbourg alla saluer le roi à Saverne et offrit aux troupes françaises en abondance les moyens de se ravitailler. Seulement le connétable de Mont-

morency et le duc de Guise émirent la prétention que leurs soldats allassent chercher librement ce qui leur plairait à Strasbourg; le magistrat refusa; les chefs militaires français le prirent de haut, et Strasbourg ferma ses portes, garnit ses remparts de canons et arma 5 000 hommes. « Il ne faut point toucher aux choses d'Alsace », disait un ministre de Louis XIV. Il avait raison. Henri II n'insista pas et s'en alla.

Sous Henri IV les relations de l'Alsace avec le roi furent étroites. Le prince, assez besogneux, emprunta beaucoup à Strasbourg — 189 000 écus —, lui envoya des ambassades, conclut un traité de commerce. La correspondance des Strasbourgeois avec Henri IV, publiée par Kentzinger, a provoqué d'aigres remarques des historiens allemands qui la trouvent trop déférente et voient « avec douleur » « une ville allemande » faire des avances au voisin français dans l'espérance que sa sécurité sera mieux assurée par lui que par l'empire germanique.

Au XVIIe siècle ces témoignages s'accentuent. La bourgeoisie alsacienne envoie ses enfants en France apprendre le français. En 1628 des gens demandent la permission d'ouvrir des écoles françaises à Strasbourg et le magistrat de la ville accepte. Dans un rapport adressé de Strasbourg à Richelieu en 1629, on lit : « Au regard de l'assistance humaine, les esprits et les yeux de tous (en Alsace), sont tournés sur la France. » On pourrait étendre ces citations, auxquelles nous n'ajouterons aucun commentaire, laissant à ces faits le soin de dire ni plus ni moins que ce qu'ils disent.

*
* *

Que pensait-on en France de l'Alsace? Il a été écrit des pages brillantes sur la théorie des frontières naturelles. En fait, jusqu'au XVIe siècle, nos rois, absorbés par la conquête du royaume, les luttes contre les Anglais ou les guerres d'Italie, n'ont guère eu le temps de penser au Rhin. A partir de Charles-Quint, inquiets de la puissance formidable d'un souverain sur les terres duquel le soleil ne se couchait pas, ils s'appliquèrent à lutter contre l'hégémonie menaçante de l'empereur, notamment en soutenant ses adversaires, c'est-à-dire les princes

protestants allemands soulevés contre lui. Les villes alsaciennes s'étaient unies à ces princes. La France les traita en amis et alliés. Avait-elle la pensée de les conquérir?

Les juristes de la couronne de France aux XVIe et XVIIe siècles et les politiques qui s'inspiraient de leurs avis ont professé que le roi ne pouvait revendiquer que les contrées sur lesquelles il avait des droits. Nous avons leurs mémoires. Ils y exposent les titres de leur souverain sur beaucoup de pays, toujours les mêmes : Savoie, Franche-Comté, Lorraine, Artois, Hainaut, Pays-Bas, Roussillon, etc. ; ils ne citent jamais l'Alsace. Richelieu a fait rédiger des mémoires analogues par des savants tels que les Godefroy, de consciencieux érudits comme les Dupuy, des hommes de loi comme J. de Cassan. Les conclusions sont les mêmes : Louis XIII peut réclamer le Piémont, la Flandre, l'Artois, Nice, la Navarre, le Comtat-Venaissin, Milan, la Sicile, Naples, l'Aragon et autres : il n'est pas question de l'Alsace. Le chartrier du roi de France ne contient ni testament, ni traité qui lui donne le droit de mettre la main sur cette province. Dans son grand dessein, Sully n'attribue pas l'Alsace à la France, mais à une république de l'Europe centrale formée de la Suisse et du Tyrol. Ce que Richelieu voulait prendre, c'était la Lorraine, à laquelle Louis XIII avait le droit de prétendre et dont le duc, personnage faux, était particulièrement dangereux. Sur le Rhin, le cardinal ne visait, il l'a souvent répété, qu'à posséder des points d'appui, une ville, un fort, Philippsbourg, Brisach, lui permettant de communiquer avec les princes germaniques, ses alliés. Ainsi, ce n'est pas la France qui a voulu conquérir l'Alsace, c'est l'Alsace qui est venue d'elle-même à la France. Le mouvement a commencé d'abord fortuitement sur un point, puis, de proche en proche, s'est étendu à tout le pays.

***

Lorsque les Suédois ravagèrent l'Alsace, Louis XIII, qui avait fait alliance avec Gustave-Adolphe, fut indigné. Il suivait attentivement ce qui se passait dans le pays comme chez ses alliés allemands : il donnait des conseils, avertissait.

Le 4 novembre 1633, à Saint-Germain-en-Laye, de lui-même, il adressa aux ambassadeurs suédois de vifs reproches. Il leur dit que leurs troupes violaient les engagements pris et que s'ils ne voulaient pas changer de conduite, il serait obligé d'examiner ce qu'il aurait à faire. Songeait-il à venir lui-même en Alsace? Aucun document n'autorise à le penser. Il eût pu répéter le mot d'Henri IV qui, sollicité par un Allemand, l'archevêque de Cologne, Gebhardt Truchsess, de mettre la main sur le pays, avait répondu qu'il n'entendait pas « toucher cette corde-là ».

A plusieurs reprises, Louis XIII avait eu l'occasion d'envoyer des troupes en Allemagne afin de porter secours à tel de ses alliés comme l'électeur de Trèves, l'évêque de Spire. Quoiqu'il ne fût pas en guerre avec l'empereur, ces envois de forces à travers un pays étranger étaient admis. Les colonnes françaises avaient traversé la Basse Alsace en y gardant une sévère discipline. Le chroniqueur de Haguenau, Mock, les voyant passer, écrivait : « Ces gens ont laissé une bonne renommée. »

Or, dans le courant de 1633, Louis XIII donna ainsi mission à des troupes d'aller occuper la ville de Philippsbourg que lui confiait son seigneur, l'évêque de Spire. La petite armée que commandait le maréchal de La Force, traversait le comté alsacien de Hanau, entre Phalsbourg et Haguenau, comté qui, à ce moment, était la proie à la fois des Suédois et des impériaux, lorsque le comte de Hanau, pour se débarrasser des uns et des autres, eut brusquement l'idée de se donner au roi de France. Il prierait le maréchal de La Force de mettre des soldats dans les trois bourgs de Buchsweiler, Neuweiler, Ingweiler, de proclamer le protectorat de la France sur le comté, ce que lui-même reconnaîtrait en prêtant foi et hommage à Louis XIII. Il trouva un prétexte juridique : le pays, dit-il, dépendait de l'évêché de Metz, possession de la France. La Force envoya le colonel de la Bloquerie avec 4 000 hommes s'installer dans les trois bourgs ; les Suédois interdits protestèrent, mais reculèrent pour éviter une collision ; les habitants accueillirent avec une extrême faveur les Français, et tel fut le début d'un mouvement qui allait s'étendre progressivement à l'Alsace entière.

Après Hanau, en effet, les territoires voisins, séduits par la paix subitement assurée, grâce à l'occupation française, suivirent l'exemple. L'administrateur de l'évêché de Strasbourg, le comte de Salm, à la tête de 2 200 hommes, luttait à ce moment dans la région de Saverne contre les Suédois du rhingrave allemand Othon-Louis et les Lorrains. Pris entre deux feux, lui aussi, comme le comte de Hanau il s'offrit à Louis XIII. Un traité fut conclu avec le même maréchal de La Force, Salm acceptant le protectorat de la France sur Haguenau, Saverne et leurs dépendances. Il n'y avait pas, il est vrai, ici, le prétexte de l'évêché de Metz. La Force prenait sur lui d'accepter ce qu'on lui demandait : les personnages de son rang pouvaient en ce temps avoir de ces initiatives. Seulement, scrupule à observer, il décida de s'assurer au préalable l'assentiment des populations. Il expédia la Bloquerie, qui parlait allemand, à Haguenau avec mission de consulter les bourgeois. La Bloquerie fut très bien reçu. Après délibération, une convention fut signée avec la ville le 30 janvier 1634, qui consacrait l'établissement du protectorat de la France sur Haguenau. Faisons attention aux termes de cette convention : ils vont servir de modèle à toutes les villes d'Alsace.

Il y était dit qu'afin « d'assurer quelque repos à la cité après les nombreuses tribulations qu'elle avait dû endurer, de lui épargner de nouvelles misères, de lui conserver en particulier sa foi catholique et ses franchises, de la préserver de ces cruelles alternatives qui la faisaient changer sans cesse de maître et la menaçaient d'une ruine totale », la ville, ses habitants et leurs biens étaient placés sous la protection du roi de France : les bourgeois promettaient à Louis XIII de lui être fidèles et dévoués et « de lui jurer le serment et l'hommage convenables » : le mot de suzerain et de « sujets » étaient évités, mais « jurer serment et hommage », c'était, dans le droit du temps, créer un état juridique identique[1].

1. Je rappelle quelques définitions du terme de foi et hommage par les feudistes du XVIIe et du XVIIIe siècles : « C'est par l'hommage qu'on devient vassal » ; « l'hommage emporte en soi un véritable assujettissement »; « l'hommage est une reconnaissance solennelle de la supériorité du seigneur et de la dépendance du vassal comme possesseur d'une partie du fief dominant » ; « l'hommage est un espèce de lien par lequel la loi attache réciproquement le seigneur et le vassal », etc.

En retour, le roi de France promettait de conserver intacts à la ville ses franchises, libertés, privilèges, constitutions, règlements. Il lui donnerait seulement une garnison pour la protéger, dont il ferait les frais : un inventaire serait dressé des munitions de guerre qui demeureraient propriétés de la ville et comme pareil changement du statut politique ne pouvait être valable tant qu'un instrument diplomatique n'était pas intervenu dans lequel l'empire fût participant, il était dit que le présent traité était valable jusqu'à la paix générale.

La convention fut accueillie avec grande satisfaction par les gens de Haguenau. Le fils du maréchal de la Force étant venu à quelque temps de là dans la ville, disait « reconnaître une joie merveilleuse dans le peuple d'avoir désormais pour protecteur le roi ». Le 7 février le magistrat écrivait à Louis XIII : « Cette convention (du comte de Salm), quoique conclue à notre insu, est un bienfait de la divine Providence. Dociles à notre devoir, nous venons donc saluer très humblement Votre Majesté et lui recommander instamment notre cité et ses habitants. » Les soldats de la garnison française furent reçus avec faveur : le chroniqueur Mock le notait : « Les Français, qui tiennent partout autant que possible à la discipline, apportent dans le pays beaucoup d'argent : on peut trafiquer et voyager au milieu d'eux en toute sécurité, sauf les femmes. Ils méritent plus de louanges que les Allemands ou les Suédois qui sont redoutés comme des diables. »

Les choses se passèrent à peu près de même à Saverne ; il fallut faire partir une garnison lorraine commandée par M. de Ville, ce qui ne se fit pas sans quelque difficulté.

A Paris on ne dit rien. On ne vit dans l'affaire qu'un incident sans grande portée, transitoire, ne consacrant rien de définitif, un des mille détails des complications du temps.

Le 5 septembre 1634 avait lieu la célèbre bataille de Nordlingen en Bavière, dans laquelle les armées suédoises de Gustave Horn étaient écrasées par les troupes impériales, ce qui mettait fin virtuellement à l'intervention des Suédois en Allemagne et consacrait le triomphe de l'empereur. L'Alsace fut très troublée. Sans aucun doute les soldats de l'empereur allaient franchir le Rhin pour venir punir les villes alsa-

ciennes de s'être données aux Suédois. Des concentrations de troupes commençaient déjà. Les Suédois se sentant perdus demandaient à Louis XIII de venir à leur aide en déclarant la guerre à l'empire, ce que Louis XIII refusait de faire. Ne pouvant garder de troupes sur la rive gauche du Rhin, ils proposaient au moins à la France de lui passer les places alsaciennes qu'ils occupaient, et ne fût-ce que pour débarrasser le pays de soldats dont il avait tant à se plaindre, le roi de France ne disait pas non. Suivons dans une ville comme Colmar le détail des événements qui vont nous faire comprendre l'évolution des sentiments des Alsaciens. Après Strasbourg, demeurant toujours à part, isolée dans une politique particulariste très jalouse, Colmar est, avec Haguenau, la plus importante république de l'Alsace.

Colmar a été très frappée de la défaite des Suédois à Nordlingen. Le conseil des échevins réuni, est informé que les Suédois vont partir et parlent de laisser leurs places aux Français. Cette nouvelle est accueillie avec plaisir. Le greffier-syndic annonce qu'une armée allemande est en formation sur la rive droite du Rhin, à Rastadt, sous les ordres d'un reître teutonique réputé pour sa férocité, Jean de Werth. L'assemblée inquiète est d'avis qu'il faut parer à ce péril et faire des démarches afin de préciser l'appui de la France dont il est question. Après délibération, il est suggéré que le mieux serait de négocier avec la Franec un traité dans le genre de celui que le comte de Hanau et la ville de Haguenau ont signé, et pour plus de sûreté, vu l'urgence du cas et l'utilité de mettre non un seul point à l'abri, ce qui serait insuffisant, mais tout le pays, Colmar ayant toujours été un peu à la tête des petites villes alsaciennes de la Haute Alsace, comme Haguenau était à la tête de celles de la Basse, il sera stipulé pour l'Alsace entière, quitte à obtenir ultérieurement son approbation de chaque petite cité qui suivront sans difficulté. Paris étant trop loin et le temps pressant, il faudra s'adresser à l'envoyé du roi de France en résidence à Strasbourg, M. Melchior de l'Isle. M. Melchior de l'Isle va jouer un rôle important.

C'est un Allemand, gentilhomme protestant, possesseur de terres nombreuses dans le Wurtemberg et dans le Palatinat. Autrefois chef du conseil du landgrave de Hesse-Cassel, et

ambassadeur de celui-ci à la diète de Ratisbonne, il s'était lié d'amitié, dans cette ville, avec le P. Joseph, qui l'avait décidé à venir à Paris et à se mettre au service de la France, — en ce temps, diplomates et soldats servaient tous les pays. En 1631, Louis XIII l'avait nommé son résident à Strasbourg.

Melchior de l'Isle reçut les ouvertures des gens de Colmar, parmi lesquels se trouvait le syndic Mogg, avec la plus grande sympathie. Il était tout près, personnellement, à faire ce qu'on lui demandait, bien qu'il n'eût pas d'ordre. Le magistrat de Strasbourg, consulté, avait répondu avec prudence de bien réserver dans le traité les franchises municipales. Melchior de l'Isle s'aboucha avec le résident suédois, Richard Mockhel, pour le faire participer aux tractations, et, sans avoir prévenu Louis XIII et Richelieu, signait le 9 octobre 1634 le traité qui mettait en fait l'Alsace sous le protectorat de la France. Le texte ne stipulait pas seulement pour Colmar, mais pour toutes les villes alsaciennes expressément nommées.

Il était dit que, les Suédois se retirant, il était urgent de mettre l'Alsace sous la protection de la France. Le roi de France laisserait aux villes alsaciennes, comme à Haguenau, dont on suivait l'exemple, leurs franchises et privilèges ; il les protégerait, les défendrait, n'établirait aucun impôt, le tout, comme pour Haguenau, jusqu'à la paix générale. Suivaient treize articles particuliers à Colmar : la ville et ses habitants étaient reçus « en la protection du Roy Très Chrestien », qui ne changerait rien aux coutumes et aux lois de la cité, ne toucherait ni aux élections, ni à la juridiction des magistrats, laisserait les confessions religieuses dans l'état de liberté où elles étaient auparavant. La France aurait à Colmar une garnison de 600 hommes, dont elle paierait les frais, se chargerait de l'entretien des fortifications, nommerait dans la ville un gouverneur qui maintiendrait une exacte discipline et garderait la moitié des clefs des portes. C'était, à peu de choses près, la reproduction du traité de Haguenau.

La convention fut accueillie avec une joie extrême par les habitants de Colmar. La ville remercia chaleureusement les négociateurs. Melchior de l'Isle notifia les termes du pacte au

représentant le plus voisin de l'empereur, le margrave Guillaume de Bade, en le prévenant que tout attentat contre les Alsaciens s'adresserait désormais au roi de France :

Monseigneur, les peuples de cette province ayant reconnu la douceur et sûreté dont jouissent ceux que le Roy Très Chrestien, mon maître, honore de sa protection, ont cru ne pouvoir en aucune façon mieux pourvoir à leur salut et à la conservation de tout le pays qu'en ayant recours à icelle. C'est pourquoi, sur les considérations que la dite Majesté a eues de la désolation générale de ce pays et sur l'instance qu'ils lui en ont faite, elle les a reçus en sa royale protection.

C'était un Allemand qui notifiait à un prince allemand, représentant de l'empereur, que, sur les « instances » de « la province », la France prenait sous sa protection l'Alsace en proie « à une désolation générale », œuvre des Allemands !

Les autres villes alsaciennes mentionnées, Munster, Turckheim, Schlestadt, Kaysersberg, Riquewihr et autres, firent connaître qu'elles acquiesçaient. Restait à prévenir Louis XIII et Richelieu et à obtenir leur approbation : c'est ici qu'on se heurta à un refus formel et inattendu.

Le 12 octobre, Melchior de l'Isle écrivit au cardinal : il se vantait, lui, Allemand, de ce qu'il venait d'accomplir. Sans coup férir, disait-il, il avait fait faire à la France la conquête d'une magnifique province. Le succès de l'empereur ayant « consterné » les Alsaciens, la violence des Suédois les ayant rendus perplexes, ils s'étaient demandé à qui ils pourraient se confier. Alors, lui, Melchior, avait traité avec ceux de Colmar relativement aux principales villes d'Alsace, « sous la ratification du Roy et de Votre Éminence », disait-il, et il vantait « l'importance de cette province, la plus abondante, la plus riche et la plus capable de nourrir et d'entretenir les armées royales », isolant la Franche-Comté (possession de l'empereur), « bridant Strasbourg ». « Je la crois très digne de la protection du Roy et d'autant plus que c'est l'ancien patrimoine de ses ancêtres qui ont fondé et doté toutes les églises et principales abbayes de la province. »

Richelieu prit on ne peut plus mal la communication. Le cardinal qui, d'ordinaire, est très mesuré dans ses lettres et très maître de lui, fit à Melchior de l'Isle une des réponses les

plus irritées que l'on trouve dans sa correspondance. Vous avez traité sans ordre ; vous vous occupez de ce qui ne vous regarde pas ; pourquoi avez-vous pris la qualité d'ambassadeur? Vous devez avertir de ce que vous apprenez et non « vous mesler d'entrer dans des négociations qui ne sont point du tout de votre profession ». « Les conditions de ce traité sont du reste si désavantageuses et si ridicules qu'il n'est pas possible de croire qu'elles eussent été acceptées par ceux même qui n'auraient point d'affection pour la France. » Et sans autre explication, il refusait d'accepter la convention.

Quelles étaient ses raisons ? Il avait pu admettre le protectorat de trois bourgs, d'une ou deux cités, faits de peu d'importance. Ici il s'agissait d'une province entière. A ce moment, très préoccupé de la complication imminente des affaires, — l'heure approchait où la France allait être obligée de se jeter dans la guerre de Trente ans, — il ne voyait pas sans ennui une nouvelle question s'ajouter aux autres. On l'obligeait, ensuite, par cette convention, à entretenir dans les villes alsaciennes des garnisons dispersées qui seraient autant de forces perdues, lesquelles coûteraient cher. Puis, pourquoi le roi de France irait-il occuper un pays qu'il ne pourrait en aucun cas garder? L'opération était donc inutile, onéreuse et sans profit. Enfin, il n'avait pas encore fixé ses accords avec les Suédois, et, malgré la participation de Mockhel, le traité pouvait passer pour un geste précipité.

Sa décision provoqua un vif émoi en Alsace, Melchior de l'Isle multiplia ses lettres. Croyant, ou feignant de croire, que Richelieu était mécontent des réserves stipulées et prétendait réclamer une reddition pure et simple de l'Alsace, il écrivit au maréchal de La Force qu'étant donné le caractère des gens du pays, cette exigence était inadmissible. L'ambassadeur de Louis XIII en Allemagne, M. de Feuquières, auquel le syndic de Colmar, Mogg, fit part de cette même crainte, le démentit catégoriquement par écrit : « Nous certifions que Sa Majesté n'en a aucune pensée. »

En attendant, les armées impériales passaient le Rhin, s'avançaient dans le Sundgau, prenaient Belfort, Guebwiller, Ensisheim, progressaient. Jean de Werth arrivait à Brisach et rassemblant un parc de siège, préparait sa marche sur

Colmar. La ville, de plus en plus effrayée, décida de déléguer son syndic Mogg à Paris afin de supplier Louis XIII et Richelieu de revenir sur leur refus. Mogg partit. En passant à Épinal, il vit le maréchal de La Force et l'adjura d'envoyer au moins à Colmar quelques troupes françaises qui serviraient provisoirement de sauvegarde. La Force, qui aimait les Alsaciens, et se sentait plus fort que Melchior de l'Isle, expédia le régiment de Normandie avec son colonel M. de Manicamp, qui entrait à Colmar le 25 avril 1635. Arrivé à Paris, Mogg dut attendre. Il n'eut audience du roi que le 23 mai : Louis XIII lui donna de bonnes paroles. Le 25, il vit Richelieu, qui lui dit que Melchior de l'Isle n'avait pas eu le droit de traiter comme il l'avait fait, mais que, néanmoins, la France étant pleine de bienveillance à l'égard de l'Alsace, pour répondre à ses démarches et à ses insistances, il allait faire examiner de nouveau la question au conseil. Le lendemain, au sortir de la séance du conseil, le secrétaire d'État Servien se borna à dire à Mogg qui attendait : « Vos affaires vont bien. » Puis le syndic n'entendit plus parler de rien. De Colmar on le pressait. Les lettres se suivaient nombreuses. Enfin, en juillet, Richelieu lui fit dire que la France consentait à une convention, mais autre que celle de Melchior de l'Isle ; et le 1er août, après discussion, Mogg et le secrétaire d'État Bouthillier convenaient à Rueil de douze articles que Louis XIII contresignait le 3 août à Chantilly et qu'on a appelé le traité de Rueil.

Que s'était-il passé? A ce moment les circonstances étaient changées pour la France. Le roi avait déclaré la guerre à l'empereur le 19 mai. Il se trouvait en pleine lutte contre lui. Dans un mémoire rédigé pour Louis XIII et que nous avons conservé, Richelieu, examinant la question de l'occupation de l'Alsace, telle qu'elle s'offrait maintenant à ses yeux, disait : se décider à cette occupation, c'était, en raison de la guerre avec l'Allemagne, prendre un glacis qui empêcherait l'ennemi d'envahir le royaume ; abandonner par contre les Alsaciens qui demandaient la protection de la France, était une chose « honteuse et préjudiciable au service du roi ». Mieux valait donc, à cette heure, accepter l'occupation du pays dans les termes où le demandaient les Alsaciens, cette occupation

devant être provisoire jusqu'à la paix générale. Louis XIII et son conseil avaient donc accepté.

Le traité de Rueil reproduisait dans ses grandes lignes celui du 9 octobre : même maintien des droits, libertés et privilèges de Colmar, même promesse de ne rien changer aux lois de la ville, même assurance relativement à la liberté des cultes ; la garnison française fixée à 600 hommes et à la charge du roi ainsi que la réparation des fortifications ; les clefs de la ville partagées entre le gouverneur et le magistrat.

Ce traité concernait toujours l'Alsace elle-même. Le 2 août, Louis XIII nomma Manicamp « gouverneur de la *Haute Alsace* ». Il l'annonça aux gens de Colmar par une lettre aimable où il se félicitait du traité qu'il venait de signer, assurant la ville de sa bienveillance, Colmar répondit en remerciant avec effusion.

Que malgré les réserves faites, les Alsaciens abandonnassent l'empire germanique et se donnassent à la France, c'est ce qu'en Allemagne on comprit très clairement ou on feignit de comprendre. On appela les démarches des Alsaciens qui avaient abouti au traité de Rueil une « trahison ». La ville de Colmar expliquera plus tard « qu'elle n'avait fait qu'obéir à un cas de force majeure en *renonçant à dépendre de l'empire* et en se soumettant à la protection d'un souverain étranger ». A quelque temps de là M. de Manicamp ayant levé parmi les bourgeois de la ville une compagnie de soixante-sept mousquetaires à cheval qui prêtèrent serment au roi de France, et quelques-uns de ces mousquetaires s'étant fait prendre par le gouverneur impérial de Brisach, celui-ci les passa par les armes sous prétexte qu'ils avaient renoncé à leurs devoirs de sujets à l'égard de l'empereur. Peu après, Mogg étant revenu à Paris, avant la fin de l'année, afin de demander des secours de vivres pour l'Alsace, où la famine régnait, proposa un plan d'occupation méthodique de toute la province et demanda que Manicamp fût nommé gouverneur de l'*Alsace entière*. Il précisait une pensée qui d'elle-même devenait assez manifeste pour chacun.

Une à une les villes alsaciennes signaient en effet des traités semblables à celui de Colmar. Melchior de l'Isle, cette fois autorisé, reçut les conventions de Kaysersberg, Munster,

Ammerschwihr que Louis XIII contresigna en février 1636. Schlestadt envoya des députés à Paris pour obtenir la même ratification. Le reste suivit. Les troupes françaises arrivaient à mesure, occupaient les villes, reçues cordialement. Le rédacteur du *Mercure françois*, publication officieuse du temps, rendant compte de ces événements, leur donnait pour titre dès 1634 : *L'Alsace se met en la protection du roi.*

Cette protection fut immédiate et réelle, dans la mesure où la France, pendant ces années critiques, put faire face à ses obligations. L'Alsace avait subi de 1636 à 1639 une cruelle disette : Louis XIII fit son possible pour expédier des vivres en quantité suffisante au delà des Vosges; nous avons nombre de ses lettres à ce sujet. Les impériaux menaçaient perpétuellement de passer le Rhin : il envoya des armées commandées par le cardinal de la Valette ou Condé pour la défendre.

Seulement l'occupation militaire de l'Alsace ne devait pas aller sans des difficultés. Le contact des troupes françaises avec une population réservée, un peu froide, mal faite à des manières exubérantes, fut une source de malentendus et de froissements. Comment nourrir les garnisons sans demander aux gens du pays des vivres, devenus rares par suite de la disette? D'où des refus qui mécontentaient les commandants français et leur faisaient parler de mauvaise volonté, accusation qui n'était pas toujours injustifiée. Il y eut une scène à Haguenau. Le commandant français, M. d'Aiguebonne, ne pouvait rien obtenir — en payant — des habitants. Un jour où passait un régiment de 1 200 reîtres allemands — en ce temps le roi de France avait à sa solde des troupes étrangères, se battant même contre leur pays — vit ces Allemands rouer de coups les bourgeois de la ville, et obtenir d'eux autant de vivres qu'ils voulurent. D'Aiguebonne, les reîtres partis, se fâcha rouge : « Comment, s'écria t-il, vingt fois vous m'avez dit et répété que vous n'aviez plus de quoi vivre et voilà que 1 200 reîtres ont trouvé ici à boire et à manger à satiété ; ils ont tout rendu possible avec leurs coups. Je vous traiterai sur ce pied. Avec la douceur on ne gagne rien chez nous. Je sais donner des rossades aussi bien que les Allemands ! » Des incidents de ce genre, les historiens allemands les ont relevés,

accumulés, grossis, pour conclure au caractère de violence de la conquête de l'Alsace par la France. Ils exagéraient.

Louis XIII prévenu faisait ce qu'il pouvait pour empêcher ces conflits. Il multipliait les recommandations à ses officiers de ménager les populations. Melchior de l'Isle, dans une discussion en 1637 avec les gens de Colmar, s'étant laissé aller à des propos trop vifs à leur égard, le roi le reprenait sévèrement : « Ces procédés », lui disait-il, sont capables « de m'aliéner » les Alsaciens. Mon intention est que vous agissiez et parliez avec toute douceur et témoignage de bonne volonté en tout ce qui regarde le bien et soulagement des villes d'Alsace. » Il prescrivait aux commandants de troupes de maintenir une exacte discipline. Il pressait les envois de vivres et d'argent aux garnisons afin d'éviter les froissements avec les populations. Le 18 mars 1637, il nommait même deux maîtres des requêtes « intendants de la justice, police et finances en Alsace », MM. de Villarceaux et d'Orgères, pour coordonner et traiter les questions de discipline et d'approvisionnements. Les intendants de Richelieu ont laissé la réputation d'avoir été les agents les plus résolus de la centralisation et de l'omnipotence royale. A cette date, Louis XIII et Richelieu avaient-ils donc changé d'avis sur le sort de l'Alsace et pensaient-ils, par des moyens détournés, l'annexer à la France?

Si peu, qu'à cette date ils s'étaient engagés par un traité formel à laisser le pays à un prince protestant allemand, le duc Bernard de Saxe Weimar ! Adversaire de l'empereur, qui, après avoir servi l'Union des luthériens germaniques et les Suédois, s'était mis aux gages de la France; Bernard, par une convention d'octobre 1635, avait obtenu de Louis XIII que la France lui reconnût, pour prix de ses services, le titre de landgrave d'Alsace dans le cadre de l'empire et la possession de la province sans aucun lien quelconque avec la France; puis que Louis XIII s'engageât à faire accepter cette décision de l'Allemagne lors de la discussion de la paix. Bernard était jeune. Ce traité liait définitivement le gouvernement français à l'égard de l'Alsace qui, si Bernard n'était pas mort et que le traité de Westphalie eût homologué la disposition en question, ne fût jamais venue à la France au XVIIe siècle. Le roi et Richelieu pouvaient-ils plus clairement manifester

qu'ils n'avaient aucune visée de conquête sur l'Alsace? Plus tard, les relations devaient se tendre avec Bernard; celui-ci étant mort le 15 juillet 1639, ne laissant d'autres héritiers que des frères, la France devait déclarer qu'elle était obligée de considérer le traité comme caduc, en tant que personnel à Bernard.

***

Demandons-nous maintenant ce que pensait la population alsacienne du nouveau régime français. Ici encore nous ne citerons que des faits.

Assurément il était toujours entendu que les Français n'étaient en Alsace que jusqu'à la paix générale. Mais pourquoi les Alsaciens traitaient-ils peu à peu et de plus en plus Louis XIII comme leur souverain légitime et définitif? Pourquoi les habitants de Saverne, par exemple, en 1640, consentaient-ils à prêter de nouveau serment de « foi et hommage » au roi? Cette même année 1640, la chancellerie de l'empereur envoya aux villes alsaciennes une convocation pour assister à la diète de Ratisbonne. Qu'allait-il arriver? Les magistrats de Haguenau transmirent la convocation au commandant français et ne répondirent pas. Munster, Turckheim, Kaysersberg, embarrassés, questionnèrent Colmar. Colmar écrivit à Louis XIII pour lui faire part de la convocation qu'elle avait reçue et demander l'autorisation d'envoyer des délégués à Ratisbonne. Louis XIII ne répondit pas. Les villes consultèrent Strasbourg. Strasbourg déclara que Colmar avait bien fait de demander au roi de France son assentiment, que celui-ci sans doute ne viendrait pas et que le mieux serait alors de s'excuser auprès de l'empereur et de ne pas bouger, ce que firent les villes. Elles n'allèrent pas à la diète.

Pourquoi les nobles, s'ils avaient des questions de fiefs à régler, s'adressaient-ils à la chancellerie de France qui décidait, et prêtaient-ils ensuite foi et hommage à Louis XIII? Nous avons vu les difficultés inévitables qui s'élevaient dans les villes entre bourgeois et garnisaires. Dans les campagnes, il semble qu'il en fut autrement. Un officier français, M. de Razilly, écrivait au Sénat de Strasbourg une lettre où il se félicitait de ce que les troupes qu'il commandait, traversant

le plat pays, avaient partout rencontré un accueil des plus cordiaux et empressés : les paysans des villages, disait-il, « ont poursuivi bien loin, le pot et le vin en main, mes soldats, les conviant en frères avec mille civilités à se rafraîchir ». Annonçait-on la naissance du dauphin qui sera Louis XIV, les habitants de Schlestadt faisaient chanter un *Te Deum* ; Colmar envoyait son Obristmeister, Jonas Walch, à Paris, porter au roi ses chaleureux compliments. Il n'y a pas jusqu'à Strasbourg, la république si prudente, si soucieuse de conserver l'extrême réserve, une neutralité scrupuleuse, qui n'osât écrire à Paris pour dire combien elle comptait sur le roi, parlant de « l'obligation éternelle que Votre Majesté acquerra sur nous », et mandait à l'intendant d'Orgères, le 27 juillet 1637 : « Nous persistons dans notre ancienne observance et affection vers la couronne et personne du Roy Très Chrestien, à l'exemple de nos ancêtres. Aussi sommes-nous résolus de nous maintenir dans la bienveillance royale par une dévotion inviolable à son service. » Et l'année suivante, 1638, elle autorisait les Français à lever des recrues dans la ville, malgré l'indignation de l'empereur dont elle ne tenait aucun compte. On comprend qu'un commandant français, entrant à Haguenau en juin 1640, pût dire aux habitants : « Je ne serai pas seulement le gouverneur de la ville, je veux être votre père. » C'était le commentaire de la belle lettre qu'écrira Mazarin le 29 août 1643, disant aux Alsaciens ce mot que nous pourrions reprendre aujourd'hui : « L'inclination que vous avez eue de tout temps pour la France oblige tous les bons Français d'en avoir du ressentiment. »

La mort de Richelieu, en 1642, de Louis XIII, en 1643 furent accueillies avec tristesse par l'Alsace. Nous avons les lettres de condoléances que les villes et la noblesse de la province écrivirent à cette occasion à Paris : formules protocolaires ! disent les historiens allemands : les Alsaciens auraient pu se taire. Par leur nombre et leur accent les lettres témoignent d'un sentiment sincère. C'est que, jusqu'à la fin, le roi et son ministre avaient traité l'Alsace avec bienveillance et sympathie, avec le juste souci de lui venir en aide et de la garantir des violences, surtout de respecter ses droits, ses libertés et son indépendance.

*
* *

Nous nous arrêterons là. Le règne de Louis XIV est un nouveau chapitre. C'est Mazarin qui a eu l'idée de proposer au congrès de Munster, non pas d'annexer l'Alsace au royaume, mais de donner au roi le titre de landgrave d'Alsace, en conservant à la province son ancien statut politique, combinaison subtile, qui faisait non de l'Alsace une terre française, mais du roi de France un prince germanique. Il y aura des péripéties : elles forment toute une histoire au cours de laquelle les Alsaciens, vieux républicains, brusquement mis en présence de l'éventualité de devenir les sujets d'un César dont ils connaissaient trop les tendances politiques et religieuses, auront un instant d'effroi, reculeront un peu, ou tout au moins feront l'impossible pour garantir leur autonomie, ce qui finalement se terminera, grâce au tact, au libéralisme et à la prudence de la France par le maintien intégral de leurs institutions libres qui dureront jusqu'à la Révolution.

Ce que nous avons voulu montrer, c'est que les débuts de l'occupation française n'ont aucun rapport avec une conquête. Volontiers les Allemands répètent qu'en reprenant le pays en 1871, ils ont voulu réparer la violence faite par la prise de possession brutale de la province au XVIIe siècle. Cette dernière affirmation n'est pas conforme à la vérité. Aujourd'hui que prévaut le principe que les peuples doivent avoir le droit de disposer d'eux-mêmes, il n'est pas indifférent que l'origine de la réunion de l'Alsace à la France ait été une manifestation spontanée de la volonté des populations de se mettre sous le protectorat de nos anciens rois. Quelles que soient les causes accidentelles du fait ou les circonstances occasionnelles qui l'entourent, le geste demeure : il comporte sa moralité. L'Alsace n'a pas reconnu seulement la France pour sa patrie au moment de la Révolution ou pendant le XIXe siècle, elle l'a admise implicitement comme telle dès la première heure, lorsque, comme disait déjà au XVIe siècle B. Dietrich dans son *Diarium*, « n'ayant ni secours, ni justice à espérer dans le Saint-Empire », elle se retourna vers la France et se donna à elle.

LOUIS BATIFFOL

HEURES D'HIVER

Vulnerant omnes, ultima necat.

Hiver, te voici tout blanc, couché en travers des épaules de la montagne, sculpté dans le ciel.

Tes longs cheveux de glace pendent sur les rocs et tes bras de marbre étouffent la terre où les germes se taisent.

Mais ce n'est pas seulement sur les monts et dans les abîmes que règne ton accablement : il couvre les sommets de mes rêves, il se fige aux replis de mon être et je demeure dans l'attente, car rien ne se lit sous tes paupières inertes, dans tes yeux fermés.

Au fond de ta poitrine géante, il n'y a point de cœur, c'est une caverne vide traversée par un souffle mortel et tu respires sans que tes flancs se soulèvent, pour jeter en nous la fièvre et les frissons.

Écoute, mes lèvres sont bleues et mon front s'alourdit ; je veux crier pourtant que je te hais, parce que tu as pris mon amant à la gorge, le bel automne fauve et rieur qui a noyé mon âme dans son baiser.

Qu'as-tu fait de sa dépouille et du royal manteau qu'il étendait sous mon sommeil?

A la place où s'abritait notre ivresse, je n'ai plus trouvé les noyaux bruns des fruits, présents de ses mains amoureuses, ta neige les a cachés.

Sous les taillis où vibrait sa voix chaude, tu engourdis pour tuer et c'est le silence, le pesant linceul des heures mortes couchées là.

Ah ! quand je pleurerais à épuiser ma vie, quand j'ensanglanterais mes mains sur le sol, témoin d'un bonheur perdu, quand j'emplirais de mon râle ce vallon où vécurent des enchantements, tout serait inutile.

Ton haleine froide entre dans mon sein et raidit mes artères, j'attendrai.

J'attendrai que le printemps me venge ; il dort sous la ruine, mais il se lèvera, il ouvrira ses yeux en fleurs bleues et, quand tu le verras debout, étirer ses bras jeunes et secouer sa tête blonde, alors, Hiver, tu trembleras.

Car, avec un rire qui remplit les vallées, il escaladera les cimes, il atteindra ton refuge escarpé ; ses mains rayonnantes briseront ta statue et, du haut en bas des montagnes, ses débris rouleront en éclats.

Quand le soleil en aura fondu jusqu'au dernier vestige je me sentirai délivrée, tu seras mort à ton tour, bourreau qui garrottes la vie, étrangleur des voix qui chantaient.

SEPT HEURES

Une journée d'hiver à passer.

Un écheveau de laine blanche tourne sur un dévidoir de nacre dans une chambre lointaine aux rideaux de mousseline, tandis que sonne un carillon d'argent, tandis que des doigts clairs frappent d'un petit maillet un harmonica de verre.

Qui demeure là?

Une aïeule en bonnet de dentelle, une jeune fille aux mains nues attendant l'anneau?

Non pas : les fées du souvenir. Elles recueillent les flocons qui choient du passé dans le moment, et leurs bras tendus se remplissent et ploient.

Le vent bat comme un cœur.

Mais qui fait mouvoir l'écheveau sur la nacre du dévidoir?

Je ne sais pas. Dans cette maison, quelqu'un rendit l'âme pour avoir cru à la jeunesse fidèle et blonde, mais tout s'en

va. C'est pourquoi les portes sont closes et les miroirs voilés, parlez bas. Maintenant entendez-vous la neige et le silence des pas? Cela ira jusqu'au soir.

Et le carillon?

Il attend dehors et puis il prend la main de l'heure et la conduit. Nous marcherons avec lui.

Qui parle ainsi avant que le jour se lève?

Une femme des Flandres au fond des brumes, mais je ne sais rien de ce pays-là. Aujourd'hui, c'est la montagne qui attend devant ma fenêtre que la nuit ait rassemblé ses mulets noirs pour s'en aller là-bas, de l'autre côté, par les mauvais chemins de janvier.

Et la plaine, où est-elle? Perdue?

Alors, que voulez-vous?

Dormir, ou converser avec les invisibles, parce que maintenant la vie se recueille. Vous qui êtes vêtus de vert et de rouge, vous savez bien que les coquelicots sont morts et les prés assoupis.

Retirez-vous.

***

L'horloge parle la première et me dit : « Ces heures que je renferme et dont tu te préoccupes, que sont-elles? Des femmes.

La journée, c'est le défilé de leurs caprices, de leurs mensonges, de leurs cruautés. Elles descendent une par une dans ta vie pour y prendre un peu de ta substance, de ta pensée, et l'emporter... sais-je où? Je ne puis en retenir une seule, et devant elles, tu ne peux reculer. Il faut aller, comme moi, les entendre venir, accepter leur tyrannie, que tu le veuilles ou non, que tu aies les mains pleines ou vides, les yeux ouverts ou fermés.

Marche, elles t'épient. L'une te frappera au visage, l'autre t'enfoncera un clou dans le cœur. Que la troisième t'offre un rameau d'olivier, embrasse-la, serre-la fraternellement ; mais sa voisine, aussitôt jalouse, allongera des mains avides pour te happer et la suivante posera sur ton front un diadème d'angoisse, si lourd qu'il te rompra le cou.

Une seule tient une boîte rare qui embaume : elle te la tendra ouverte, au fond se trouve un petit grain brillant. Si tes doigts peuvent le saisir, prends-le vite, porte-le à tes lèvres. Alors, tu sentiras une divine seconde de ravissement, avec un cri unique tu retomberas foudroyée. Tu auras goûté au bonheur.

Mais la plus belle, la plus douce, peut-être ne la verras-tu pas. C'est celle qui s'agenouille et creuse lentement la fosse du repos. Son visage est tourné vers la terre, elle attend tout au bout de la vie. Quand son tour viendra, se placera-t-elle à ton chevet, sera-t-elle droite sur la route, appuyée contre un arbre des bois, plongée dans l'eau noire d'un étang ; la verras-tu éclairée par le jour, sortira-t-elle de la nuit?

Qui pourrait le dire?

Mais qu'importe, lorsqu'elle te fera signe, ouvre joyeusement les bras. C'est celle qui fait oublier toutes les autres, qui guérit à jamais leurs blessures, qui ouvre enfin la porte de la prison.

Souviens-toi que ceci est un bonheur : tu dois mourir et tu le sais. »

Horloge, aie compassion de moi. Pourquoi cette heure libératrice est-elle si loin encore, pourquoi me livres-tu à ces forces perverses qui sortent de ton sein?

Elles me font mal à moi-même, réplique l'horloge et je n'y peux rien.

HUIT HEURES

Pendant mon sommeil, une brodeuse est venue.

Qui la connaît?

Elle a monté sur le métier carré de la vitre un ouvrage sans prix. N'est-ce pas là le rêve d'art de toute une vie? Où l'ai-je vu? A Bruges... non pas, je ne le verrai que là.

Et cette femme a pu travailler ainsi dehors, agenouillée sur l'étroit rebord de la fenêtre. Avec l'onglée et des doigts transis, elle a tissé toute la vie des astres, toute la vie des mers et celles des forêts, et celle des entrailles de la terre.

Mais qui la connaît?

« Moi, dit une des voix qui me répondent :

Elle est vêtue de nacre et brille plus que le poisson sous le flot, plus que les prés verglacés et que le torrent que regarde la lune ; c'est dame Gelée aux yeux fixes, qui peint en bleu les têtes de ceux qu'elle surprend, passé minuit, sur les sentiers.

De son couteau bien affilé, elle coupe les mains et les visages et rit de voir les hommes gourds courber le dos et cacher leurs poings. Mais, ce n'en est pas moins la reine des dentellières et, sans coussin ni cartisanes, sans rien demander aux mulquiniers, cette Pénélope blanche qui détruit son œuvre durant le jour, assemble, au cours de l'hiver, une infinité de travaux perdus. »

Voici que l'inimitable filet se résout en larmes, comme la trame des rêves soigneusement ouvrés.

. . . . . .

NEUF HEURES

Un ami de mon père possédait d'anciens verres de Bohême où se voyaient des chasses et des paysages qui semblaient gravés dans le gel et sertis d'un filet d'eau.

J'ai aimé les cerfs d'une incroyable sveltesse bondissant sur les fougères ténues, le vautrait à la poursuite du sanglier, les piqueurs courant à travers les gaulis et les meutes lancées, qui repassaient quand je faisais tourner le verre où la scène galopante et immobile était située dans le vague et la transparence d'un rêve.

Un jour que la table tomba, cette fragilité précieuse fut brisée ; ainsi prit fin la battue de légende.

Sous mes yeux, de l'autre côté de la vitre, la campagne est comme dans la coupe, très blanche, mais indécise.

La neige vient, en fumée, du lointain ; elle court et tourne et tombe, effeuillant des lys pudiques, arrachant les ailes des papillons candides qui achèvent de mourir en tourbillon. Il y a, là-haut, combien de mains actives qui dépouillent les cygnes des viviers célestes et déchirent des tulles et réduisent des soies en charpies, pour fournir à la terre son habituel manteau.

Pourquoi notre âme n'a-t-elle pas sa neige réparatrice qui recouvre les tableaux désolants, en cache les couleurs tragiques sous sa pacifiante uniformité...

La neige a-t-elle entendu ma pensée?

Tout à coup, elle m'apparaît caressante, et me dit :

« Cœur anxieux pourquoi me méconnais-tu? Que ne suis-je pas? Je suis celle qui revêt. Je suis la laine des brebis du ciel, la laine que les vierges cardent sur des peignes d'argent dans les prairies éternelles. Tu as trop interrogé les étoiles pour n'avoir pas vu la longue file des troupeaux immaculés. A leur tête marche l'agneau dont le sang fait fleurir des roses rouges dans l'hiver des âmes. Cela, tu le sais.

Je suis celle qui abreuve, celle qui nourrit.

Donne-moi tes mains enfiévrées que je les rafraîchisse, donne-moi ta bouche et communie de mes flocons, je te soutiendrai comme une manne pure excellemment.

Tu ne peux pas veiller toujours, les yeux terrifiés par le brasier des canicules, en regardant planer tes chimères sur les rocs arides des cimes.

Sœur des corolles béantes, éperdument offertes au soleil, quitte la tour calcinée où ton espoir se consume et viens.

Je n'ai point de parfum, que ma candeur lentement te dégrise, je n'ai point de chaleur, que mon sein froid te soit comme la pierre sainte où se repose la tête du voyageur; mes lèvres blanches, fraternelles, te verseront l'oubli des lèvres qui dévorent, des baisers qui tuent, viens, je t'endormirai. »

J'ai dit : « O neige de mon baptême, neige des voiles qui environnaient mon front de douze ans, ô neige-fleur, ô neige-hostie, me voici endolorie, prends-moi.

Donne-moi ton calme, donne-moi ta pureté. Efface, tombe sur ma vie, innocente et fraîche ; apaise, tombe sur ma fièvre, donne-moi ton silence religieux.

Je me tairai comme la source que tu caches, comme les semailles que tu recouvres, comme l'oiseau mort qui ne doit plus chanter. J'écouterai... N'as-tu pas étouffé les accents de la terre pour que j'entende mieux ce qui se dit là-haut, d'où tu viens.

Prends-moi, que nul ne me voie, tu ouvriras l'enclos de ton mystère, ô neige, prends-moi. »

Et la neige pitoyable m'a emportée vers d'autres sphères ; j'ai abandonné mes vêtements pour une tunique de clarté plus légère que le duvet du grèbe et je monte avec elle vers le calme et la beauté.

Des voix d'anges traversent l'éternité, des mains diaphanes touchent les harpes de givre, des nuées éclairantes voguent portant des âmes qui prient, les yeux fermés.

Voici les vergers et les troupeaux et l'agneau qui fait naître des roses. La neige me tient embrassée : « Ta robe est moite, vois sur le sol maintenant ce qui se lève. » Et, de mon cœur, comme du cœur de l'agneau, toute la douleur qui a fui se répand en fleurs sanglantes sur la blancheur du Paradis.

Des enfants les ont réunies, ils vont les déposer au pied de celui qui réside plus haut que la neige, et, tout à coup, je crois que mon cœur est guéri.

DIX HEURES

La glace écrasante s'est installée partout, adhérente, cramponnée aux formes, qu'elle épouse d'une étreinte morne, on ne voit qu'elle dans les rues, sur les toits. Elle s'appuie de toute sa force et c'est une fatigue qui pend des gouttières surchargées, qui pèse sur les pierres elles-mêmes.

Lisse et dure, elle descend les escaliers, guettant les pieds pour les tordre, les jambes pour les briser ; contre les pauvres maisons où l'eau s'épanche librement hors des conduites percées, elle gonfle en masses rondes, polies et gluantes, comme les méduses que soulève la mer.

Où n'a-t-elle pas mis une embûche, une contrariété, elle qui ferme les citernes, mastique les fenêtres, pousse contre les portes d'énormes bourrelets? Les pas la craignent et aussi les épaules, quand on l'entend bouger et pencher son profil coupant au-dessus des corniches d'où se déroulent, en mèches torses, d'épaisses chevelures.

Elle est là depuis longtemps déjà. A midi, elle va geindre et pleurer, mais avec la nuit, elle se raffermit, se décide à demeurer pour bâcler les ruisseaux et faireglisser les petits enfants.

Comme elle est mauvaise ! Elle bave, empâte les rigoles, fait de la route un casse-cou et s'étale grise et salie, à peine fendue par-ci par-là.

Contre les rochers, les cascades saisies dans leur chute sont comme des robes accrochées. De grands amas prennent des attitudes humaines, de loin je les aperçois qui paraissent sangloter, souffrir et se repentir, la face tournée vers la montagne dans l'épaisseur de leurs cagoules.

MIDI

La place est toute blanche comme un grand camélia.

Le soleil caresse la boule d'or qui surmonte le fronton de l'évêché.

L'heure vient.

Les cloches qui se répondent laissent tomber sur la ville des notes de rubis et de topaze, les notes coloriées de midi qui semblent ébranler d'immenses capucines et les coqs s'égosillent, pour ajouter à chacune l'aigrette sonore où éclatent toutes les pierreries.

Les montagnes envoient de longs bourdonnements qui affluent de partout, ainsi les colombes tournoyantes se rassemblent lorsque volent les grains vermeils.

Un homme siffle.

Je me retrouve devant l'horloge astronomique de Nicolas Lippius, dont j'entendis les accords bizarres dans une église étrangère. Sur un globe placé au sommet, Chantecler secoue ses plumes vives, un hallebardier fait le guet autour du campanile, des séraphins frappent en cadence des clochettes argentines, tandis que quatre chérubins potelés agitent leurs courtes ailes. L'un marque la mesure, l'autre élève le sablier symbolique.

A mi-hauteur de la tour, l'ange Gabriel, une fleur de lys aux doigts, annonce à Marie qu'elle sera la mère du Sauveur ; Dieu le Père apparaît au-dessus de la Vierge, et, d'un geste raide, la bénit.

La grande flèche qui marque les heures, fait tourner un masque enflammé que dilate un rire éternel.

La ritournelle crépitante jongle avec les battants, elle ajoute à la vitalité singulière de cet instrument compliqué qui claque, vibre et sonne avec emportement, fait frémir les voûtes et retentir l'édifice et puis, subitement, retombe comme tué dans sa rigidité.

Alors, on n'entend plus que le pas métallique et continu du balancier enfermé, pareil à celui d'un homme dédaigneux des scènes bruyantes, qui circule et n'y prête point attention.

Mais pourquoi suis-je allée si loin?

Est-ce pour me rappeler cette heure mécanique parce qu'elle n'apportait ni émotion ni déchirement?

Je me sentais légère et détachée dans la cathédrale vide. Rien de ma vie ne se reliait à celle des personnages de bois obéissant, après trois siècles, à la volonté d'un maître ingénieux. Et l'âme de Nicolas Lippius, présente encore dans le mouvement de son œuvre, je ne la connais pas.

Mais combien d'autres midis sont debout dans mon cœur. rangés comme des bouquets de tournesols d'une invulnérable fraîcheur sur l'autel du souvenir !

Le midi campagnard me prenait dans sa hotte et m'emmenait, discourant dans les champs d'orge. Les moissons respiraient et se levaient les têtes curieuses des nielles et des bleuets ; la joie dansait en haut des ormeaux et la maison que je ne dois pas revoir, faisait la coquette au soleil avec toutes ses fenêtres ouvertes, brune et blanche, comme une fille insouciante au corset délacé. L'ombre nouait son écharpe bleue au pied des noyers, une force irrésistible s'élançait de la terre et riait, parce que les prés étaient fleuris et les vergers inclinés sous les fruits, et je me sentais ferme et droite et vivante comme un épi...

Et vous, midis chanteurs et provocants des clochers d'Italie qui me fermiez les yeux sous vos caresses, midi odorant et recueilli de la Chartreuse de Pavie, illuminant les graves fantômes des solitaires disparus, où êtes-vous? Que n'ai-je laissé de moi entre vos mains conquérantes, heures de jeunesse, heures ferventes, qui couliez avec l'ardeur du sang ! Que ne vous ai-je pas donné? Oh gardez ce trésor de ma vie, gardez-le dans le reliquaire du passé et que, parfois, je l'ouvre et me

penche, pour retrouver mon amour embaumé dans de subtils parfums.

Et maintenant, voici le grand midi éclatant, si pur, sur la montagne dédaigneuse des témérités, en face des neiges immarcescibles, vierges hautaines aux yeux toujours levés, qui laissent traîner leurs draperies jusqu'à terre, mais ne connaissent pas les hommes.

Heure muette qui ne sonnes pas, j'ai entendu ton silence. Midi qui te répands et vivifies, irradiant, comme un cristal à mille facettes envoie des milliards de rayons, midi des vastes solitudes qui roules impétueusement ton torrent lumineux et fluide, baignes les plus audacieux sommets, imbibes les vallées et les gouffres, et laisses la nature grisée prise de vertige, comme l'amante aux bras de l'amant, vigoureux et blond, qui l'attire impérieux vers sa bouche, je te revois!

Je sens à ma nuque une pression de lèvres chaudes tandis que, couchée parmi les rochers, je me baignais dans un air ému qui tremblait.

Alors, je regardais si haut, si loin, les cénotaphes gigantesques des âges engloutis, le tumulte silencieux, la stupeur figée des cimes qui se redressent après avoir subi les outrages de tous les éléments et nous apparaissent violentées comme ce que flagellent les vagues, ce que tordent les flammes ce que fracasse l'ouragan. Et je m'écriais :

« O beauté, faite à la fois de crainte et d'espérance, terreur de la fin, vision d'un infini renouvellement, ô ciel très fier parce que tout ce qui est impur en a été précipité ; ô force émouvante de la vie que l'heure la plus puissante du jour projette en l'exaltant, énergie tendue vers l'ignoré, ouvrez mon âme à vos mystères, éclairez-la, dites-lui ce que nulle bouche humaine ne saurait proférer... »

*
* *

Et puis, c'est midi sur la mer, menant ses tritons et ronflant dans les conques enroulées, midi qui sentait le varech et me faisait la peau noire et la bouche salée, midi que j'attendais pieds nus, écrasant des coquilles en regardant les crabes et les astéries de la grève...

Midi des barques blanches sur les lacs miroitants, avec le rythme sensuel des rames qui rient et pleurent et la voix tendre qui murmurait des mots passionnés dans une langue toujours nouvelle...

Midi à travers les lames des persiennes fermées, dans la langueur de la chambre fraîche où les formes s'estompent...

Midi des fleurs énervées, des parfums étourdissants, des couleurs qui s'avivent et la tentation de l'ombre perverse, aux bras ouverts, sous les feuilles immobiles...

Midis d'attente et de satiété qui bercent ou qui rendent fou.

Midi de mes regrets frénétiques et de mon cœur dément qui enrage, ô lion haletant, tu viens poser lentement ton mufle fiévreux sur mon épaule, pour me saturer de ton odeur fauve et heurter mes flancs du battement terrible de tes flancs brûlés, va-t'en !

Ce bonheur d'être, cet enlacement de l'âme à la folie des minutes perdues, des étreintes dénouées, l'avoir connu, l'avoir vécu !

Et maintenant... Marcher avec le jour qui monte, marcher toujours, et s'en aller vers les pays qui tuent, se faire assommer par un midi mortel qui abatte son marteau d'or en plein front !

Laissez-moi tomber la face sur le sol, dans la neige impassible étendre mes mains, y désaltérer ma bouche longuement.

Les cloches se sont tues, une vibration très faible plane encore et s'évanouit. Dans les jardins, les saules font des faisceaux, baguettes dorées de fées au repos ; le ciel est en soie bleu tendre, un merle chante comme en avril.

Les rues étincelantes sont vides; toute seule ici, je vois passer Midi, heure d'hiver, en dalmatique d'hermine brodée de l'or roux des feuilles de platanes, les platanes où pendent les graines dans leurs bogues comme des oursins et qui m'appellent de leurs bras gris.

Contre l'un d'eux je m'appuie, et l'arbre, avec la voix prenante ignorée des humains, me dit :

« A quoi rêves-tu?

— Je rêve à ce qui vit sous mes yeux et je les compare au déroulement intérieur d'un tableau magnifique qui n'est point là.

« Oh, dis moi, que vois-tu?

« Écoute : A midi, au cœur des contrées torrides où grandissent les palétuviers qui demandent leur force au sel de la mer, d'impénétrables palais dorment dans la chaleur. Des femmes nues sont assoupies et la fumée des aromates vient exalter leurs songes, le tigre est allongé dans les bambous, les caïmans ont clos leurs paupières rugueuses et les rossignols mélodieux se taisent tandis que les najas diaboliques sont embusqués dans les rizières. La torpeur s'étend sur les mosaïques précieuses, s'insinue aux plis des velours, sur les fourreaux des armes empoisonnées, et le crime attend la fraîcheur du soir, comme ces étranges calices qui n'ouvrent qu'à la nuit l'énigme de leurs lèvres peintes.

Toute la nature qu'un implacable soleil fait panteler n'a plus qu'un souffle. Elle sommeille pour retrouver, dans un étirement farouche, la force de bondir encore, meurtrière, assoiffée de vie ardente, et de se ruer vers les combats, la luxure et la mort.

Et moi, je voudrais être là-bas à regarder ce midi fascinant, comme on regarde une panthère noire au fond des yeux, pour faire entrer en soi, jusq'uaux talons, la terreur et la volupté. »

Le platane murmura :

« Tes paroles me réchauffent. Tu n'as point de racines dans le sol, que ne vas-tu vers ces heures embrasées qui t'attirent ! »

Je ne réponds pas, l'arbre pensif ajoute :

« Moi, je me pénètre une fois de plus de l'effroyable tristesse du moment, la grande lumière me fait un mal inouï. Tout le mensonge de la vie est là, dans cette heure qui frappe l'air douze fois et paraît joyeuse et semble suspendre le jour, mais ne reviendra jamais, jamais. C'est une main superbe qui se lève, promet un riche présent et retombe, vide et trompeuse sur une déception, et les heures d'après, qui décroissent, sont plus pesantes jusqu'à l'effacement du soir.

Midi, c'est l'annonce d'une fête imaginaire, c'est le paon qui fait la roue et s'éclipse, c'est le jaillissement bref du jet d'eau dont les gouttes scintillent un instant au sommet et s'écrasent, ternes et grises, mêlées à l'eau grise ; midi, c'est la jeunesse flambante, l'illusion. »

Le platane se tut. Je mis ma tempe contre l'écorce pâle.

Mais, partout les aiguilles sur les cadrans tournaient, bientôt des hommes parurent, je m'en allai.

UNE HEURE

Rien qu'une assiette sur une petite table.

Le temps s'est assombri, plus de soleil. Je regarde les reflets droits dans les pieds des verres, couchés sur une cuiller d'argent qui se bombe en moitié d'œuf, un point brillant au rebord d'un plat et le manche noir du couteau, funèbre sur la nappe, dont la blancheur est une solitude.

Des fleurs venues de trop loin se fanent dans le porte-bouquet, un tube de glace ; j'ai froid, je n'ai pas faim, je voudrais faire autre chose maintenant que de manger, mais que faire? La neige recommence à tomber, personne ne viendra partager mon repas.

Un œillet, qui pend tristement devant moi, est mauve et ruché, comme la mante d'indienne de ma grand'tante Adelaïde, qui ressemblait à la mère de Rembrandt.

Comment était-ce de son temps?

J'étais petite, j'écrasais ma figure contre la vitre pour la voir arriver du bout de la cour. Elle avait gardé le vieux costume flamand ; le bonnet de dentelle dont la bise, en retournant le volant, faisait une roue blanche autour de sa tête, la robe de drap ronde et plissée qui découvrait les souliers bas, le grand fichu à ramages croisé sur la poitrine et le tablier de faille. Elle trottait aussi rapide qu'une jouvencelle, sentait la giroflée et le bois des îles et riait comme à vingt ans. Une heure sonnait au cartel laqué couvert de chinoiseries dorées, on dînait. Comme il y avait toujours dans la cave de grands pots de grès qui conservaient les herbes, la soupe, en plein hiver, fleurait le cerfeuil.

On me perchait sur une chaise haute, il y avait des visages partout, la chambre était comme un nid.

Oui, je sais, c'était vivant dans ce temps-là : je sentais une ouate douce autour de mon cœur d'enfant, je trouvais la

poitrine de mon grand-père pour m'y appuyer en écoutant marcher sa montre dans la poche de son gilet.

Il se faisait des silences : l'asthme de ma grand'mère chantait comme une bouilloire, on entendait retomber la cascade dans le bassin de la véranda où flottait une odeur de terre fine et noire ; la broderie des lycopodes rampait au pied des palmiers et j'aimais caresser l'envers des feuilles de saxifrages, qui ont des poils soyeux et qui sont rouges et molles comme des oreilles.

Il neigeait pendant des journées entières et, quand je sortais, je me promenais dans des fortifications brillantes qui dépassaient la plume de mon chapeau. Alors j'aurais donné tout mon dîner aux merles, aux pinsons, même aux corneilles qui coassaient au-dessus des champs.

La neige, cependant ne me paraissait pas froide et je voyais les flocons plus grands. Elle me semblait une bonne dame qui venait, aux abords de l'usine, habiller les grands corps des générateurs et des machines délaissées, comme, dans le jardin, le mûrier trapu qui me gardait entre ses branches de longs après-midi d'été. Elle étalait une belle couverture laineuse sur les toits, plus moelleux à regarder que le boa de cygne qui me réchauffait le cou. Dans le cimetière attenant à notre enclos, elle déployait un grand linceul pour tous les morts.

Il neigeait, j'étais contente sans savoir pourquoi. Sans doute parce que j'étais petite, ignorante et choyée ; des mains attendries me portaient.

Souvent, pendant la mauvaise saison, s'en venait frapper à la porte la pauvresse d'Estrées qui avait fait des lieues depuis le matin. Une conjonctivite invétérée cerclait ses yeux de vermillon, comme ceux des vieilles de Goya. Sa jupe, criblée par la misère, lacérée par des mâchoires féroces, figurait l'étendard souillé qui revient de la bataille et l'on voyait la fantastique maigreur de ses jambes plantée dans des souliers d'homme où ses pieds dansaient.

L'hiver entrait en elle par les cent portes de ses lamentables vêtements, elle grelottait, ses mains ardoisées me faisaient penser aux pattes de poules et sa vue me plongeait dans une oppression qui durait jusqu'au soir. Dans la cuisine, il y avait

pour elle du café chaud et des tartines ; on lui donnait des bas, du linge, des choses qu'elle plaçait dans un panier démoli, mais au bout de peu de temps, elle revenait aussi *déloquetée* parce que cela devait être et que sa navrante destinée était écrite avec les larmes et le sang tombés de ses paupières tuméfiées.

Cette femme personnifiait la rafale, les nuits méchantes, toutes les duretés de décembre qui gémit chez nous par la plaine et le long des canaux.

Et, cependant, j'aurais montré le courage de l'embrasser, de mettre ma joue ronde contre sa joue ruinée, pour réchauffer ce cœur délabré qui devait être comme un caillou. Aujourd'hui, dans mes promenades mélancoliques, quand le temps est gris, je revois se profiler à l'horizon cette silhouette en détresse, fouettée par le vent. Elle est dans le passé ; et le passé c'est l'hiver du cœur, ce sont les parterres dévastés, les arbres secs, les feuilles emportées, ces jours verts et lustrés de jadis.

Depuis lors, je suis descendue dans des abîmes en écorchant ma chair aux parois abruptes. Qu'y ai-je vu? Des bêtes de proie, des corps broyés.

J'ai marché sur des routes étrangères, offert mes épaules au fardeau. Vers d'autres, j'ai tendu les bras, mais les épaules cèdent, les bras se fatiguent et l'âme se crispe à mesure que s'allongent les souvenirs.

Un crépuscule cendré enveloppe le lointain où s'alignent des tombes. Quand je retourne en pensée vers les maisons désertes et les potagers abandonnés, je ne puis que regarder et me taire, car devant l'avenir seul les questions se posent.

Je ne demande pas pourquoi mes grands-parents dorment sous un bloc de granit de l'autre côté de la haie, pourquoi mon père s'est éteint dans mes bras une nuit d'août, tandis que le ciel étincelait et que, par la fenêtre ouverte, on apercevait des roses... Pourquoi la petite fille s'en est allée pour devenir, passée la frontière, une femme douloureuse vouée à de constants regrets.

Je ne me demande pas pourquoi je suis seule à présent en face de la montagne blanche attristée par le deuil des forêts.

Ah ! si la vie était meilleure, elle ne nous laisserait pas nous peletonner dans la chambre tiède d'où l'on ne voit rien. Elle aurait pitié plus tôt.

Elle nous prendrait et monterait tout en haut du clocher où se tient l'oiseau et là, elle dirait : Ouvre les yeux, tourne-toi vers les quatre points cardinaux et sache reconnaître les souffles. Prends garde ! Vois-tu tous ces chemins, là-bas, c'est par là que viendra jusqu'à toi celle qui nouera sa ceinture autour de ta tête, la pernicieuse et multiforme illusion, chasse-la. C'est par là que viennent l'ambition, l'amitié, l'amour, la fortune peut-être, le chagrin sûrement.

Sache que l'ambition souvent s'arrête, les jambes brisées, que l'or ne tient pas tout ce qu'il promet ; que les femmes ont facilement deux visages et quatre mains ; que les hommes peuvent s'agenouiller, mais aussitôt se relèvent et s'en vont ; que le chagrin seul est fidèle, il te suivra jusqu'à l'heure du dernier sommeil, peut-être te fermera-t-il les yeux.

Ah ! si j'avais su, comme j'aurais regardé, mieux que je ne regardais le village voisin par-dessus le mur quand le vieux Jean lançait très fort l'escarpolette. Mais, le fauteuil redescendait, le paysage avait disparu.

Je ne savais rien.

Le soir, quelqu'un bordait mes draps fins, le chien aboyait, on disait : « Roseau donne, qu'est-ce qu'il y a? »

Il neigeait.

Il n'y avait rien.

. . . . . .

QUATRE HEURES

Un homme, que je ne vois pas, coupe des branches à l'abri d'une palissade et dit :

— J'avais un ami, je le croyais, du moins. Mais, il n'était pas un ami.

A ces paroles, j'ai vu les saisons du cœur qui marchaient devant moi : le printemps où l'amitié s'ouvre comme la fleur du pêcher ; l'été qui arrondit le fruit où l'on mord avec confiance, l'automne qui fane, l'hiver qui tue.

Il n'était pas un ami... C'est l'emprise de la glace, et j'ai plaint cet homme déçu.

Comme il est dur de ne plus croire quand on a cru, et de replier les habits de joie pour revêtir une livrée de deuil !

Avoir un ami, c'est acquérir un vase précieux où se déversent et se clarifient nos amertumes.

C'est posséder une autre âme qui espère quand la nôtre se décourage, qui sait quand la nôtre doute, qui se relève quand la nôtre est terrassée.

C'est avoir foi en la fidélité du veilleur qui attend pour nous ranimer, lorsque l'âpreté des jours donne à nos espérances un éclatant démenti.

Avoir un ami, c'est connaître celui dont on peut dire avec Montaigne : « Je l'aime, parce que c'est lui, parce que c'est moi. » Mon âme est allée vers lui comme à une fête, elle a mis ses beaux atours, elle lui a offert des gerbes fleuries. Assis à la même table, nous avons ajouté à la fadeur quotidienne un délicat assaisonnement; ma main s'est reposée dans sa main ; à son contact, elle a reconquis les forces perdues, et, du jour où je l'ai aimé, en moi ont prospéré deux vies qui, l'une par l'autre s'équilibraient.

Alors, s'est allégé le poids de ma pensée, de mes incertitudes, de mes douleurs. Tout a été partagé. Comme je gardais la moitié d'un gâteau pour le lui donner, je lui conservais la meilleure de mes aspirations cachées et lui me découvrait les siennes.

Je sentais ma poitrine s'élargir pour faire une grande place à nos deux cœurs.

Tout était heureux comme un jardin en août, qui voit se réaliser les multiples promesses d'avril, et la souriante statue d'Euphrosine érigée dans la fraîcheur des lierres.

Assis sur le banc, à l'ombre des feuilles serrées nous parlions en paix, tandis que déclinaient les heures trop brèves de notre intimité.

Quatre coups sonnaient, le vent de la vallée réveillait les groselliers tranquilles dans la chaleur, on entendait des cris d'enfants, un chat jaune dormait sur la pierre.

Entre mes doigts, les doigts de mon ami étaient un gage de sécurité.

Mais, que la main s'ouvre et que la pression se relâche, que la triste brume d'automne glisse entre les âmes désalliées qui ne se voient plus, que le soupçon insère sa lame dans les liens si bien enchevêtrés, alors le froid tombe et vient l'hiver, cette saison déteinte, sans odeur, l'hiver qui nie et murmure : il n'était pas un ami.

SIX HEURES

Je suis la berge où les longs peupliers dorment debout. Sur leurs fûts immobiles, au parchemin de l'écorce grise, la nature propose des rébus et les parmélies les plaquent à la base d'un or usé, cuit par la gelée.

Un chemin à peine indiqué... Dans la neige étendue et compacte, aux fines nervures d'épiderme, mes pas sont des blessures.

Plus rien que des bouts de prés jaunes comme la fourrure de bêtes tuées, mal enfouies ; ici, point de floraisons nivéales, tout est détruit.

Les saules étêtés se dressent pareils à des ossements, et tous les arbres morfondus rappellent la forêt maudite, à la sève boueuse et sanglante, où revivent les âmes criminelles des suicidés.

Le fleuve passe en se plaignant. Ah ! ce n'est plus le grondement formidable des beaux jours, cette charge lancée avec un fracas de victoire, heurtant les ponts. Non, c'est un miserere qui coule, s'alentit aux éperons bleuâtres des brise-lames, reprend, diminue et va perdre sa lassitude dans le lointain. Un tronc d'arbre enlizé relève une tête d'hyppocampe géant et momifié. La glace vitreuse et tranchante des bords avance dans l'eau ses dents de scie, elle cède lugubrement sous la pression du flot et s'en vont à la dérive des blocs détachés en partance pour l'inconnu. Ou bien, un quartier plus élevé se fend et s'abat avec le bruit sinistre d'un corps qui se noie. Les corbeaux ténébreux marchent sur la nappe aveuglante. Dans cette blancheur qui arrête leur forme aiguë et la découpe durement, cette blancheur où les pas griffus des renards laissent des traces de chaînes légères, ils plantent au hasard les

clous épais de leurs becs, et, tout à coup, un chien noir se met à hurler vers le ciel.

Qu'y a-t-il de si terriblement passionné au fond de cette tristesse boréale? Est-ce le halètement de mon âme solitaire qui fume, souffle chaud dans le froid, vole à grands coups d'aile par la plaine ensevelie et va se buter éperdument aux forêts, aux montagnes aveugles et sourdes, sous leur rigide carapace? Est-ce toute ma douleur de vivre qui s'exaspère et divague pour redemander des voix à ce silence, une force à cet épuisement? Quels mots crier vers ceux qui errent et que je ne vois pas? Suis-je seule, vraiment seule en face de cette onde fatiguée que blessent des poinçons de glace avec un air de cruauté, n'y a-t-il pas, tout près de moi, les malheureux que la fièvre algide doit torturer pour l'éternité. Qui me dira pourquoi je tremble?

A dix pas se découvre le sable humide et crevassé. Comme ces laveuses que je vis agenouillées sur les bords lumineux de l'Adour, la Mort est là, sa taille élégante repliée, qui essange de longs draps dans le fleuve oxydé par un couchant sulfureux. Sur la neige, sa faux couchée se repose.

Vers mon visage se tournent les deux ombres rondes de ses yeux absents :

— Bonsoir, — dit-elle.

— Bonsoir, tu as donc laissé ta besogne?

— J'ai une minute avant la fin du jour.

— Prends garde que ta lame ne se rouille.

— Sois sans crainte, je l'ai graissée avec l'huile de la lampe de vie, c'est la meilleure, et je vais la lancer de nouveau dans mon pré toujours vert, et puis je ferai de grands bouquets de pensées, de pensées sauvages et d'autres cultivées, de beaux bouquets que je garde en ma maison, dans un air purifiant qui les ranime sans cesse.

La Mort a la voix jeune de l'éternelle, ignorante de toute fatigue.

— Mais maintenant, ici, que fais-tu?

— Je t'attends parce que tu m'aimes.

— C'est vrai ; tu le sais donc?

Et je pose mes lèvres sur sa main d'ivoire où pendent des perles glacées. Elle reprend :

— Je suis ton amie, ta grande amie, car tu as compris ma douceur et tant de pauvres êtres me craignent, les fous ! Toi, tu sens que je tranquilise les cœurs. Viens, regarde au fond de mes orbites, tu y verras fleurir comme des gentianes les prunelles tendres de l'homme que tu aimais ; mon front s'éclairera de reflets blonds, mes dents te rendront son sourire si chèrement payé? Comme il te prenait entre ses bras, je te prendrai.

J'ai senti la fraternité de cette poitrine ouverte, libérée de la chair tentatrice ; au fond des cryptes que le regard n'habita jamais, deux lueurs s'allument et la voix se fait plus caressante :

— N'es-tu pas bien ainsi? Laisse-moi te bercer, et puis, dans le grand lit du fleuve, sur le souple limon, je te coucherai. A tes épaules, je mettrai sa mante verte agrafée d'argent, son écume autour de tes cheveux, comme la dentelle que tu portais les soirs de bal; avec une traîne d'algues et des mules blanches tu t'en viendras par mes sentiers. Que fais-tu ici, avec ton cœur crevé, tes bras vides, tes yeux qui attendent parmi tant d'amertumes, d'indigences, de vanités? N'as-tu pas assez souffert, assez aimé, assez pleuré? Laisse ces figures de cire qui se dissolvent, la passion n'emporte que les privilégiés.

Alors, j'entends clairement le miserere :

— Pourquoi souffrir, pourquoi pleurer, mais s'en aller et s'endormir.

Ma pensée s'engourdit, j'aperçois vaguement les petits estuaires d'émeraude qui reçoivent la flottille nacrée des rayons de lune.

L'étreinte se resserre plus persuasive, je m'abandonne. Des remous brusques autour des pierres font, comme en notre âme, les soudaines colères, les frénésies qui se brisent à l'impossible, et l'inutile recommencement du geste auquel aucun geste ne répond.

La mort s'est courbée jusqu'à ma bouche. Comme il est calmant, son baiser, et infini. Un baiser qui emmène vers la paix.

La voix continue :

— Prends cette clef de fer ; quand le flot t'aura portée

jusqu'à mon domaine, tu ouvriras la porte du jardin de Repos. Un lotus immortel croît au milieu d'une vasque, prends-en les fleurs entre tes dents, et pour jamais tu seras délivrée.

Mes pieds déjà touchent la vague assombrie :

— O Mort, — m'écriai-je, — dois-je trouver là-bas ce que j'ai vainement cherché durant toute ma vie : la beauté sans ombres, la poésie sans mensonge, l'amour sans désillusion?

— Mieux que tout cela, mieux que cette trinité perfide, là-bas tu trouveras l'oubli.

SEPT HEURES

J'entre dans la cathédrale.

Rien qu'une lampe souffrante dans l'obscurité.

L'eau du bénitier est un morceau de glace où se heurtent mes doigts hésitants, une gemme lourde enchâssée dans le marbre.

Et la voûte monte, tragique et si noire.

Ne t'ai-je pas sentie partout, voûte de désespoir planante sur ces heures dures, ne reviens-tu pas arrondir ton arc d'épouvante chaque fois que je lève les yeux au ciel?

Qui me soulagera? La mort me promet l'oubli ; je la crois, il n'y a que la vie qui mente. Maintenant que tout est flétri, elle est recroquevillée, entêtée dans sa fourberie, sans une éclaircie à sa face mauvaise, jamais je ne l'ai tant abhorrée.

Le sort m'a saisie comme un boucher. Oh ! laissez-le faire, il enfoncera le couteau jusqu'au manche, il fera sauter mes artères et mon mal s'en ira doucement avec mon esprit.

C'est mieux, je ne sais par où m'évader.

Est-ce le grand portail qui s'ouvrira sur la place publique où des gens parlent vers le milieu du jour ; est-ce la porte basse sur le jardin discret, tout près du Christ expirant, une tête de mort aux pieds.

Quelle heure au cadran de la tour marquera la délivrance? Quelle cloche bénie sonnera l'arrivée de la barque dans le port pavoisé ?

Pierres, vous vous taisez, votre âme d'encens caresse mon âme et la parfume sans la consoler.

Le froid descend des ténèbres amassées sur ma tête, il monte du pavé lourd qu'un pas frotte de temps en temps, il met sa face exsangue aux verrières, il prie à genoux près de moi, il s'insinue dans les confessionnaux, ces retraites du pardon où la conscience s'allège, où sont cachées des fontaines purifiantes, une eau réparatrice venue droit du ciel. Mais, ce soir, elle est gelée, mon cerveau est gelé, l'hiver souffre en moi. Oh ! chercher la place où tu t'es prosterné pour y poser ma tête, rester là, immobile!

Mais non, il faut prier, que suis-je venue faire dans la maison de Dieu?

— Seigneur, voici mon cœur par terre, je l'ai jeté sur les dalles du temple, regardez-le. C'est un misérable objet mais vous l'avez créé. Il est sorti de vos mains, un jour, dans la beauté suprême de votre éternité. Vous l'avez l'avez voulu enfant et sincère, étonné devant la vie ; vous l'avez voulu adolescent, curieux des choses du dehors, vous l'avez voulu heureux pendant quelques secondes, plus promptes que les éclairs qui environnent votre gloire.

» Vous l'avez voulu douloureux, surtout et pourquoi, je vous le demande? Répondez-moi, ô Père, pourquoi?

» Il faut descendre ici, et le ramasser et le guérir et le remettre dans ma poitrine aussi beau qu'un ex-voto d'argent qui brille quand le soleil le touche à travers le vitrail ; aussi pur qu'aux heures où, dans le mystère des temps, avant d'éclore il sommeillait en vous. Vous le pouvez, je ne peux rien. Toute ma force s'est enfuie, mes bras sont trop faibles pour s'élever. »

Je ne peux plus prier, ma langue se grippe.

Le bois où je m'appuie est plus glacial qu'une barre d'acier.

Sans bruit, hermétique et glissante comme une apparition, une religieuse passe.

Et si la lampe unique s'éteignait!...

. . . . . .

NEUF HEURES

Je suis seule.

Le vent monte et la ville se tait, contractée, durcie dans le froid, avec ses rues vides et ses veilleuses tristes comme lesflammes autour d'un trépassé.

La nuit s'est assise, réprouvée, au bord du fleuve qu'on ne voit plus. Qu'y a-t-il de funeste et d'inexorable dans son obscurité? Quels spectres, quels sanglots, quels reproches, quelles fatales incantations? qu'y a-t-il?

Je ne sais pas. Je sens toutes les tristesses sur mon âme et je souffre, oh, je souffre mille vies douloureuses ruées dans mon seul cœur.

Pitié, je n'y vois plus ; je tends vainement les mains, je ne peux pas repousser ce tourbillon d'angoisses, je ne peux pas repousser les flocons dans la tourmente, ils tombent, ils tombent mais, avec eux, quel vampire s'abat sur moi.

Effroi plus dense que la glace, désespoir plus opaque que la nuit. O chère, chère vision, ombre des bonheurs épuisés jusqu'à l'inconscience, dis-moi pourquoi ce grand corps de plomb qui m'écrase, pourquoi cette heure étouffante appuyée sur ma poitrine, pourquoi son souffle tuant sur mes yeux. Je suffoque et je gèle, je ne sais plus, je ne veux plus? Viens, chasse-les. Y a-t-il encore un être vivant parmi ceux que j'aimais? Non, c'est la solitude, le gouffre ouvert, je roule dans la tempête avec les flocons fous et blancs, qui brûlent tant ils sont glacés.

Pas une porte amie qui s'ouvre sur la route.

Pas un foyer accueillant et rouge qui fasse oublier.

Rien que les horizons qui hurlent comme des chiens maudits.

Je dis à la bougie : Pourquoi ne parles-tu pas?

Tu vois que tout m'abandonne et que mes yeux sont épuisés d'avoir pleuré. Tu vis cependant, ta face jaune se balance et cherche à droite, à gauche, quoi?

Est-ce un appui? Est-ce une autre flamme qui double la tienne et te soit une compagnie? Alors, je comprends, toi

aussi tu languis et tu descends vers la mort le long de ton piédestal blanc.

Ta petite âme s'exhalera avec la dernière goutte de ta cire consumée, ce sera de la bonté morte qui aura palpité près de moi et chassé l'ombre de ma chambre déserte.

Esprit vigilant, gardien de ma détresse, symbole vivace et rapide de ce qui brûle en moi, ô flamme, mystère, entends-moi. Pourquoi le souffle de l'hiver n'entre-t-il pas maintenant pour m'éteindre comme tu peux t'éteindre, toi ? Pourquoi ne s'ouvrent-elles pas les lèvres apitoyées qui rendront aux ténèbres ce brasier dévorant?

Quand je pencherai la tête comme toi, quand j'inclinerai mon cœur chaviré d'inquiétude, que tous les serpents des nostalgies viennent remordre, que trouverai-je?

Ma main vide et froide pour y poser ma joue, et continuer à regarder droit devant moi dans la pénombre, avec mes yeux cuisants, si fatigués d'avoir interrogé.

MINUIT

Le clair de lune, tout à coup, s'avance dans le vieux jardin. Le cornouiller agite ses bras noirs et les rameaux tressés des glycines ont des enroulements de chevelures. C'est une pluie de diamants sur les buis des bordures et des millions de lueurs blanches se suspendent aux sapins comme pour un Noël.

La maison dort, mais le jardin s'éveille ; sous ses courtines de neige, il frémit amoureusement.

Car voici que des formes enlacées descendent le perron, leurs mains traînant sur la rampe forgée.

Mes yeux, cachés entre deux feuilles de houx, voient les habits galants de velours orange, les jupes de soie fleuronnée, les busquières bossuées de perles, la cuirasse scintillante comme un lac, et les améthystes sur les doigts fins.

Le silencieux cortège a franchi le dernier degré. Une dame aux lèvres narquoises referme la haute persienne de la salle qui livra passage aux aïeules et, sur le chemin circulaire, autour de la pelouse, la neige ne garde aucune trace des souliers à boucles et des talons pointus.

Les cavaliers se penchent, les femmes sourient ; ils marchent deux à deux, non comme ils étaient dans la vie, mais selon le secret désir de leurs cœurs exaucés.

Et, près des framboisiers, des voix se mêlent, émouvantes jusqu'à éveiller des bourgeons, jusqu'à faire soudain chanter des nids.

— Barbara, ma très douce, vous souvient-il qu'ici même pour vous, j'ai cueilli des fruits au jus couleur de sang? Comme vous les aimiez, ma mie. Vos lèvres sur ma main les prenaient et vous me regardiez. Il y avait dans vos yeux noirs toute la tendresse que vous n'aviez pas dite chére âme, vous souvient-il?

Et Barbara répond : « Je me souviens », en s'appuyant sur l'épaule de son ami. Son sein nu frissonne sous le fichu léger et tout son corps abandonné tressaille, mais ce n'est pas du froid de la nuit, car pour les morts il n'y a plus d'hiver.

Sur un banc tout proche, un bras ferme entoure une taille flexible, une main longue et belle retient deux mains étroites :

— Laure, dites-moi pourquoi vous fûtes si cruelle? Sous ces arbres, vous me contiez qu'un homme de vos amis ne sut rien deviner de celle qui l'aimait et que, les années ayant fui, elle lui dit un jour, alors que le passé n'était que cendre : « Si vous aviez voulu ! » Ah ! que ne vous ai-je comprise ! Mais mon hommage à peine osait monter vers vous, je vous revois debout dans l'herbe haute, que pensiez-vous de moi? Depuis que nos deux âmes sont libres, j'ai mesuré tout votre amour, j'ai pu prendre vos lèvres, fraîches éternellement...

Les têtes se confondent et l'haleine pure de minuit passe sur le col penché de la belle qui s'extasie.

C'est partout maintenant un bruissement de souvenirs et d'aveux. Un enfant nu glisse parmi les couples, ses yeux verts narguent les étoiles et sa main tient une flèche d'or, dont la flamme rend plus pâle encore et plus immatériel l'argent de cette nuit.

Et voici ceux devant qui les femmes s'inclinent et les hommes se découvrent. Lui, de taille haute, le regard ingénu comme un printemps, elle si frêle sous ses boucles brunes, sous son voile noir.

Une blessure profonde bâille sur sa poitrine, et son amant, courbé vers sa face douloureuse, ne dit que ces deux mots :

— Gretel, pardonne.

Et puis, plus rien.

Les bonheurs terrifiés se taisent au passage de l'étrangère qui s'est tuée.

Et le silence se fait si grand, dans le jardin redevenu désert, qu'on n'entend plus que les doigts durs de la gelée qui pincent l'eau du puits.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS

AVEC LA PRESSE FRANÇAISE

SUR LE FRONT FRANÇAIS[1]

II

Hélas ! à travers ce lacis de routes si agitées et sur lesquelles cette sombre chose qu'est la guerre prend, par la nécessité même de son organisation, je ne sais quel aspect de tourisme pittoresque ou de joyeuse activité commerciale, il y a, du moins sur une partie du front, des espaces de mort, villes, villages ou champs, tels que sans doute n'en a jamais faits aucune guerre du passé. Nous avons beaucoup vécu dans ces pays systématiquement dévastés, notre quartier général n'en étant pas éloigné. Dans cette région, des artères trépidantes, des veines actives ne traversent qu'un cadavre.

Les ruines de cette guerre, qui n'en a dit — sur place et avec une violence indignée, ou bien sur des documents de seconde main et avec une éloquence déjà banalisée — la mélancolie ou l'horreur spécifiques? Mais qui épuisera le sujet?... Y passer une fois, comme le firent les premières caravanes de neutres ou de journalistes, n'est rien. Y retourner vingt fois, y vivre des heures et presque des journées, comme nous le fîmes pendant les premières semaines de la mission permanente de presse, est sans doute le plus extraordinaire

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er février 1918.

voyage que l'on puisse faire, le plus capable de vous faire douter de tout, du progrès, de l'humanité elle-même, ou, au contraire, de vous inspirer la foi la plus ardente dans un avenir meilleur, dans l'éternelle vitalité des races qui croient à autre chose qu'à la jouissance et à la force.

L'émotion que donnent ces dévastations minutieuses et ces incroyables solitudes de la guerre moderne est, dès l'abord, tellement nouvelle et tellement forte qu'elle confine à l'anesthésie. Oserai-je le dire : à première vue, on accepte cela comme une sorte de fatalité prodigieuse — comme on doit accepter les cataractes du Niagara, à la seconde où elles se révèlent à la vue — et c'est peut-être ce que les Allemands auraient fait de plus abominablement « fort », si nous avions dû être vaincus, que de pousser la destruction jusqu'à ses extrêmes limites et d'anéantir, pour ainsi parler, jusqu'à la pitié en anéantissant jusqu'au souvenir des choses. On ne souffre, en effet, du spectacle de la destruction qu'en songeant à la vie humaine qui peut en pâtir : or, ici, toute vie, du moins civile, est encore à ce point invisible que la première visite à Roye, à Lassigny et surtout aux villages et aux terres environnantes vous laisse presque insensible. Ou, pour être sincère, l'on n'est saisi d'abord que d'une mélancolie vague, littéraire, *touristique*, celle du voyageur qui parcourt les Baux de Provence ou Villeneuve-lès-Avignon. Au grand soleil d'été surtout, les villages du Vermandois n'apparaissent déjà plus que comme des ruines historiques : la cheddite a bouleversé notre notion du temps comme elle a bouleversé les poutres, les pierres et les briques. Il y a plusieurs siècles sans doute que cette maison que voici a été séparée en deux, que ce toit a été pulvérisé : il faut réfléchir, se raisonner pour croire enfin que ce bout de rideau ou de papier peint, cette rampe d'escalier arrachée ou cette casserole encore suspendue à son clou sont d'hier et que leurs propriétaires pleurent encore en ce moment les larmes de la déportation ou de ce demi-exil qui est celui des réfugiés...

Et puis, à mesure qu'on approche des limites du grand recul allemand, on voit des destructions plus parfaites encore et qui abolissent jusqu'au souvenir, jusqu'à la représentation imaginative du bourg ou du village qui furent là. Hier, on vibrait,

on serrait les poings devant les maisons éclaboussées de mitraille, mais encore debout et réparables, d'une ville telle que Soissons, devant la silhouette à peine étêtée d'un des fins clochers de Saint-Jean-des-Vignes ; aujourd'hui, on n'a plus de larmes, on n'éprouve plus qu'une stupeur presque docile devant certains villages de l'extrême front qui furent nivelés à ras de terre, en deux temps : un pétard pour faire écrouler la maison, un autre pour l'abîmer toute entière dans sa propre cave. *Wundern, nicht ärgern*, avaient inscrit quelque part les Allemands, ces psychologues du terrorisme : c'est bien cela, il y a des secondes où l'on ne s'étonne presque plus...

Mais leur psychologie de reîtres ne vaut que pour quelques minutes, quelques jours au plus. A moins d'y pouvoir laisser ses canons ou de l'inonder d'une population nouvelle, on ne tue pas plus un pays qui a vécu fortement sa vie nationale qu'on n'empêche le brin d'herbe de repousser entre les pierres disjointes. Peu à peu, à parcourir ces ruines et à nous familiariser avec elles, la pitié et la colère ressuscitent en nous, lancinantes comme le brusque réveil d'une blessure profonde et momentanément anesthésiée. Elles ressuscitent à l'observation plus détaillée des choses. Ces monceaux de débris, pour informes qu'ils soient, sont encore nôtres ; c'est encore de la France. Cette mince guirlande Louis XVI qui persiste au-dessus d'une fenêtre noircie et ravagée, c'est de l'art et de l'histoire à nous. Ces modestes piliers de grille qui, près de l'entrée de Roye, gardent encore sculptés deux élégants trophées de raquettes, ce fut la porte d'un jeu de longue-paume, où se forma cette race sportive jadis entre toutes et qui est en train de le redevenir. Parfois, dans les localités les plus nettement rasées, c'est le spectacle d'une destruction évidemment voulue et récente qui nous crispe les muscles : telle usine, telle importante sucrerie que l'explosion n'a pu émietter comme les maisons de briques et dont les fermes métalliques, les énormes chaudières forment encore au-dessus du sol une haute pyramide de ferraille. Ou, au contraire, nous retrouvons une indignation plus vive et comme toute neuve au spectacle doublement douloureux de ruines historiques deux fois ruinées : les murs du château de Ham, et surtout le cyclopéen Coucy dont la chute suprême a fait, au versant du monticule qui le portait, un amoncelle-

ment sans précédent, une prodigieuse carrière de pierre. Et les officiers ne se lassent pas de nous raconter, nous ne nous lassons pas d'éprouver nous-mêmes la grande pitié et la grande colère qu'ont ressenties les soldats les plus frustes devant ces arbres massacrés à la suite les uns des autres, comme des files de guillotinés chinois, et dont plusieurs verdoient encore, couchés sur le sol, par le suprême effort de leur sève.

Il en est de même dans les villes bombardées où nous avons pu passer quelques heures. Pour ma part, j'ai d'abord éprouvé un affreux serrement de cœur lorsque, sur l'horizon du vignoble rémois, aussi vert et soigné qu'il le fut jamais, à peine barbouillé çà et là d'un éclatement de marmite, qu'on pouvait prendre à la rigueur pour un feu couvant de ceps ou de feuilles mortes, j'ai reçu tout d'un coup sur la rétine une silhouette de la cathédrale différente de celle que j'y conservais imprimée, une silhouette tronquée, ébréchée et comme en passe de se diluer dans la brume. Ainsi doit-on souffrir abominablement en voyant arriver de loin, sur une route, un blessé cher que l'on sait diminué et défiguré et dont on n'aperçoit encore qu'à peine les mutilations. Cette ville de Reims, cité de la richesse et de la joie, comme sa cathédrale était la cathédrale de l'allégresse, j'avais tant de raisons d'en pleurer la destruction; j'y avais laissé de si belles images, de si vifs souvenirs d'art ou de joie physique !... J'y revoyais la création de ce Collège d'athlètes, de cette future École normale de l'éducation physique et de la régénération méthodique de notre race : une idée que nous avions rapportée des Jeux olympiques de Stockholm, en 1912, quelques confrères sportifs et moi, encore imprécise et embryonnaire, comme de Jussieu, autrefois, avait rapporté un cèdre dans son chapeau. Je revoyais la construction progressive, aux confins de la ville, de ces bâtiments clairs, de cette piscine limpide, de ce stade de gazon ras et de sable fin où nous vécûmes quelques semaines d'une vie presque antique, à courir, à sauter et à deviser, sous des peignoirs qui ressemblaient à des toges, avec de jeunes athlètes dont plusieurs, hélas ! sont tombés depuis sous la capote horizon. Et je revoyais encore, parmi les bosquets et les blancs moulages de statues, cette inauguration magnifique du Collège, cette

fête d'athlétisme et d'espérance, ces beaux défilés à la grecque d'une soirée de juillet 1914, alors que les modernes Barbares graissaient déjà les moyeux de leurs canons...

De tout cela il ne reste — au delà d'un carrefour où il n'est pas prudent de stationner — que poutres déchiquetées, terres retournées, tranchées et boyaux. En regardant par la porte d'entrée de ce qui fut un parc sportif, je n'ai pu voir d'encore vivant que l'immortel *Mars Borghèse* dont la tête penchée, avec son regard en dessous, et le poing fermé sur son tronçon de lance semblaient exprimer de l'horreur et de l'indignation.

Encore ai-je retrouvé là, dans les lignes générales du panorama et dans la forme topographique de ce parc, la vive émotion et le regret cuisant d'un paysage connu et aimé. La ville, elle, bien que moins martyrisée dans l'ensemble, moins totalement pilée, sauf dans un quartier, qu'Arras ou Verdun, n'excite à vrai dire, comme les petites villes et les villages de la région Roye-Lassigny et pour qui a connu sa vie drue et joyeuse, qu'un morne étonnement, une stupéfaction muette. Dans ces demi-ruines modernes, la solitude et le silence ont plus fait que les obus pour changer le caractère de la ville. Certains aspects en sont devenus immenses, désertiques, comme la place Royale ; d'autres en ont été rétrécis, réduits à rien. C'est la pièce déménagée ou seulement vidée de quelques meubles dont on ne reconnaît plus ni l'aspect, ni l'éclairage, ni les résonances familières. Deux ouvertures seulement à la voûte de la cathédrale, et on n'en retrouve plus l'émotion sacrée. Faute de quelques passants, de quelques voitures et de quelques bruits de rue, je ne vois plus du majestueux hôtel de ville que ce qu'il est devenu en effet, un assemblage de murs sans arrière-plan, sans vie, minces et instables comme des portants de théâtre. Reims est là encore, à moitié et cependant Reims n'est plus ; et c'est une affreuse mélancolie que de ne plus savoir où accrocher ses souvenirs, ses regrets, même lorsque subsistent encore la matière, la carcasse et la forme des choses regrettées...

Là aussi cependant, peu à peu, de petits incidents, de menus spectacles vous rendent à la fois le sentiment de l'immense catastrophe et l'espoir d'une résurrection. Une marchande de

lait qui traverse la place avec sa voiturette, coiffée d'un casque de poilu, c'est l'âpre comique de la guerre et l'image de la résistance. Deux jeunes vendeuses de bazar qui, derrière leurs rideaux de fer à moitié baissés, continuent à « annoncer à la caisse » de minutieux centimes et à plaisanter avec les rares acheteurs, c'est la vie qui continue. Ce vieux maître-verrier qui ramasse et recolle, dans la cathédrale même, des miettes de vitraux, ce Paul Dramas, confrère intrépide, qui, dans un antre encombré de machines rouillées et faussées par la mitraille, persiste à faire paraître ce mouchoir de poche en papier qui s'appelle *l'Éclaireur de l'Est*, c'est l'art, c'est la pensée du pays qui s'obstinent à vivre, humblement, par de menus actes qui sont de grandes leçons.

Et l'espérance renaît de la commisération et de la douleur même. Je me rappelle que, le soir de notre visite à Reims, après nous avoir fait assister à un tir de batteries qui réveilla et inquiéta toute la ligne allemande, on nous fit coucher, presque en toute sécurité, au deuxième étage d'une maison neuve, dans un quartier à peine égratigné jusqu'ici. J'avais pour voisin de chambre un officier informateur, journaliste, homme de lettres dans le civil et dont l'esprit n'est pas moins éblouissant lorsqu'il cause que lorsqu'il tient la plume. Il vint s'asseoir sur le pied de mon lit : las de vacarme et de tristesses, nous entretînmes, ou plutôt il entretint deux heures durant une exquise conversation de restaurant parisien ou de salle de rédaction de choix, une conversation de « derrière les morasses ». A grand renfort de souvenirs, d'anecdotes, voire de plans de réforme sociale et de projets d'après-guerre, il dissipa la mélancolie que nous avait laissée cette journée. Sans autre champagne que la verve de mon camarade, je me sentais grisé, plein de confiance dans l'avenir : il me semblait avoir retrouvé ce Reims de 1913, où une autre mission de presse parisienne faisait, dans le Parc des sports, une cure d'athlétisme et de gaîté combinés. Et j'avais à ce point confiance dans l'étoile de la France et, accessoirement, dans ma propre chance que, lorsque, une heure après nous être séparés, les obus se mirent à miauler et à encadrer notre maison de leurs éclatements, je demeurais dans une somnolence béate et je n'eus même pas l'idée d'appeler, pour

le faire descendre à la cave, mon camarade — qui, d'ailleurs, dormait à poings fermés.

***

Le combat, aboutissement de tant de forces grouillantes et suprême étape de la vie du front ; les combattants, matière vivante, agissante ou douloureusement passive de ce spectacle final, voilà sans doute les deux têtes de chapitre qu'on attend au bout d'un article de correspondant de guerre. Et c'est précisément là que l'analyse de l'historiographe hésite ou échoue, incomplète ou impuissante.

A vrai dire, en effet, les sensations du combat moderne resteront — et c'est justice — le secret de ceux qui l'auront vécu activement et sous ses formes diverses durant ces années. Car c'est banalité de répéter que ce combat est incessant, multiforme et que le corps à corps des batailles rangées de jadis n'en est qu'une phase exceptionnelle. Banalité aussi de redire que, sur cette prodigieuse ligne de front, il se divise, s'émiette en une infinité d'actions, de menues résistances, de travaux de détail, depuis le secteur tranquille, qui voisine avec le Boche au point de pouvoir l'interpeller, jusqu'au secteur de grande attaque où un corps d'armée avance et un autre recule sans se voir, presque sans prendre contact et sans en venir aux mains, à travers des cyclones de fer mathématiquement déchaînés.

Combat sans doute, le spectacle de tel coin de secteur où nous sommes arrivés, un matin, tandis qu'éclataient les dernières marmites, qu'on emportait quelques blessés et que des R. A. T. raccommodaient paisiblement une cuisine de P. C. à moitié démolie ou des boyaux ébréchés. « Nuit agitée », dont le communiqué cependant ne parlera même pas s'il a mieux à raconter sur un autre point. Du reste, pour les visiteurs que nous sommes, c'est la grande déception de cette guerre de taupes que, plus l'on approche des premières lignes, moins l'on trouve, semble-t-il, à voir et à décrire. Plus rien qui ait l'air de spectacles d'ensemble, de « tableaux ». Le jour levé, la tranchée extrême d'un secteur tout à l'heure remuant n'est plus qu'un corridor de glaise, solitaire, silen-

cieux et monotone, où il faut chercher les guetteurs, où il faut savoir que des hommes harassés dorment dans des trous pareils à ceux d'un *columbarium* de catacombes. Que si, parfois, même dans un secteur tranquille, dans un « secteur d'opéra-comique », comme dit (car tout est relatif) un voltigeur de mes amis, les journalistes doivent baisser plus soigneusement les casques, hâter le pas ou même s'enfouir provisoirement dans des abris, c'est juste de quoi soupçonner ce que doit être la ténacité de ceux qui supportent cette vie des semaines durant et qui attendent le danger à des heures presque régulières, à des postes qu'il ne leur est pas loisible, comme à nous, de quitter pour s'abriter. C'est aussi, disons-le en passant, de quoi pressentir, par de menues expériences personnelles, que l'insouciance, voire le mépris du danger sont le plus souvent fonctions directes d'une meilleure digestion ou d'un sommeil plus reposant. Il n'y a rien d'irrévérencieux à penser que le courage physique est l'expression d'une bonne santé ou du moins de cette *vitalité* qui est comme le souvenir — fût-ce le souvenir héréditaire — d'une constitution forte et d'un sang généreux et qui fait qu'*on ne croit pas* au danger pour soi-même. Lapalissade peut-être, mais qu'il n'est pas inutile de répéter, au moment où l'on s'avise enfin non seulement d'améliorer le confort du combattant, mais encore de poursuivre méthodiquement, jusque sur le front, son perfectionnement physique et son entraînement sportif.

Quant aux combats proprement dits de la guerre actuelle — par exemple, la dernière et admirable offensive de Verdun — notre consigne, et, d'ailleurs, la seule façon d'en avoir une idée d'ensemble, était d'y assister à distance de grands observatoires. Observatoires de forts qui ne sont pas toujours de tout repos ; assez marmités pour qu'on y voie des entonnoirs contigus ou même superposés ; dominant de peu, pendant la nuit, des batteries invisibles, mais bruyantes ; dominés pendant le jour par les avions d'incursion et par les crépitements de mitrailleuses des combats aériens qui, à cette distance, font tout juste le bruit d'un maigre rantanplan de lapin de bazar. En somme, les confins d'une bataille, dont le détail invisible pendant la nuit, est caché, même au jour levant, c'est-à-dire à la fin de l'attaque, par le brouillard et les fumées

combinés : bataille que ni la vue, ni même les meilleures jumelles ne peuvent suivre de loin avec plus de précision qu'on ne suit les phases d'un orage. Un orage au ras du sol, il n'y a pas d'autre terme de comparaison. C'est tout juste si, dans ce cataclysme de détonations, d'éclairs, de fumées, les habitués de l'observatoire, aussi habiles à scruter ce genre de combat que des marins à suivre une tempête, peuvent nous donner les indications essentielles. Ces lueurs multipliées et zigzaguantes comme des feux follets, c'est le grand jeu d'artillerie de la dernière demi-heure avant l'heure *H* ; ces feux de bengale roses, crevant l'horizon comme des ouvertures de hauts fourneaux, ce sont des dépôts de munitions ennemis qui sautent ; enfin et surtout, ces globules rouges qui montent et retombent avec des mollesses de bulles de savon, c'est l'allongement du tir demandé à notre artillerie, c'est la preuve, fébrilement attendue, que, dans cet effroyable ouragan de fer et de feu, de menues activités humaines, celles de nos hommes, progressent consciemment, mathématiquement, et libérent un peu du sol national.

Mais la vision claire et complète, l'épure en quelque sorte de cette offensive victorieuse, ce n'est pas de notre observatoire que nous l'avons eue. Nous l'avons trouvée en redescendant de la côte, dans les gourbis matelassés de sacs de terre où se tient le commandement. Là, c'est le spectacle familier à nos yeux, presque confraternel, d'une sorte de rédaction travaillant au journal des vingt-quatre dernières heures, recevant, collationnant, combinant des dépêches partielles, dont l'ensemble constituera la grande information du jour. Ces dépêches, elles arrivent par toutes les voies possibles — télégraphe, avions, agents de liaison de tout ordre — et rédigées dans un style dont les conventions et les métaphores hâtives sont parfois bien savoureuses : par exemple, ce plan directeur lancé par un avion d'observation et qui, sur un point de la rive droite encore en pleine bataille, porte un coup brutal de crayon bleu et cette indication sommaire : *Français nombreux et tranquilles*... Non loin de là, les premiers prisonniers allemands, les seuls agents de liaison qui aient du loisir, sont patiemment interrogés par les interprètes. Un très jeune sous-lieutenant avoue sa surprise et la façon inopinée dont il a été « cueilli »

avec cette espèce d'énervement sportif du capitaine de football qui a laissé marquer un « essai » à son nez et à sa barbe. Au poste de commandement, tout est à la joie. Les généraux sont discrètement radieux : nous avons l'impression qu'ils n'en veulent pas trop aux hommes-kakis d'avoir franchi tant de consignes et d'être là, regards interrogateurs, le stylo en bataille. Nos photographes militaires — de braves et adroits garçons qui travaillent, eux aussi, avec toute leur passion professionnelle, à grossir l'« album de la mission » — sentent que l'atmosphère est bonne et en profitent pour papillonner autour des généraux et fixer leurs gestes, leurs sourires, des sourires qui en disent plus que notre future « copie ». Même, le dessinateur agréé des grands chefs, le soldat Jonas, commence hyprocritement à biseauter son fusain. Le général américain qui se trouve là, attentif à cette grande leçon de victoire, prête à l'artiste, en souriant, son visage à la fois flegmatique et observateur de joueur de *golf*. Un soleil déjà puissant met de l'allégresse sur les petits peupliers de la Meuse et jusque sur les maisons éventrées, écroulées qui nous entourent : même au milieu des ruines, même quand on ne connaît, quand on n'a *vu* réellement une telle victoire qu'à travers un brouillard impénétrable ou sous la forme de cartes crayonnées de bleu, c'est un beau souvenir qu'une matinée d'offensive heureuse !...

Les acteurs de ce drame à cent actes divers, c'est à la cantonade surtout que nous avons pu les voir à loisir et nous entretenir familièrement avec eux. Avec quelle curiosité respectueuse, avec quelle angoisse attendrie, on le devine. Ici, ils sont chez eux et c'est autre chose d'y être reçu par eux que d'interviewer banalement le permissionnaire. On a beau avoir été mobilisé soi-même et avoir formé les faisceaux, comme R. A. T., en *n*e ligne, on a ici l'impression profonde que les véritables aînés, les indiscutables ancêtres, ce sont désormais ces hommes de trente-cinq ans, voire ces enfants de vingt ans qui font réellement le combat, qui peuvent entrer demain, aujourd'hui même, dans la majesté de l'histoire et qui, à chaque minute, par leur résistance physique, par leur ténacité morale, conservent la vie à leurs concitoyens, la leur donnent une seconde fois.

Aussi la plume hésite à tenter leur éloge, à essayer même d'analyser leur héroïsme. Lors du départ d'août 1914, c'était chose relativement facile : toute la France était grisée de lyrisme et les soldats eux-mêmes en faisaient à leur manière, d'une craie joyeuse, jusque sur les portes de leurs wagons. Mais que seront devenus ces allègres héroïsmes après trois ans de souffrances et d'horreurs, alors que le courage ne saurait plus guère être fait, comme au début, de belle ignorance, d'élan instinctif ni de cette curiosité si forte au cœur des Français que j'ai vu, en octobre 1914, dans mon régiment, un cultivateur de la classe 90, fils lointain de je ne sais quel ancêtre aventureux, demander à partir pour la tranchée de première ligne « pour savoir ce que c'était »...

Que seront donc les combattants de la quatrième année? Et comment parler d'eux? Nous, journalistes, nous savons mieux que quiconque avec quelle prudence il faut aborder le sujet. La censure des poilus est autrement redoutable que celle du Bureau de la Presse. Elle a des susceptibilités qui se traduisent par des indignations violentes, exprimées en langue verte, ou par des ironies plus cinglantes encore que la colère. Elle a inventé notamment une expression lourde comme une massue, tranchante comme une guillotine — le « bourrage de crânes » — après laquelle il n'y a plus rien à dire et dont, malheureusement, certains « défaitistes » ont pu faire un instant le cri de ralliement de tous les pessimismes. Mais, chez les combattants, cette formule a un sens précis, équitable. Le « bourrage de crânes », ce sera la description ou la lettre du poilu écrites de chic, dans une salle de rédaction ; ce seront les clichés puérilement optimistes, destinés à rassurer l'arrière, mais qui aboutissent à engourdir son activité ou même à endormir sa compassion. Tel, par exemple, ce poncif de la « vie de château », plaisanterie de soldats, gravement reprise par l'arrière, pour désigner les humbles et fragiles *cagnas* de 1915... Le « bourrage de crânes », ce sera surtout l'éloge excessif ou qui porte à faux. Le soldat français a, en effet, même lorsqu'il souffre, l'intraitable pudeur de ne vouloir être louangé que d'après ses propres balances. Au cours de la correspondance de guerre que j'ai envoyée à *l'Œuvre*, ayant assisté à une relève particulièrement émouvante, après une

terrible attaque allemande devant la ferme du Panthéon, j'ai cru pouvoir — avec toute sorte de précautions oratoires et en remplaçant souvent le mot *admirable* par le mot *étonnant* — parler du « beau moral » de nos troupes. Un sous-officier nerveux (on le serait à moins) m'a rétorqué immédiatement, en une lettre d'une éloquence métaphorique, qu'il était « trop aisé d'appeler ainsi la joie passagère du plombier qui, chutant d'un cinquième étage, aurait eu la chance de se recevoir sur une tente de café et d'en réchapper... » A quoi je n'ai pu que lui répondre qu'il fallait bien tout de même admirer les armées qui résistent dans un tel enfer tandis que d'autres reculent, et que je continuerais à le tenir lui-même pour un héros tant qu'il ne m'aurait pas avisé de sa désertion. Je suis tranquille, au reste, sur le courage de ces nouveaux grognards qui regimbent parfois jusque sous les félicitations.

Et cependant, de quel nom appeler, même en tenant compte des circonstances relativement favorables — espoirs militaires, temps sec et soleil de ces mois d'été — dans lesquelles nous avons visité les cantonnements et les terrains d'entraînement, de quel nom appeler l'attitude des soldats que nous avons pu voir et entretenir de près, dans une familiarité qui n'était nullement officielle, nullement truquée?... Ces défenseurs du Chemin des Dames, par exemple, dont nous n'avons cru, ni les uns ni les autres, devoir ménager la modestie, je les avais vus au lendemain d'une de leurs nuits terribles. Dans deux villages voisins étaient redescendus un régiment de territoriaux et un bataillon de chasseurs à pied qui, après plusieurs semaines de tranchée, avaient eu à soutenir l'attaque la plus violente, la plus condensée qu'eussent jamais subie ceux-là mêmes qui avaient fait Verdun en 1916. J'ai pu les voir dans l'intimité, sans protocole, en confiance, assis parmi eux sur un coin de route ou sur le bord d'une couchette de paille ; d'ailleurs, la cigarette et le quart en main, sans rien leur laisser croire de ce qui eût pu les engager à se guinder devant moi, ni que je fusse officier, ni même Anglais ou Américain, comme ils semblèrent d'abord le supposer, et parlant avec eux le simple langage du soldat, qui n'est nullement cette mosaïque de termes « poilus » que s'imaginent les revuistes. Ils étaient encore tout chauds de la bataille : les

chasseurs déjà douchés, habillés de neuf ou raccommodés, l'infanterie attendant encore, je dois l'avouer, un lot de chemises qui n'arrivait pas et qui, cependant, n'eût pu trouver de meilleur emploi.

Je n'ose insister comme je le voudrais, par crainte d'un lyrisme facile, sur la belle tenue, je dirais presque l'allégresse physique et morale des chasseurs, jeunes classes dont les muscles, à peine désintoxiqués, sollicitaient déjà du mouvement. Déjà nombreux à se promener dans le village, ils formaient des groupes loquaces, comme ceux des sorties d'églises campagnardes, ou plutôt encore comme ces groupes de sportifs qui, à l'issue d'un match, discutent les phases de la partie. C'est une indéfinissable surprise, en effet, que d'entendre des combattants aux visages d'enfants, après des affaires exceptionnellement chaudes et *affreuses* — au sens étymologique de ce mot — et dont il semblerait qu'ils dussent garder tout au moins un étonnement horrifié, en parler avec des mots très simples et aussi, je crois, avec des sentiments très simples et une émotion qui ne dépasse pas l'excitation sportive des terrains de jeux. Incroyable élasticité de la jeunesse qui se hausse presque d'emblée, après quelques mois d'entraînement, aux fatigues et aux dangers les plus extraordinaires. Et, surtout, mystérieux ressort, combativité héréditaire de notre race qui fait qu'au sortir d'une telle nuit de cauchemar, qui ne sera pas la dernière, on entend des enfants de vingt-deux ans dire tout bonnement, sans affectation ni d'héroïsme ni de simplicité, des phrases dans le goût de celles-ci, que j'ai sténographiées : « Les Boches sont malins, mais pas assez. » « Ils ne se sont pas levés assez matin. » Et, comme conclusion unanime : « On ne *le fait pas* au *n*e chasseurs ! »

Plus émouvant encore le souvenir que j'ai gardé des réservistes et des territoriaux de l'infanterie que j'ai vus ce jour-là, après le même coup de chien. C'étaient, pour la plupart, des hommes du Sud-Est, et principalement des Hautes-Alpes, dont beaucoup de quadragénaires. Leurs guenilles de bataille, encore telles quelles, accusaient mieux leur lassitude musculaire, leurs traits tirés. Ceux-là ne se promenaient guère : ils étaient couchés dans leurs lits de paille, où plusieurs retrou-

vaient peut-être, avec la forme et la dureté des couchettes de bergers, leurs souvenirs d'enfance déjà lointains. Les moins las étaient assis dehors, avec le mur de la maison comme dossier. Quelques intrépides seulement nageaient déjà dans une mare voisine. C'était la grande lassitude, sans coquetterie, grave et muette comme celle du vieil ouvrier qui récupère en silence des forces pour le lendemain.

Ces hommes savaient au juste, mieux que les jeunes, dont les muscles plus vite reposés oublient plus vite, la valeur de ce qu'ils avaient fait. Ils étaient plus capables que leurs cadets de réfléchir sur ce qui leur restait encore à faire. Ils étaient déjà d'un âge où, même loin des mitrailleuses et des obus, on commence à aimer chèrement la vie, parce qu'on la sent fuir, et où le plus fruste y tient autant pour les siens que pour lui-même. Donc, sauf chez deux ou trois qui avaient vidé leur quart un peu trop souvent, nulle gaîté, nulle fanfaronnade, nul besoin même de raconter l'effroyable aventure à laquelle ils venaient d'échapper. L'ont-ils oubliée comme on oublie brusquement, le matin, certains rêves compliqués et angoissants ; ou bien craignent-ils d'en prolonger l'horreur, même par le souvenir, on ne sait. Il est presque impossible de leur arracher rien de précis, rien de *vu*, et l'on n'y songe guère plus qu'on n'ose questionner trop longtemps un malade. Leurs confidences sur le combat, faites avec des dents serrées, des yeux sans regards et de courts hochements de tête, restent banales et vagues : « C'était trois fois pire qu'à Verdun... On n'a jamais rien vu de pareil... », etc. Et l'on s'incline devant la brièveté cassante de ces combattants quadragénaires que l'on trouve assez sublimes, d'ailleurs, de n'être point découragés. Qu'est la guerre moderne, en effet, pour des hommes de cet âge, presque tous pères de famille, arrachés à la vie qu'ils s'étaient faite? Que leur a-t-elle donné des brillantes aventures, des marches en avant, des compensations de toute sorte qui pouvaient flatter et retenir sous les drapeaux les vétérans célibataires des armées napoléoniennes?... Nulle autre aventure que l'immobilité douloureuse sous les obus ; nulle autre distraction que de brefs repos dans des villages souvent dévastés et où il est nécessaire, coûte que coûte, de reprendre l'entraînement de la caserne. Les compensations

mêmes de la civilisation moderne — la poste aux armées ou ces permissions trimestrielles que ne connaissaient pas les grognards de jadis — pour utiles et réconfortantes qu'elles soient en un sens, font plus vivement sentir au vieux soldat d'aujourd'hui tout ce qu'il laisse derrière lui, si proche de lui... Ces hommes font bien la guerre, mais en la subissant contre tous leurs goûts, sans se fondre en elle, *sans la vivre*, sans recevoir d'elle de quoi la regretter, si peu que ce soit. Ils n'en sont que plus beaux.

Car — j'ai hâte de le dire — ils ne sont ni opprimés, ni diminués, ni, pour lâcher le mot cru, abrutis moralement par elle. Ces combattants du Chemin des Dames et tant d'autres que j'ai vus, en Champagne, à Verdun, dans les armées du Nord, dans leurs cantonnements ou dans les hôpitaux, ne subissent pas ce long martyre avec l'âme du troupeau qu'on pousse. Dans plus de dix groupes, au lendemain de cette affaire du Panthéon, j'ai recueilli, sans la solliciter directement, cette simple déclaration, qui vaut tous les mots de l'antiquité : « Que voulez-vous : *s'il le faut*, on remettra ça. » Ils sentent profondément aujourd'hui, même ceux des provinces douces et pacifiques (j'ai rencontré, ce jour-là, beaucoup de Lyonnais, de Provençaux), qu'*il le faut* en effet. Un journal du front, *le Tord-Boyau*, a pu imprimer récemment (et ces journaux-là connaissent bien leur public) un article d'une éloquence simple et brutale qui débute ainsi : « Nous nous battons parce que nous ne pouvons pas faire autrement. » Ce qu'on a pu craindre un instant, dans certains régiments, n'avait rien d'endémique. Je veux dire, et d'après des témoignages autorisés, que ces régiments-là ne portaient pas *en eux-mêmes* les germes de leur défaillance : ressaisis par des mains à la fois énergiques et paternelles, transportés dans des secteurs où le confort du soldat est en progrès constant, ces régiments (j'en ai vu de près) rivalisent aujourd'hui, quant au moral, avec les meilleurs.

Mais ce qui m'a persuadé surtout, pour autant que j'ai pu en voir, que la grande majorité des combattants « tient », c'est moins ce qu'ils disent de la guerre elle-même et de leurs misères héroïques que l'aisance avec laquelle ils s'en détachent

pour revenir à leurs souvenirs ou à leurs espérances du temps de paix. Ces mêmes vétérans, taciturnes au lendemain d'une relève et que l'on pourrait croire plongés dans une sorte de désespoir sombre, ces jeunes paysans qui n'ont même plus toujours le réconfort de vivre avec des hommes de leur recrutement et d'avoir au moins un « pays » dans leur escouade, parlez-leur de leur province, de leur village, de leur métier, ayez avec eux un souvenir commun, causez même avec eux de choses et d'autres, cordialement et simplement, comme vous le feriez, en wagon ou dans un café, avec un voisin sympathique : vous serez étonné de constater avec quelle souplesse ils s'évadent de la guerre et de ses obsessions et comme aisément ils redeviennent confiants, expansifs et « comme tout le monde ». Quelques heures après une nuit d'enfer, ils vous parleront posément de leur ferme, de leur atelier, de l'auberge qui, chez eux, fait le coin de la rue... Eux qui ont accepté et qui accepteront sans broncher des souffrances surhumaines, ils ne deviennent nerveux et « ressauteurs » — pour parler une fois poilu — que devant quelque déception ou quelque taquinerie de cantonnement, pour peu qu'elle leur semble irrégulière. Le seul homme que j'aie entendu, au cours de ces visites, crier très fort, au point que j'ai cru d'abord qu'il faisait de la fièvre chaude ou de l'antimilitarisme militant, s'indignait seulement contre un léger retard apporté à sa permission réglementaire. Et je m'en rappelle combien d'autres obstinés à me raconter, comme des nouvelles de premier intérêt, les menus potins de leur compagnie. Héroïsme fait de simple, mais riche vitalité : à peine échappés aux pires dangers, ils recommencent à vivre l'existence coutumière. Ils continuent à vivre à côté et en dehors de la guerre — et c'est ce qui leur donnera la patience de la mener jusqu'au bout.

Aux incurables pessimistes qui m'objecteraient que ces interviews de régiments au repos ne sont qu'à moitié probantes et que des rescapés, même momentanés, sont par définition heureux de vivre, je rappellerai que, plusieurs fois, et notamment la veille de l'offensive heureuse de Verdun, dans la ville du front où nous venions d'arriver, nous avons vu passer en camions des régiments qui montaient, et qui savaient bien à

quelle fête on les conduisait. J'ai vu défiler dans les rues de B..., à quelques heures du combat, cent cinquante de ces camions bourrés d'hommes, surchargés jusque sur les marchepieds et les bâches comme des tapissières rentrant des courses. De nombreux à-coups, des arrêts m'ont permis d'en observer de près les voyageurs. Je ne pense pas qu'on ait le temps, à la veille d'une attaque, de choisir pour ces traversées de ville des régiments de parade, spécialement sûrs. Ce dont je suis certain, d'ailleurs, c'est que l'alcool ni le coup de l'étrier n'étaient pour grand'chose dans la tenue morale de ces troupes. Or, je reste encore confondu d'étonnement heureux — pour ne pas employer de mot plus facilement tapageur — au souvenir d'un tel départ, au début d'une quatrième année de guerre. Point de braillards inconscients ni de chants hurlés par manière de s'étourdir. Point de gaudrioles ni d'insolences faciles à ceux qui restaient là, tandis qu'eux partaient pour le terrible mystère : les traditionnels appels ou baisers aux femmes étaient décents et je n'ai entendu plaisanter, d'ailleurs sans amertume haineuse, qu'un sous-officier qui allait communiquer le rapport. Aux Américains, déjà nombreux dans cette ville, des saluts fraternels et des regards chargés d'espoir. De la joie, non, sans doute, ni de l'enthousiasme débraillé, comme nous en vîmes jadis, au temps où le soldat français croyait beau de gaspiller ses forces et ne savait pas encore, comme on dit en style athlétique, prendre son départ. Mais rien de morne non plus : des attitudes décidées, des regards directs et des voix posées de gens qui savaient pour quel labeur on les embarquait, mais qui avaient l'air de savoir aussi que, cette fois, la tâche était préparée le mieux possible et que toutes les chances étaient de leur côté. De plus — et ceci est nouveau, depuis que les « spécialistes » se sont multipliés dans le combat moderne ; et cette nouveauté est fort propre à satisfaire le goût français — un certain orgueil, parmi les combattants, de n'être plus la simple « unité tactique élémentaire », perdue dans le troupeau de la compagnie, d'être le grenadier, le fusilier-mitrailleur, le lanceur de flammes ou d'engins asphyxiants, chacun avec son rôle et son utilité personnels, avec son insigne aussi qui le discerne et l'ennoblit à ses propres yeux. Je revois notamment ces deux nettoyeurs

de tranchées, suspendus à la voiture d'un pied et d'une main, tels les conducteurs des anciens omnibus, noyés, comme dans un nimbe de gloire, dans la poussière du convoi, et qui, à nos regards interrogateurs sur leurs minces brassards couleur de sang, se hâtaient de nous informer : « C'est nous qui les *zigouillent* !... » Ceci dit sans férocité, mais avec une vanité de fonctionnaires qui tiennent à ne point passer inaperçus. Tous, au surplus, bleuets ou hommes faits, si pleins de sang-froid, si maîtres d'eux-mêmes et encore, pour ainsi dire, si bien « dans la vie » qu'aux poignées de main des habitants, aux dons cordiaux de cigares et de cigarettes, la plupart savaient répondre avec la même bonne grâce et la même délicatesse, avec cette même politesse des simples qu'ils nous eussent témoignée en manœuvres ou dans une caserne, et comme s'ils restaient encore — eux !... — nos obligés.

Cette belle obstination à vivre tout en risquant sa vie sans cesse, cette même bonne volonté de durer, de se défendre physiquement et psychologiquement et de ressaisir sur le sort tout ce qui peut lui être repris, fût-ce le plaisir et le réconfort du jeu, je les ai retrouvées à un haut degré et poussées jusqu'à une véritable noblesse morale dans cette élite de l'armée que j'ai fréquentée et que je connais particulièrement : je veux dire les sportifs, précieuse pépinière de combattants de choix et d'excellents gradés.

Et certes, il faut entendre par sportifs, en toute équité, non seulement ceux de nos soldats qui, avant la guerre, appartenaient déjà à des clubs et pratiquaient l'athlétisme réglementé de la course à pied, du saut, du disque et du football, mais encore tous ceux qui, depuis la guerre, au contact de ce noyau d'hommes entraînés et par les nécessités mêmes du combat moderne, y ont apporté cet esprit de compétition, cette attention à devenir plus forts et plus adroits qui est proprement la sportivité. Ne furent pas seulement des sportifs de la guerre les anciens coureurs ou sauteurs de l'U. S. F. S. A. ou les footballeurs qualifiés du *Comité français interfédéral*, mais encore tous ces paysans, hier peu dégrossis, tous ces fusiliers marins entraînés à la rude méthode Hébert, tous ces soldats des colonies qui, depuis de longs mois déjà, dans les écoles de

spécialistes, puis dans le combat, rivalisent de force adroite pour le lancement des engins de mort et pour qui l'athlétisme est redevenu aussi utilitaire, aussi indispensable qu'il a pu l'être pour les vainqueurs de Marathon. Ces athlètes de guerre, nous les avons vus à loisir. C'est un spectacle peu banal que celui de ces terrains militaires transformés, dirait-on, en stades ou en palestres antiques. Ici, des gaillards de choix s'entraînent à cribler de grenades, avec une précision olympique, des tranchées fictives, tracées de cinq mètres en cinq mètres et dans lesquelles ils logent leurs engins avec une précision de bons joueurs de tonneau. Leurs officiers instructeurs sont les mêmes qui, de temps en temps, partent avec eux pour de mystérieuses « sorties d'équipe » dont le Boche fait les frais et après lesquelles, paisiblement, ils reviennent se remettre à l'école. Ailleurs, sur une piste circulaire de « méthode naturelle », un autre groupe fait de la marche à quatre pattes ou de la marche en flexion en utilisant le fusil mitrailleur et ses manœuvres principales comme une sorte de barre d'entraînement. Ainsi les Grecs de l'antiquité maniaient par utilité militaire le javelot qui, en temps de paix, leur valait la couronne d'olivier. Et il est certain que, même dans les cantonnements ordinaires, cette nouvelle forme de l'instruction militaire, substituée aux revues de pure parade et au fastidieux maniement d'armes, a contribué beaucoup à faire prendre patience au soldat français.

Mais, en dehors de cet athlétisme réglementaire, fait de courses en terrain varié, de reptations adroites au-dessous de la trajectoire des mitrailleuses et surtout de lancements d'engins, les sportifs d'avant-guerre et à leur suite, à mesure que les mois s'écoulaient, tout ceux qu'entraînait leur exemple, se sont mis, durant leurs loisirs, à pratiquer le sport pour le sport, à la fois pour le plaisir désintéressé du jeu et avec le sentiment instinctif que, dans cette guerre d'immobilité souvent déprimante, le mouvement est le véritable repos de l'inertie. Le football et surtout le football-association (ballon rond), plus accessible à la masse que le *rugby* (ballon ovale) est devenu pour une portion considérable de notre armée une passion et un besoin.

De cette passion, de l'utilité qu'il y a de l'encourager, c'est-

à-dire de lui fournir l'instrument indispensable, le ballon, j'ai des preuves nombreuses, indiscutables, éloquentes. Ce n'est plus seulement sur le front britannique, c'est tout le long du front français que l'on voit les poteaux rituels et les bonds dansants de ce jeu, aussi agiles du moins que le permettent les pantalons de gros drap et les lourds godillots. Dans les pays dévastés surtout, ce sport est l'unique distraction du soldat, la seule gaîté de ces paysages désolés. Et qu'on ne s'y trompe pas : chargé par les lecteurs de *l'Œuvre* de distribuer un certain nombre de ballons, je pensais n'être sollicité, à quelques exceptions près, que par des services de l'arrière-front, condamnés à une immobilité ennuyeuse et à des loisirs forcés : c'est dans les tranchées, au contraire, que j'ai rencontré les premiers quémandeurs, de beaux et solides cavaliers démontés à qui ne suffisait pas d'avoir fait la rude affaire du Moulin de Laffaux. Depuis, et par l'indéniable témoignage de plusieurs milliers de lettres de soldats, de sous-officiers, de lieutenants, voire d'officiers supérieurs, j'ai appris et j'apprends tous les jours que les passionnés du football se rencontrent dans toutes les armes et dans tous les postes : soldats d'état-major, télégraphistes, infirmiers et aérostiers sans doute ; mais aussi convoyeurs automobilistes, sapeurs las de cheminer sous terre, artilleurs aux muscles durcis par l'immobilité et le maniement des poids lourds. Et l'infanterie enfin, cette infanterie dont on n'épuisera jamais l'éloge, et qui, au sortir de ses boyaux de glace, de poussière ou de boue, au lendemain des marmitages ou des corps à corps les plus sanglants, aspire encore à cette humble joie : une partie de football, trouve encore la force de s'y livrer et d'y assouplir ses muscles ankylosés ou meurtris. Je ne connais pas de preuve plus significative de la vitalité de notre race que ces lettres écrites de la tranchée même, parfois à la veille d'une attaque, pour me demander comme une grâce insigne la « précieuse vessie de cuir » le « ballon, objet de nos rêves », et pour être sûr de trouver au cantonnement, le jour de la relève, cet accessoire désiré comme un bonbon ou comme un jouet par ces enfants sublimes qui le considèrent — me disent-ils unanimement — comme le grand remède, comme le spécifique « insecticide du cafard ».

Si j'ajoute qu'ils y voient encore, par une haute intuition

morale, le dérivatif aux distractions banales ou déprimantes et aux dangers du repos, manille, tabac, ivrognerie ou pis encore, (« Nous sommes jeunes, m'écrit un chasseur à pied, et il ne faut pas que les hommes qui auront échappé aux terribles hasards des combats reviennent avilis à la vie civile »), si j'ajoute enfin que leurs officiers de compagnie, sportifs pratiquants ou simples spectateurs, se rendent compte et m'écrivent, en propres termes, que le football donne aux hommes la force et la souplesse, le sang-froid, le bon moral et le sentiment de la discipline librement consentie, j'en aurai dit assez, je pense, pour que le ministère de la Guerre et le haut commandement fassent désormais, à l'instar de l'Intendance britannique, des distributions réglementaires, plus larges encore que celles qui viennent d'être décidées, de ballons aux armées et pour que, provisoirement, la générosité privée ne refuse pas ce jouet de trente francs (car le cuir sportif, lui aussi, a renchéri) à ceux qui ont gagné les matches de Craonne ou de Verdun.

***

Tels nous avons vu, nous leurs humbles historiographes, — au lendemain d'incidents qui, de loin et tristement exploités par quelques pessimistes, pouvaient paraître plus inquiétants qu'une grande défaite — tels nous avons vu les fils de cette race miraculeuse, avec laquelle il serait également criminel, selon les paroles de M. Painlevé, de prolonger la guerre un jour de trop ou de l'interrompre un jour trop tôt, et à laquelle on ne demandera que de retrouver dans la paix la ténacité dont elle a fait preuve pendant la guerre. C'est à ces hommes étonnants que doit se dévouer toute entière cette mission de la presse française dont la tâche capitale n'est pas la stricte information stratégique ou technique et dont on peut attendre un effort plus délicat et plus fécond, celui qui consiste à bien connaître le combattant et à le bien faire connaître à l'arrière, à plaider à bon escient les causes qui intéressent son confort, sa sécurité, son moral, et enfin à lui donner, avec une juste vue des choses et sans faux lyrisme, la ration de sympathie et de gloire à laquelle il a droit.

Le connaître, on y arrive peu à peu, et par le spectacle même

de la guerre qu'il subit, et par l'art relativement facile de gagner sa confiance. On s'aperçoit assez vite et avec une surprise émue qu'en s'adressant à son intelligence et en employant des arguments précis, on peut même lui demander d'ajouter encore à son travail. C'est ainsi qu'une presse d'arrière, peu renseignée sur les conditions du combat moderne avait cru plaider l'intérêt du soldat en réclamant pour lui, au cantonnement, le repos pur et simple et même l'oisiveté absolue. Mieux documentée, la mission de la presse a pu défendre la thèse du demi-repos et de cet apprentissage du combat d'engins qui est comme le tir de barrage de l'infanterie en action et le meilleur gage de sa sécurité. Nul de nous cependant ne s'est vu reprocher par les combattants d'avoir attenté ainsi à leur repos ; plusieurs de nous ont été remerciés, au contraire, d'avoir préconisé l'exercice utilitaire aux dépens des vaines parades.

Enfin, ces hommes extraordinaires qui semblent défier jusqu'à l'éloge n'y sont point insensibles cependant lorsqu'il leur est distribué sans phraséologie creuse, par l'énumération exacte de leurs hauts faits ou par l'appréciation nette de leurs qualités spécifiques. Ils veulent être jugés avec cette sobre et mathématique éloquence des chiffres, des résultats, qui est celle des comptes rendus sportifs bien faits. Cette louange, lorsqu'ils la rencontrent, leur va au cœur : nous avons eu la joie, visitant pour la seconde fois des régiments dont nous avions pu, dans l'intervalle, parler avec précision, d'y trouver quantité d'hommes qui avaient conservé nos articles et qui les portaient, comme un *satisfecit* de la nation, comme une décoration invisible et collective, dans leur modeste portefeuille, sur leur cœur... Parfois, au contraire, pour une erreur en apparence légère, pour une action de détail attribuée faussement à telle compagnie, nous avons reçu de l'unité voisine, authentique détentrice de ce record, des protestations chaudes, d'âpres demandes de rectification. Et nous ne songions guère à sourire, par exemple, de telle lettre d'un chasseur à pied réclamant pour son bataillon ce que l'un de nous avait indûment attribué à la vaillance des zouaves et menaçant le correspondant fautif, s'il n'était pas fait droit à sa demande, de « s'adresser à un autre journal »...

Qu'après trois années de guerre — et quelle guerre ! —

l'armée française compte encore, à foison, des soldats à ce point épris de gloire, des ouvriers à ce point jaloux de leur certificat de bon travail, enfin des combattants qui songent encore, dans la belle ingénuité de leur patriotisme, à « être dans le journal », voilà qui est beau et plus particulièrement français que tout le reste. C'est, à plus de six siècles de distance, ce généreux souci de la gloire qui faisait dire au chevalier de la bataille de Mansourah : « Encore en parlerons nous entre vous et moi de ceste journee es chambre des dames. » Et c'est de quoi justifier amplement l'existence d'une mission permanente de la presse aux armées. Au reste, au moment de signer ces pages, j'apprends que le *Berliner Tageblatt* a fait aux correspondants français l'honneur de fulminer contre eux. Nous qui étions déjà douloureusement fiers de la croix de guerre de notre Serge Basset, qu'on nous permette de considérer ces invectives allemandes comme une très flatteuse citation.

GEORGES ROZET

UN NOUVEL ÉQUILIBRE EUROPÉEN[1]

Depuis le XVIe siècle la question de l'équilibre européen, posée par l'expansion germanique des Habsbourg d'abord, des Hohenzollern plus récemment, pèse sur les destinées de l'Europe. Le sang des peuples occidentaux coula, pour la trancher, par mille blessures toujours ouvertes. On crut le problème résolu lorsqu'en 1866 les Hohenzollern défirent les Habsbourg. On s'imaginait alors que l'Autriche vaincue serait un contrepoids suffisant à l'Allemagne triomphante. On se trompait gravement. L'ordre des facteurs se trouvait simplement interverti. Le résultat ne changeait pas. La guerre franco-allemande de 1870 en fut une preuve douloureuse. On avait négligé, en effet, un facteur nouveau qui aurait pu être décisif : la Russie. Depuis que Pierre le Grand avait fait de l'ancien empire moscovite une grande puissance européenne, on aurait pu, avec plus d'habileté, la tourner contre l'ambition germanique au lieu de lui fermer, avec les Détroits, les portes de l'Occident et de la cantonner ainsi dans les affaires orientales. La France fut la première à s'en apercevoir, et depuis la conclusion de l'alliance franco-russe l'empire russe joua dans l'équilibre européen un rôle de toute première importance. Ce rôle vient de finir avec l'anarchie maximaliste.

1. Cet article était écrit lorsque furent prononcés les discours de MM. Lloyd George et Stéphen Pichon, le dernier message du Président Wilson, ainsi que les déclarations du chancelier de l'empire allemand et du ministre austro-hongrois des Affaires étrangères. Les paroles de ces hommes d'État ne font, d'ailleurs, que renforcer nos conclusions.

Il est difficile de prévoir ce qui sortira des troubles provoqués par les Lenine, Trotzky et autres. Un fait reste certain néanmoins : la puissance russe, en tant qu'État occidental, sera pour un temps assez long — sinon pour toujours — anéantie. La fameuse formule « ni annexions ni contributions » en est la première cause. Elle conduit tout naturellement à la révision et à la restriction des buts de guerre. Elle a pour conséquence la renonciation de la Russie à Constantinople et aux Détroits. Elle isole la nouvelle République du reste de l'Europe et la laisse, comme l'ancien empire, cantonnée dans son Orient lointain. Si donc l'immense État parvient à se maintenir dans son intégrité, il ne pourra, n'ayant contact qu'avec l'Asie, jouer aucun rôle important dans les questions européennes. Mais l'État russe se maintiendra-t-il? La façon dont les maximalistes ont interprété le principe des nationalités est une nouvelle cause de déchéance pour la puissance russe. En proclamant que les divers peuples du pays sont libres de se déclarer indépendants, ils ont introduit un germe fécond de dissolution, car ils ont transformé le nationalisme en régionalisme et permis à une agitation intéressée, et souvent de provenance étrangère, de développer son action corrosive dans des masses peu conscientes encore de leur origine et de leurs aspirations. Si l'on doit admettre comme légitimes les revendications de certains peuples, comme les Finlandais, qui n'ont de commun avec les Russes ni l'origine ni la langue, ni les traditions ni les aspirations, ou comme les Polonais, dont l'histoire prouve surabondamment la conscience nationale, comment admettre que les Petits-Russes ou Ukrainiens, nettement rattachés par leur langue et tout leur passé aux Grands-Russes, forment une nation à part? « Il y a, dit M. Louis Leger[1], des Grands-Russes et des Petits-Russes comme il y a des Français de langue d'oc et de langue d'oïl, des gens qui parlent le haut-allemand et le *platt-deutsch*, des Romains, des Piémontais, des Toscans, des Napolitains. Mais ces nuances dialectiques ne font aucun tort à l'unité du monde russe. » Le conflit séparatiste ukrainien, d'ailleurs tout artificiel, est de date récente. Selon le savant professeur

1. Louis Leger, *le Panslavisme et l'intérêt français* (E. Flammarion, éditeur, Paris, 1917), p. 32.

tchèque Lubor Niederle, il est né au XIXe siècle[1]. Il a été entretenu surtout par les Polonais et par l'Autriche qui avaient intérêt à affaiblir la Russie.

Le démembrement du grand État slave en Grande-Russie, Russie Blanche, Ukraine, etc., qui serait si favorable à l'empire des Habsbourg qu'il débarrasserait d'une menace perpétuelle, ne se réalisera sans doute pas, espérons-le. Il n'en reste pas moins que, jusqu'à ce que la concorde se soit faite, jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli, — et il faudra longtemps — la puissance russe se trouvera annihilée. La puissance germanique n'a plus de contrepoids en Orient. Elle est libre de faire porter tout son effort sur l'Occident, et l'équilibre européen se trouve rompu. La grande question est donc aujourd'hui, dans les circonstances actuelles, de savoir s'il est possible de rétablir cet équilibre sans tenir compte de la Russie. La solution de ce grave problème est, selon nous, non seulement possible, mais même facile. Après avoir exposé les divers éléments dont il faut tenir compte et éliminé les solutions fausses, nous montrerons que ces éléments constituent tout naturellement une force considérable qui, d'elle-même, s'offre à contrebalancer la puissance germanique aux marches orientales de l'Europe.

***

Un principe général, d'origine française d'ailleurs, s'est imposé dès le début de la guerre : le principe des nationalités, qui s'oppose aux principes des États reposant sur la spoliation et maintenus par l'oppression. Jusqu'ici ce principe proclamé par l'Entente n'a été exploité que par les empires centraux qui en ont faussé le sens et s'en sont fait une arme contre leurs adversaires. La fausseté de la conception allemande apparaît nettement dans le vocabulaire même. La langue allemande possède un mot pour désigner le « peuple », *das Volk* ou le caractère particulier d'un peuple, *das Volkstum*. Elle n'en a pas pour désigner la nation ou la nationalité. Elle nous a emprunté le terme et elle dit comme nous : *die Nation*, *die Nationalität*.

1. Lubor Niederle, *la Race slave*, traduction de M. Louis Leger (F. Alcan, éditeur, 2e édition, Paris, 1916), p. 51 et suiv.

Ne pouvant, par contre, rapprocher ces mots de leur origine, sentir le verbe *naître* dans leur étymologie, elle les confond avec *das Volk, das Volkstum* et définit couramment l'un par l'autre : *die Nation = das Volk; die Nationalität = das Volkstum*. Comme *das Volk*, par définition, désigne tous les habitants d'un pays, tous les ressortissants d'un État, il va de soi que les Allemands sont portés à concevoir comme Allemands tous les ressortissants des États allemands, tous les habitants de l'empire allemand, quelle que soit leur nationalité réelle. Parfois cependant, ils ont une conception moins étroite, inspirée par leur intérêt. Ils donnent alors au mot *das Volk* la définition suivante : tous les individus de même origine et de même langue [1]. Ils confondent ainsi la nationalité et la race ; *das deutsche Volk* comprend pour eux, non seulement tous les individus de langue allemande, mais tous les individus d'origine ou de langue germanique. C'est de cette confusion qu'est sortie la première forme du pangermanisme. On use, suivant le cas, de l'une ou de l'autre définition. S'agissait-il, en 1870, de légitimer l'annexion de l'Alsace, on faisait valoir la prétendue communauté d'origine et de langue des Alsaciens et des Allemands. S'agit-il aujourd'hui de disloquer la Russie, on fait valoir la différence qu'il y a entre le dialecte des Petits-Russes et celui des Grands-Russes. Pour éviter, au contraire, la désannexion des nationalités conquises par la force, Polonais, Danois, Alsaciens-Lorrains, on s'empresse de revendiquer le droit des peuples (*das Volkstum = die Nationalität*) à disposer d'eux-mêmes, c'est-à-dire le droit du peuple allemand à disposer de tous les ressortissants de l'État allemand. Les gouvernants allemands de l'hétéroclite Autriche et les potentats magyars de l'hétérogène Hongrie ne se font pas une idée plus juste de la nationalité. Il s'agissait, en Cisleithanie, d'assurer la prédominance germanique. On confondit donc, dans les recensements de la population, la nationalité et la langue d'usage courant (*Umgangssprache*). Il fallait, en Transleithanie, établir la suprématie du *magyar nemzet*. On fit donc de la « langue maternelle », que l'on subdivisa

1. Cf. P.-F.-L. Hoffmanns, *Wörterbuch der deutschen Sprache* (Leipzig, Friedrich Brandstetter); ou tout autre dictionnaire d'usage courant en Allemagne.

en tous les dialectes imaginables, un moyen de partager la majorité non-magyare en une foule de minorités.

Le premier soin de l'Entente devrait être, semble-t-il, de préciser les termes afin de ne plus permettre de confusion. Une définition claire de ce qu'on entend par « nationalité » s'impose. Elle s'impose d'autant plus fortement que les pièces officielles françaises admettent aujourd'hui encore d'inexistantes nationalités, telle la *nationalité autrichienne* que le gouvernement de Vienne lui-même ignore dans ses statistiques. Ce qui prouve, pour le moins, que l'on n'a pas, en France même, une conception claire de cette idée de « nationalité » dont on parle tant et sur laquelle on veut fonder l'avenir de l'Europe et la paix du monde.

Lorsqu'on aura dit que la nationalité est la qualité qui rattache tous les individus ayant parenté d'origine et de langue et possédant des aspirations communes, — ce qui nous semble la définition la plus complète, — il restera à déterminer le rôle que jouent actuellement les diverses nationalités opposées à la puissance germanique. Il y a, en tout premier lieu, à considérer les territoires de l'Allemagne qu'il faudrait désannexer et qui sont si peu allemands que le gouvernement de l'empire lui-même les appelle des *Kolonisationsgebiete des Inlands* (domaines de la colonisation à l'intérieur). C'est le Slesvig-Holstein, arraché en 1864 au Danemark, et qui, selon le recensement de 1910, compte 1 621 000 habitants. C'est ensuite, l'Alsace-Lorraine, avec une population de 1 874 000 âmes. Les Polonais vivant en un groupe compact dans tout l'est de l'empire (et nous comptons parmi eux les Mazures et les Cachoubes qui, bien que parlant un dialecte différent du polonais littéraire, ont le même passé, les mêmes aspirations que les Polonais) forment un contingent de 3 326 000 individus. Il faudrait enfin défalquer de la population de l'Allemagne environ 172 000 Tchèques et Serbes de Lusace (Souabes ou Wendes), habitants de la Silésie jadis enlevée à la Bohême.

La puissance germanique cependant ne consiste pas dans la seule Allemagne. L'Autriche-Hongrie en fait partie intégrante. Elle lui apporte un contingent de près de 50 millions d'hommes, et l'on voit tous les jours quel usage l'État-Major allemand sait faire de cette population composite. Un régime

d'une rare violence, et les graves fautes commises par la diplomatie de l'Entente ont permis aux gouvernements de Vienne et de Budapest de mettre au service de la « Plus grande Allemagne » les très nombreux Slaves de la Monarchie dualiste.

Le recensement de la population en Autriche ne recherche pas la nationalité. Il est donc fort sujet à caution, car il favorise nettement les Allemands [1]. Tel quel, néanmoins, il permet de voir quels éléments antigermaniques possède la Cisleithanie. Les plus nombreux sont les Tchéco-Slovaques (6 435 983). Viennent ensuite les Polonais (4 967 984), les Ruthènes ou Ukrainiens (3 518 854), les Slovènes (1 252 940), les Serbo-Croates (783 334), les Italiens (768 422) et les Roumains (275 115). En Hongrie, les ennemis du germanisme et de son associé le magyarisme constituent aussi une bonne majorité, des Yougo-Slaves (2 939 633), aux Ruthènes (427 587), en passant par les Tchéco-Slovaques (1 967 970) et les Roumains (2 949 032). Ces diverses nationalités forment des groupes compacts et bien distincts. Plusieurs d'entre elles, comme les Yougo-Slaves, les Roumains ou les Polonais, confinent aux pays étrangers où vivent leurs congénères. D'autres, comme les Tchèques et les Slovaques, ne sont séparées que par l'artificielle frontière de la Hongrie. Enfin, malgré l'oppression la plus brutale, tous les Slaves de la double Monarchie ont donné au cours de cette guerre les preuves les plus évidentes de leur opposition. Rappelons, par exemple, la déclaration solennelle faite, le 30 mai 1917, à la première séance du Reichsrat [2] par l'Union tchèque et par le Club yougo-slave.

Nous appuyant, en ce moment historique, disaient dans leur conclusion des députés tchèques, sur le droit naturel des nations à disposer d'elles-mêmes et à se développer librement, droit renforcé chez

1. Des Allemands eux-mêmes l'ont reconnu. Dans un opuscule, *Uber nationale Matriken* (Vienne, 1910), le *Hofrat* Bernatzik avoue qu' « il est absolument incorrect de considérer la déclaration d'une langue d'usage courant comme l'aveu d'une nationalité. » (P. 8.) Le professeur Herkner déclare dans l'*Archiv für Sozialwissenschaft und Sozialpolitik* (Neue Folge, VI. Band, Tübingen, 1907), que « les milieux sociaux les plus puissants, [en Bohême], *et ce sont plus souvent les Allemands que les Tchèques*, ont la possibilité d'étendre à leur profit le domaine de leur langue d'usage courant. » (P. 455.) Ce qu'il dit de la Bohême s'applique d'ailleurs à toute l'Autriche.

2. Le Parlement de la Cisleithanie comprend deux Chambres : 1° la Chambre des Seigneurs (*Herrenhaus*) où siègent de droit les archiducs et certains privi-

nous et formellement reconnu par des actes historiques indiscutables, au nom de notre peuple, nous réclamons la fusion de toutes les parties de la nation tchéco-slavaque en un État démocratique dans lequel entreront également les Slovaques, dont le territoire fait corps avec notre patrie tchèque historique.

Les députés soussignés, réunis en un Club yougo-slave, — vint dire à son tour le député Korosec au nom des Serbes, des Croates et des Slovènes, — appuyant sur le principe des nationalités et sur les droits de l'État croate, viennent demander que toutes les régions de la Monarchie où vivent les Slovènes, les Croates et les Serbes, soient unies en un État indépendant organisé conformément au principe démocratique et libre de la domination de toute nation étrangère.

Le Parlement venait de se rouvrir après plus de trois ans de silence. L'absence de nombreux députés slaves — Klofac, Kramar, Trésic-Pavicic, etc., — emprisonnés dès les premiers jours de la conflagration, traînés de cachot en cachot et finalement condamnés à mort pour des paroles ou des actes antérieurs à la guerre, rappelait aux représentants de ce peuple ce que coûte, en Autriche, un mot imprudent. Il leur fallait donc être circonspects et, sous peine d'être accusés de « haute trahison », voiler leurs trop radicales revendications en ajoutant qu'ils voulaient être libres sous le sceptre des Habsbourg. L'adoucissement du régime qui suivit l'ouverture du Parlement — adoucissement auquel la Révolution russe et les efforts en vue de la paix n'étaient pas étrangers — permit bientôt aux Slaves de préciser leur pensée. Le 28 juin, le député tchèque Baxa lançait donc hardiment à la face du président du Conseil, qui venait de déclarer que l'empereur est le maître des destinées de ses peuples, une véhémente protestation qui est un programme net :

La nation tchèque, disait-il, n'abandonnera jamais ses revendications en faveur d'un État *indépendant*. Après les déclarations que le

---

légiés et dont les autres membres sont nommés par l'empereur ; 2° la Chambre des députés (*Reichsrat*) élue, depuis 1907, au suffrage universel. En Transleithanie, le Parlement se compose également de deux Chambres : la Chambre des magnats (*Förendiház*), dont les membres sont choisis par le roi parmi la noblesse magyare ; 2° la Chambre des députés (*Képviselöház*), dont les membres sont élus suivant un système basé sur le cens, la profession, les privilèges ancestraux, etc. Pour régler les affaires communes aux deux États (affaires étrangères, guerre et finances), les deux Parlements élisent des représentants qui forment les *Délégations*.

président du Conseil a formulées, nous sommes obligés de proclamer encore qu'à notre avis la question tchèque et les autres questions slaves de cette monarchie ne seront résolues ni au Reichsrat, ni aux Délégations, ni dans les chancelleries des ministres autrichiens, mais uniquement à la conférence générale de la paix, où l'on statuera sur les droits des petites nations. Nous attendons que les représentants de tous les grands peuples libéraux défendent les droits de la nation tchèque.

Les Tchèques sont suivis par tous les autres Slaves.

Si la Monarchie, dit au nom du Club yougo-slave, au début d'octobre le député Korosec, ne se hâte pas d'accorder satisfaction aux peuples yougo-slaves, la question sera tranchée par un tribunal extérieur à l'empire.

De son côté le député ruthène (ukrainien) Petruszewicz déclare au nom de ses congénères que toutes les régions ruthènes de la Monarchie dualiste doivent être réunies en un corps indépendant Enfin, au nom des Polonais, le député Glombinski revendique la Pologne intégrale.

Nous croyons, ajoute-t-il, que la question polonaise, en tant que question internationale, ne peut être résolue en entier que par la voie internationale, au congrès européen ou universel.

L'une des plus grosses fautes de l'Entente a été de ne pas faire aux Slaves de la Monarchie habsbourgeoise des promesses formelles. Les vagues paroles énoncées en deux ou trois circonstances sur la libération des peuples, pouvaient prêter, par leur imprécision, à d'équivoques interprétations ; d'autant mieux que souvent les propos d'hommes politiques haut placés, propos largement exploités par Vienne, semblaient les contredire [1]. Il aurait fallu, dès les premiers jours, proclamer que le but de l'Entente était d'accorder aux Polonais l'ancienne Pologne de leur rêve ; aux Tchèques et aux

1. « Tout semble indiquer que les Français et les Anglais pensent à toute autre chose qu'à l'avenir de l'État tchèque à créer », disait encore la *Neue Freie Presse*, le 12 décembre 1917. La réponse de l'Entente au président Wilson qui, le 10 janvier 1917, exposait nos buts de guerre, prouve, encore qu'elle soit la note la plus explicite à ce sujet, que les Alliés n'ont pas une idée très nette des nationalités dont ils parlent. On y réclame « la libération des Italiens, des *Slaves*, des Roumains et des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère », comme si les Tchéco-Slovaques n'étaient pas des Slaves.

Slovaques, le royaume de saint Venceslas augmenté de la Slovaquie ; aux Yougo-Slaves, un État indépendant et la liberté de s'unir à la Serbie. Il est vrai que cette dernière promesse aurait probablement semblé inacceptable à l'un des alliés qui revendique pour son compte une bonne partie des territoires yougo-slaves où ses congénères ne forment pas plus de 3 p. 100 de la population. On aurait pu cependant faire comprendre à cet allié que, en renonçant à de si vastes ambitions, il se rendait service à lui-même. Si l'Italie, en effet, avait, dès son entrée dans le conflit, fait savoir qu'elle voulait délivrer non seulement les Italiens, dont, ne l'oublions pas, les députés ne se sont jamais associés à Vienne au mouvement anti-autrichien, mais encore libérer les Slaves opprimés et leur accorder leur indépendance, elle aurait vu tous les Yougo-Slaves favoriser ses armées comme ils ont favorisé celles des Serbes et des Russes. Il est vrai aussi que, si l'on n'a fait, ni d'un côté, ni de l'autre de l'Entente, les promesses qui auraient encouragé la résistance des Slaves et qui peut-être — (les populations dissidentes se sentant soutenues à l'extérieur — eussent été susceptibles de déclencher un soulèvement en Autriche-Hongrie, c'est qu'une vieille illusion berce encore beaucoup de politiciens, non seulement d'Europe, mais même d'Amérique : on croit l'Autriche indispensable. Le 3 décembre 1917 le président Wilson, dans le même message où il demandait au congrès de Washington de déclarer la guerre à l'Autriche-Hongrie, disait :

> La paix... doit... délivrer les peuples d'Autriche-Hongrie, les peuples des Balkans et les peuples de Turquie... de la domination impudente et étrangère de l'autocratie militaire et commerciale de la Prusse. *Nous nous devons cependant à nous-mêmes de dire que nous ne désirons en aucune façon nuire à l'empire austro-hongrois ou le rajuster.*

***

Les préjugés ont la vie dure. Celui qui veut que l'Autriche-Hongrie soit indispensable à l'équilibre européen est le plus tenace de tous. « Si l'Autriche n'existait pas, répétait-on naguère avec l'historien et politicien tchèque Palacky, il faudrait l'inventer. » On oubliait que Palacky ayant, plus

tard, mieux compris l'inanité de cette fameuse Autriche, disait en parlant des Tchèques : « Nous avons existé avant l'Autriche, nous existerons bien encore après elle[1]. » On crut longtemps qu'à cause de sa composition disparate, à cause surtout de la prédominance numérique des Slaves, la Monarchie des Habsbourg serait un adversaire intransigeant de l'Allemagne prussifiée. Les Habsbourg, pensait-on, s'étaient fait battre honteusement par la Prusse et s'étaient vus supplantés par les Hohenzollern à la tête de la confédération germanique. Leur rancune ne s'apaiserait jamais, et l'Europe pouvait compter sur eux pour s'opposer aux parvenus de Berlin. Douce illusion ! On oubliait que François-Joseph était, comme il l'a dit lui-même, « prince allemand » et qu'au fond du cœur il se sentait flatté d'avoir éprouvé sur lui la force allemande. A vrai dire d'ailleurs, la querelle de 1866 n'était qu'une de ces brouilles comme il s'en produit entre frères. On échange des coups à la suite desquels on se réconcilie. L'empereur d'Autriche se réconcilia donc, et en 1878 conclut avec son vainqueur un traité d'alliance qui rompait le fameux équilibre européen.

Dire que l'Europe ne vit pas le danger serait faux. Elle s'imagina simplement qu'il venait de la mauvaise constitution de l'Autriche-Hongrie, de ce dualisme créé en 1867 et qui laissait aux Allemands et aux Magyars la haute main dans la direction de l'État. Partout on répétait que l'Autriche, sortie de son rôle, y rentrerait dès qu'elle serait devenue, comme le réclamait jadis Palacky — le Palacky première manière — un État fédéral. L'Autriche-Hongrie, enseignait-on, dans nos écoles, a une constitution fort injuste. Deux nationalités peuvent impunément y opprimer les autres, qui forment pourtant la majorité de la population. Les Allemands et les Magyars, qui détiennent le pouvoir, orientent l'empire danubien vers l'Allemagne. Tout le monde en est mécontent et les populations austro-hongroises ne cessent de s'agiter. La situation est très grave. « Et cependant, répétaient à l'envi tous nos manuels d'histoire, la conservation de cet empire

1. Palacky, revenant sur cette idée, écrivit dans son testament politique cette rétractation formelle : « Je n'ai jamais commis de plus grave erreur que lorsque j'ai affirmé que si l'Autriche n'existait pas, il faudrait la créer. »

est nécessaire à la paix. S'il disparaissait, c'en serait fait de l'équilibre européen : l'Allemagne dominerait dans l'Europe centrale [1]. » Et le refrain revenait, obsédant : « Conservons l'Autriche-Hongrie, mal nécessaire, mais fédéralisons-la. » Les esprits en sont hantés. Apprend-on que quelque soulèvement s'est produit en Bohême, en Slovaquie ou dans les pays yougo-slaves — ce qui est, du reste, assez fréquent — les lecteurs de journaux ont un haussement d'épaules dépité : « Quand donc fédéralisera-t-on cette Autriche-Hongrie? » Violant les traités qu'elle a signés, la Monarchie dualiste conduite par Aerenthal annexe-t-elle la Bosnie-Herzégovine et menace-t-elle l'Europe d'un conflit, le chœur des diplomates entonne à l'unisson : « Quel pays, cette Autriche ! Fédéralisons-la. » François-Joseph se fait-il dans l'affaire du Maroc le « brillant second » de Guillaume II, tous les échos de l'Europe retentissent de l'immuable refrain : « Décidément, cette Autriche gouvernée à l'allemande devient dangereuse, fédéralisons-la. »

La fédéralisation de l'Autriche-Hongrie devenait le seul moyen de conserver à l'Europe son fameux équilibre. C'était la panacée qui devait sauver le nouvel « homme malade » et le monde avec lui. Quelques spécialistes clairvoyants pourtant, qui avaient tâté le pouls de cet empire, qui avaient, dans tous les sens, percuté et ausculté l'État danubien décrépit, avaient pronostiqué un mal incurable. « La gangrène germanique pénètre tous les organes essentiels, disaient-ils, et si l'on veut conserver encore les membres qui restent sains, il ne faut pas attendre, il faut amputer immédiatement. » Ces médecins Tant-Pis avaient raison. En 1914 on s'aperçut que la gangrène pangermanique avait gagné la tête même de l'empire. On s'en aperçut mieux encore lorsque, au cours de la guerre, les gouvernements de Vienne et de Budapest, abandonnant successivement leurs pouvoirs à celui de Berlin, tuèrent l'Autriche-Hongrie et livrèrent ses dépouilles à la *Mitteleuropa*. Nos médecins Tant-Mieux ne sont pourtant

1. Nous citons ici *le Monde au* XIXe *siècle*, troisième année du Cours d'histoire, par E. Sieurin et Ch. Chabert, professeurs d'école primaire supérieure (Paris, 1913), mais nous pourrions tout aussi bien citer n'importe quel autre manuel de ce genre. Ils se ressemblent à peu près tous sur cette question.

pas convaincus encore. « L'Autriche est bien bas, c'est vrai, prétendent-ils, mais elle n'est pas morte. Il faut même ne pas la laisser mourir. Inoculons-lui le suprême sérum de la fédéralisation, et nous la conserverons pour le plus grand bien de l'équilibre européen. » Ils ne prétendent pas néanmoins la conserver intacte. Ils admettent que certaines amputations sont nécessaires. Ils songeraient à détacher la Galicie, qui passerait à la Pologne reconstituée ; la Bosnie-Herzégovine, qui serait accordée à la Serbie ; le Trentin, que l'on incorporerait à l'Italie. Le reste devrait subsister et constituer la fameuse Autriche-Hongrie fédérée.

Il semble que nos fédéralisateurs connaissent bien mal cet État dualiste que l'on dénomme fallacieusement Autriche-Hongrie. S'ils connaissaient mieux sa structure et son histoire, ils s'apercevraient immédiatement qu'il est impossible de fédéraliser le domaine des Habsbourg et que, si même ce remaniement était possible, l'Autriche-Hongrie ainsi transformée ne ferait que soutenir la puissance germanique et continuerait à être néfaste à l'équilibre européen. L'histoire montre que, par la façon dont différents pays se sont rassemblés autour de leur trône, les Habsbourg ont toujours régné sur une confédération, mais qu'ils n'ont cessé d'en vouloir faire un empire centralisé.

On sait comment l'aventurier qu'était Rodolphe de Habsbourg, ayant défait Otokar II de Bohême à Marchfeld (1278), prit possession de l'héritage des Babenberg, petit noyau allemand formé du duché d'Autriche et de la Styrie. A ce noyau se joignirent les pays slovènes, la Carniole d'abord, puis la Carinthie (1336), qui conservèrent leurs privilèges [1].

1. L'un de ces privilèges est fort curieux : c'est l'installation du duc de Carinthie. La cérémonie avait lieu au *Gospesvetsko polie*. Un paysan, assis sur le siège ducal, y attendait le prince élu par le peuple. Le duc, ayant échangé ses habits princiers contre un costume de paysan, arrivait, tenant d'une main un sceptre et, de l'autre, conduisant au bout d'une corde une jument et un bœuf. Le paysan lui posait alors une question : « Qui approche? » Le prince répondait : « C'est le seigneur du pays. » Le paysan lui demandait encore : « Est-ce un juge équitable? A-t-il à cœur le bien de son peuple? Est-ce un homme libre? Est-ce un protecteur de la loi? » Et ce n'est que lorsque le duc avait répondu à ces questions qu'il était intronisé par le paysan. Cette coutume subsista jusqu'en 1651, ce qui indique que les Habsbourgs eux-mêmes s'y soumirent, Cf. Bogumil Vosnjak : *A Bulwark against Germany* (George Allen et Unwin-London, 1917), p. 44 et suiv.

En 1363, Rodolphe II, archiduc depuis 1359, hérita des États du Tyrol. Des traités de succession valurent également aux Habsbourg le comté de Gorizia et Gradisca (1500) et, beaucoup plus tard, le margraviat d'Istrie (1717). La partie principale de leurs possessions leur échut en 1526 et en 1527. Louis II roi de Bohême et de Hongrie, ayant été tué par les Turcs à Mohacs, les deux pays, désireux de se mieux protéger contre l'ennemi oriental, élurent pour roi Ferdinand de Habsbourg. Celui-ci, par un traité synallagmatique, s'engageait à respecter les chartes et franchises des royaumes qui l'avaient élu. Débarrassé des Turcs en 1718, le royaume triunitaire de Croatie-Dalmatie-Slavonie, rattaché à la couronne de saint Étienne choisit également comme souverain le roi de Hongrie, à condition que celui-ci respectât les droits et privilèges du pays. En 1772 le partage de la Pologne valut à Marie-Thérèse la Galicie ; en 1777 la Bukovine, conquise par les Turcs, fut rattachée aux domaines de la couronne d'Autriche qui, au traité de Presbourg (1805), s'augmentèrent du duché allemand de Salzbourg. Jusqu'au début du XIXe siècle les Habsbourg s'étaient constamment efforcés de centraliser, d'unifier tous ces États dont ils avaient promis de respecter la constitution particulière. Tous cependant, sauf Joseph II, se firent couronner rois de Bohême et de Hongrie, acceptant avec la couronne les obligations qu'elle entraînait. En 1804 même, lorsque François Ier érigeait ses États en « empire d'Autriche », il disait, après avoir exposé les raisons de sa décision :

> En conséquence, et après mûres réflexions, nous avons décidé d'adopter solennellement, pour nous et nos successeurs dans la possession indivise de *nos royaumes et États indépendants*, le titre et la dignité d'empereur d'Autriche, et de *conserver sans changements à tous nos royaumes, principautés et pays, leurs titres, constitutions, privilèges et situation intérieure.*

Il résulte donc de cet acte que l'empire d'Autriche n'est qu'une simple dénomination, un titre honorifique donné par les Habsbourg à leurs possessions. Cet empire ne forme pas un État unitaire, mais une confédération d'États particuliers, indépendants les uns des autres et n'ayant de commun que la

personne de leur monarque. François-Joseph le reconnut également. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la formule initiale de toutes ses proclamations, de tous ses décrets et ordonnances. « Nous, par la grâce de Dieu, empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, de Galicie, etc... » Les pièces de monnaie à l'effigie du vieil empereur reproduisaient également ces titres. « Ce n'est point ici, écrivait jadis E. de Laveleye, un vain étalage de titres pompeux. Tandis que le souverain qui règne sur un État unifié s'appellera roi de France ou de Prusse, l'empereur d'Autriche devra énumérer toutes ses possessions, car c'est en vertu d'un droit différent qu'il gouverne chacune d'elles. » En fait, les nouveaux empereurs d'Autriche continuèrent la politique de leurs prédécesseurs. Ils cherchèrent à faire de leur domaine un État unifié d'apparence germanique, où régnait l'absolutisme. Les protestations des Tchèques réussirent pourtant à arracher à François-Joseph des semblants de concession, tel le diplôme d'octobre 1860 qui ouvrait la voie à une vie fédérative, ou faisait des promesses qui ne furent jamais tenues. L'intransigeance des Magyars eut un résultat plus sensible. Elle aboutit au compromis qui, en 1867, créait le dualisme austro-hongrois. En théorie, ce dualisme ne changeait rien au fond même de la confédération, puisque les pays que nous appelons communément Autriche devaient s'appeler les *Royaumes et Pays représentés au Parlement d'Empire*; et ceux que l'on dénomme *Hongrie, les Royaumes et Pays de la Couronne de saint Étienne.* En fait, François-Joseph se considéra non pas comme le chef de divers États confédérés, mais comme le monarque absolu de l'empire d'Autriche et du royaume de Hongrie. Son jeune successeur suit ses traces. On voit donc par l'histoire quel cas les Habsbourg pourraient faire du fédéralisme qu'on leur imposerait.

Il faudrait, en effet, le leur imposer. A la séance du Parlement hongrois du 20 novembre 1917, le président du Conseil Wekerle déclara au nom du roi, que le gouvernement s'opposerait à tous « les efforts tentés, soit contre l'indépendance légale, soit contre l'intégrité territoriale de l'État hongrois ». Cela signifie que le roi et son gouvernement refusent nette-

ment de fédéraliser à nouveau les royaumes et pays de la couronne de saint Étienne. De son côté, trois jours après, Seidler, président du Conseil autrichien, faisait savoir au Parlement de Vienne que : « 1° *L'unité de l'État autrichien doit être sauvegardée* ; 2° les frontières de chaque pays de la couronne doivent être maintenues. » Il ajoutait, selon la *Neue Freie Presse* du 24 novembre : « C'est le point de vue du gouvernement autrichien, ce qui montre qu'il se propose de ne rien faire qui puisse porter atteinte à l'intégrité de la Hongrie et au dualisme. »

Qui donc imposera aux gouvernements de Vienne et de Budapest ce fédéralisme qu'ils repoussent? Seront-ce les Tchèques ou les Yougo-Slaves? Mais ils n'en veulent pas eux-mêmes. Le *Cesky Svaz*, union des députés tchèques, a maintes fois exprimé le désir qu'a la nation tchèque d'être libre et de former, unie à la Slovaquie, un État souverain indépendant. Les Yougo-Slaves, par la voix de leurs députés, demandent également l'émancipation et l'unification de toutes les régions habitées par eux. Admettons pourtant que Tchèques, Yougo-Slaves, Slovaques, etc., réussissent à imposer à la Monarchie dualiste la forme préconisée par le docteur Tant-Mieux. Qu'y auront-ils gagné et qu'y aura gagné l'équilibre européen? Rien, et c'est facile à comprendre. La reconstitution de la Pologne enlèverait à l'Autriche la Galicie, c'est-à-dire près de 8 millions et demi de Slaves (Polonais et Ruthènes) représentés au Parlement par 106 députés. Les Tchèques et les Yougo-Slaves de la Cisleithanie formeraient alors une minorité (8 472 257 Slaves contre 9 950 266 Allemands) livrée à la majorité des députés allemands du Reichsrat. L'Autriche appartiendrait sans conteste à l'Allemagne. Elle lui appartiendrait d'autant plus que les Magyars continueraient à faire bloc avec les Allemands contre les Slaves et les autres nationalités [1]. Les Magyars n'ont jamais, au cours de la guerre et même avant, caché leurs sympathies pour l'Allemagne ni leur ardent désir de participer activement à la *Mitteleuropa*. Leur association avec l'Autriche est d'ailleurs pour eux une

1. Ce bloc serait de 22 038 276 Allemands et Magyars. Il s'opposerait à 17 2 70 734 habitants de nationalités diverses, défalcation faite des Italiens qui, tout le monde est unanime à l'admettre, passeraient à l'Italie.

question de vie ou de mort. « Chaque fois, disait Deak, que la Hongrie a voulu trop relâcher ou rompre complètement le lien qui l'unit à l'Autriche, elle a succombé dans les luttes terribles qui en sont résultées et a perdu pour des années ses libertés constitutionnelles. » En même temps, du reste, que cette alliance avec les Germains d'Autriche et d'Allemagne affirmera la prépondérance des Magyars sur la Hongrie, elle leur ouvrira les portes de l'Orient et détournera vers le *Magyarorszag* émerveillé le riche courant du Pactole.

Ce sera, écrivait le 15 novembre dernier, le *Budapesti Hirlap* enthousiasmé, un nouvel afflux d'or du nouvel Orient vers le nouvel Occident. C'est l'Allemagne qui sera cet Occident nouveau. Il ne dépend que de nous d'en faire partie également. C'est de nous qu'il dépend que des torrents d'or viennent se déverser dans le port magyar de Budapest.

La folie des grandeurs s'est emparée des descendants d'Arpad. La contagion des pangermanistes, c'est-à-dire de tous les Allemands, les a gagnés. Il est donc impossible de songer à ménager ces gens-là. L'Autriche-Hongrie qu'on conserverait pour eux ne pourrait être qu'une annexe de l'Allemagne, un élément actif de cette *Mitteleuropa* destinée à rompre l'équilibre européen au profit de Berlin.

***

Dans un discours que, le 23 octobre, le député tchèque Udrzal, vice-président de la Chambre, prononçait au Reichsrat, il donnait la véritable solution du problème. « Nous revendiquons pour la nation tchéco-slovaque, disait-il, le droit de disposer d'elle-même. Une fédération éventuelle ne peut avoir lieu qu'entre nations libres. » Une fédération ne peut sortir, en effet, que du libre consentement des peuples. La confédération helvétique aussi bien que les États-Unis d'Amérique sont le résultat de la volonté des nations qui les composent. Il convient donc de rendre aux diverses nationalités de la Monarchie habsbourgeoise cette volonté que le régime austro-hongrois a annihilée. Il faut accorder aux Polonais, aux Ruthènes, aux Tchèques, aux Slovaques, aux Roumains, aux Yougo-Slaves et aux Italiens la libération qu'ils réclament. Toutes ces nationalités, qui formaient jadis des États indépendants,

ont un jour jugé bon de choisir leurs monarques parmi les Habsbourg. Ils ont signé avec ceux-ci un contrat engageant les deux parties. Ce contrat se trouve aujourd'hui rompu par la faute des Habsbourg ; laissons les populations lésées répudier leur monarque et choisir leur forme de gouvernement.

— Mais, dira-t-on, c'est le démembrement de l'Autriche-Hongrie que réclament tous ces peuples et que vous leur accordez. Attention, vous allez détruire un vieil édifice qui jusqu'ici a su résister aux assauts du temps. Vous allez abattre la vieille forteresse de l'Europe centrale, bâtie en solides pierres de taille et qui rappelle de grands souvenirs historiques.

— Eh bien, oui ; ce bastion du germanisme, il faut l'abattre. Il semble encore solide aux yeux du touriste à qui en imposent ces solides pierres de taille patinées par les ans. C'est une illusion. Le mortier qui liait naguère ces blocs massifs s'est effrité. *L'idée de l'Etat autrichien*, comme on appelait ce ciment, a été emportée par le vent des tempêtes. « Ce qu'on doit demander catégoriquement à l'État autrichien, écrivait l'officieux *Fremdenblatt* du 2 décembre, c'est la liberté absolue et illimitée de disposer de lui-même. » Quelques jours après, le comte Czernin, ministre des Affaires étrangères, répétait cette prétention devant les Délégations. Journal et ministre oubliaient que « l'État austro-hongrois » n'est plus qu'un souvenir périmé. Rien ne maintient plus unis les solides matériaux de la forteresse. Elle risque de s'effondrer sur ses habitants et d'entraîner une partie de l'Europe dans son écroulement. Il vaut donc mieux la démolir immédiatement et utiliser ses bonnes pierres de taille pour dresser un édifice nouveau, un fort plus moderne et mieux conçu, dont les remparts pourront arrêter la marche des forces germaniques en route pour la conquête du monde.

Les défenseurs de l'Autriche-Hongrie, à l'extérieur comme à l'intérieur de la Monarchie dualiste, sont d'ailleurs des plus illogiques. Ils admettent fort bien la libération de la Pologne. Le gouvernement de Vienne est même prêt à rendre la Galicie aux Polonais. Pourtant ils ne peuvent admettre la libération des autres nationalités. Nous comprenons les mobiles du gouvernement austro-hongrois, qui songe à lier la nouvelle Polo-

gne aux domaines des Habsbourg. Nous ne comprenons pas, par contre, les raisonneurs de l'Entente qui voudraient voir la Pologne libre tandis que les autres nations slaves resteraient asservies aux Habsbourg.

Si l'on ne procède pas à d'autres remaniements de l'État, disait fort justement le député slovène Korosec à la séance du Reichsrat du 9 novembre, un tel acte fera des Ruthènes une minorité dans le royaume de Pologne, et des Yougo-Slaves et des Tchèques une autre minorité dans le reste de l'empire. Nous serions, dans les pays de la couronne, condamnés à subir éternellement le joug de la bureaucratie ainsi que le militarisme et la germanisation systématique et outrancière. Nous désirons la solution de la question polonaise, mais en même temps que celle des questions yougo-slave, ruthène et tchèque, et conjointement à elles. Nous voulons la libération non seulement des Yougo-Slaves d'Autriche, mais aussi des Yougo-Slaves de Hongrie. C'est pourquoi le dualisme doit disparaître, car il sert de base à la suprématie de deux nationalités. Les peuples qui ont la même langue et le même sang-froid doivent être unis. Ils doivent obtenir leur indépendance, sans l'ingérence d'aucune domination étrangère.

C'est là, en effet, la seule solution possible : donner aux diverses nationalités de la double Monarchie leur liberté et leur indépendance. L'Entente a commis l'erreur de laisser les empires centraux promettre à la Pologne cette liberté et cette indépendance. Elle peut réparer sa faute. Si l'Autriche consent — à condition que l'empereur d'Autriche devienne roi de Pologne et que le nouveau royaume contracte avec l'empire une union personnelle — à céder aux Polonais toute la Galicie; l'Allemagne ne promet pas de lâcher la Posnanie non plus que la partie polonaise de la Prusse orientale. Or ce sont là deux régions d'importance capitale pour l'existence du futur État polonais reconstitué. Sans le port de Gdansk (Danzig) les Polonais, ne pouvant trouver accès à la mer, seront, économiquement, les esclaves de l'Allemagne comme, politiquement, ils seront ceux de l'Autriche à laquelle on veut les lier. Ils n'auront donc trouvé qu'une liberté dérisoire et, englobés dans la *Mitteleuropa*, ils contribueront à augmenter la puissance germanique et à rompre l'équilibre européen. A moins que, comme le prévoit le député Korosec dans le discours que nous citions tout à l'heure, cette nouvelle Pologne ne soit « une menace permanente pour la paix européenne, car les

parties non libérées graviteraient naturellement vers celles qui jouiraient de la liberté, et le royaume de Pologne ne pourrait jamais renoncer aux régions polonaises de la Prusse. » Il est temps encore de détourner le péril en promettant, sans aucune condition, la libération complète de tous les territoires habités par les Polonais aussi bien en Allemagne et en Autriche qu'en Russie, et en assurant à la nation libérée le libre accès à la mer auquel elle a droit.

Il faudrait que, par un acte diplomatique, les Alliés proclamassent unanimement leur ferme volonté de réaliser le désir de libération et d'indépendance manifesté par les Tchéco-Slovaques et les Yougo-Slaves dans leurs solennelles déclarations du 30 mai ; par les Roumains et les Ruthènes dans leurs divers discours ou interpellations aux Parlements de Vienne et de Budapest. En agissant ainsi, non seulement nous augmenterions les forces de résistance auxquelles, depuis le début de la guerre, se heurtent les autorités de l'Autriche et de la Hongrie, mais encore nous préparerions le véritable équilibre de l'Europe future. L'intérêt de l'Europe et du monde réclame impérieusement la disparition de la Monarchie dualiste. Il est temps qu'on s'en rende compte. « A la place de cet édifice vétuste et délabré, écrivions-nous dès le début de 1913 [1], on verrait alors s'élever modestement de petits États homogènes, libres et indépendants... Chacun d'eux, fort d'un passé dont il est déjà fier, vivrait sa propre vie. Son peuple aurait ce qui manque aux populations actuelles d'un pays factice : le patriotisme, qui est la force des faibles. » Il aurait aussi sa propre volonté, qui est aussi une force. Au surplus, lorsque nous donnions à ces États l'épithète de « petits », nous commettions une erreur — assez répandue, d'ailleurs. La Pologne reconstituée, en n'y comptant que les seuls Polonais indiqués par les recensements et vivant en groupe compact, posséderait une population de 20 300 000 âmes, c'est-à-dire supérieure à celle de l'Espagne. Les Tchéco-Slovaques formant une agglomération d'au moins 8 millions et demi, dépassent de plus de 2 millions les habitants de la Roumanie actuelle. Nous ne parlons pas des Ruthènes qui iraient se joindre à leurs congé-

1. *L'Autriche et l'équilibre européen* (*La Vie*, 25 janvier 1913).

nères d'Ukraine ; des Roumains, qu'attend la Roumanie; ni même des Yougo-Slaves, dont le seul désir est de s'unir à leurs frères de Serbie [1]. La force qu'apporteraient ces derniers à l'Ukraine, à la Roumanie et à la Serbie ferait de ces trois pays des États importants.

Le démembrement de l'Autriche-Hongrie a néanmoins son mauvais côté. Il jetterait dans les bras de l'Allemagne les Germains actuellement soumis aux Habsbourg. Certains voient là un dangereux renforcement de la puissance germanique. « C'est un argument spécieux, que j'ai entendu formuler par des politiciens de l'Occident et d'ici, disait en Russie M. Masaryk, professeur à l'Université tchèque, ancien député, exilé depuis la guerre et qui conduit avec autorité la campagne tchèque contre l'Autriche. Je leur réponds toujours : « C'est, messieurs, simple affaire de calcul. Quel est le nombre le plus grand, 50 ou 7? Il y a 7 millions d'Allemands en Autriche, pas davantage (nous ne comptons pas les Allemands de Bohême et de Hongrie). Admettons qu'ils passent à l'Allemagne ; elle sera renforcée de 7 millions, mais elle perdra près de 5 millions de Polonais en Posnanie, elle perdra des Français, etc. Tandis qu'aujourd'hui l'Allemagne dispose des 50 millions de toute l'Autriche. Quel est donc le plus grand nombre, 50 ou 7? » La réponse est péremptoire. En perdant les Polonais, l'Alsace-Lorraine, le Slesvig, les Tchèques et les Serbes de Lusace et de Silésie, l'Allemagne s'affaiblirait de 7 millions d'habitants. En recueillant les seuls Allemands d'Autriche vivant en groupe compact à ses frontières, elle récupérerait à peine cette perte, mais elle ne pourrait plus compter sur les 50 millions qui peuplent actuellement l'Autriche-Hongrie. La puissance germanique resterait donc à peu près exactement ce qu'elle est aujourd'hui, c'est-à-dire 65 millions d'individus.

Ne craignez-vous pas, disent d'autres, de voir bientôt absorbés par ce colosse, les États nouveaux et indépendants que vous aurez formés à sa portée, cette Pologne, ces pays tchéco-slovaques et cette Ukraine qui semble en ce moment se dégager de la Russie? Cette crainte nous a hanté. « Ces

1. Nous omettons également les Italiens qui, bien entendu, passent en Italie.

petits États, écrivions-nous en 1913, seront, c'est inévitable, la proie des grandes puissances voisines. Il est fort probable que les gloutons d'alentour ne manqueront pas d'appétit. » Une idée cependant, ou plutôt un fait, nous rassurait : l'alliance balkanique qui, après avoir vaincu la Turquie, montrait de quelle façon les petits États peuvent arriver à se défendre en cas d'attaque. « On les verrait alors, ajoutions-nous, comme l'ont fait la Bulgarie, le Monténégro, la Grèce et la Serbie, se grouper en un bloc compact auquel leur ennemi risquerait de se briser les dents. Leurs alliances seraient d'autant plus fortes qu'elles seraient naturelles, basées sur une communauté d'intérêts, et qu'elles auraient à défendre cette chose sacrée qu'est l'intégrité de la Patrie. »

Émanciper les Slaves de l'Autriche-Hongrie, n'est, en effet, qu'une partie de la tâche qui incombe aux Alliés. Il reste encore à leur assurer le moyen de vivre et à leur procurer celui de se défendre. Le moyen de vivre ne leur manquera certes pas. La Pologne possède un sous-sol très riche en charbon, en sel et en pétrole. Les métaux, par contre, y sont peu abondants. Grâce à la houille et aux forces hydrauliques de la Vistule, du Dniester et du Prut, la Pologne a pu, au cours du XIXe siècle, se créer une industrie fort prospère. Elle fournissait à la Russie la plus grande partie des étoffes et du sucre dont le vaste empire avait besoin. Par contre, l'agriculture laisse quelque peu à désirer. Les pays tchéco-slovaques ont, au contraire, une agriculture florissante. Ce sont eux qui, avec la Hongrie, alimentent l'Autriche-Hongrie en céréales et en fourrages. Ils lui fournissent en outre la bière et le sucre. C'est également dans les pays tchéco-slovaques que se concentrent la presque totalité des usines de la double Monarchie. La Bohême et la Moravie, en effet, ne se contentent pas de posséder les richesses agricoles et métallurgiques. Elles les exploitent. On connaît l'importance des fameuses usines Skoda, de Plzen (Pilsen), pour ne citer que celles-là. Qui ignore également les cristalleries de Bohême, les fabriques de tissus de la Moravie? La Bohême possède enfin par les *pechblende* de Jachymov (Joachimstal), le monopole presque absolu de la production du radium. Il est à craindre cependant que les pays tchéco-slovaques ne puissent produire toute la houille

dont leur industrie a besoin. Il leur manquerait également un débouché maritime tel que celui de Gdansk assurerait aux Polonais. D'ailleurs, la Pologne et les pays tchéco-slovaques se complètent au point de vue économique. Ils pourraient également se compléter politiquement.

M. Masaryk a donné, au sujet d'un tel rapprochement entre les Tchéco-Slovaques et les Polonais, une très intéressante interview au *Dziennik Kijowskiego*, quotidien polonais de Kiev. Le savant professeur de l'Université de Prague rappelait les liens historiques qui rattachent les deux nations slaves. « Ce n'est pas seulement la géographie, dit-il, mais encore la parenté qui nous pousse à nous rassembler. » La lutte contre l'ennemi commun doit donc les conduire à une politique commune.

De tout cela, ajoute M. Masaryk, il ressort pour moi que les Polonais et nous, visons le même but, et que nous devons joindre nos efforts pour l'atteindre. Il ne peut y avoir de Bohême libre sans Pologne libre, non plus que de Pologne libre sans Bohême libre. Il y va de notre intérêt d'être forts tous les deux ; aussi les questions secondaires ne doivent pas nous diviser, celle de la Silésie par exemple. Je ne m'oppose pas à ce que soit suivie dans ce cas la plus stricte politique du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Les Polonais réclament la Silésie. Nous revendiquons la région de Ratibor. Un conflit pour de si minimes territoires, ne saurait nous diviser, et nous songeons qu'il y va pour nous d'être libérés de la Prusse et de l'Autriche prussifiée... Il est certain qu'après la guerre, Polonais et Tchéco-Slovaques en tant que voisins, nous nous entendrons sagement dans le domaine économique et peut-être même militaire.

— Ce langage conciliant a produit la meilleure impression parmi les Polonais de Russie.

Nous constatons avec une grande satisfaction, écrivait le *Dziennik Polski* du 12 août 1917, que les idées de Masaryk au sujet de l'évolution que doivent suivre les transformations dont nous sommes témoins en Europe s'accordent pleinement avec celles de la plus grande partie de la nation polonaise et de ses meilleurs chefs politiques.

M. Masaryk, en effet, a trouvé la meilleure solution du problème. Séparés, les pays tchéco-slovaques et la Pologne ne pourraient soutenir ni la concurrence de l'empire allemand, ni le choc des armées germaniques. Unis librement dans la

ferme volonté de se défendre, ils opposeraient à la puissance allemande une infranchissable barrière, ils auraient le moyen de conserver leur libre existence. Après avoir promis aux Polonais et aux Tchéco-Slovaques la libération complète, l'Entente devrait donc s'appliquer à une tâche qui, semble-t-il, ne serait pas très difficile : celle de favoriser la création d'une libre fédération des Slaves du Nord [1]. Une parole franche, prononcée sans retard, aurait vite détruit l'effet des tractations entre Vienne et Berlin qui séduisent aujourd'hui la nation polonaise. Les Polonais sont, pour emprunter un mot à nos ennemis, des *réalistes*. Ils tiennent aux réalités et disent qu'il vaut mieux tenir que quérir. Ce réalisme, on l'a vu en Autriche, les rend opportunistes et leur fait souvent lâcher la proie pour l'ombre. Pour de trompeuses concessions, par exemple, les députés polonais au Reichsrat ont toujours favorisé la politique germanisante du gouvernement autrichien. Leur goût pour les réalités les empêchait de voir que, s'ils s'étaient unis à leurs collègues tchèques et yougo-slaves, ils auraient constitué une majorité slave devant laquelle le gouvernement de Vienne aurait dû céder. Malheureusement, ni les Tchèques, ni les Yougo-Slaves n'étaient en mesure, pour les gagner, de leur offrir des concessions. L'Entente peut le faire. Il faut qu'elle s'y décide dans l'intérêt de la Pologne elle-même, dans l'intérêt des pays tchéco-slovaques et dans l'intérêt de la paix européenne.

Une fédération des Slaves du Nord assurerait un des premiers éléments de l'équilibre européen tant désiré. Il faudrait aller chercher l'autre au sud de l'Europe, car le problème polonais n'est pas isolé. « Conjointement à cette question, faisait avec juste raison remarquer au Reichsrat, après M. Korosec, le député slovène Ravnihar, il conviendrait de résoudre aussi celle des Yougo-Slaves, des Italiens et des Roumains. » La question des Yougo-Slaves, bien qu'elle semble fort compliquée à première vue, est en somme assez

1. S'il se produisait même la désagrégation de la Russie, il nous paraît possible également d'aplanir les conflits entre Polonais et Ruthènes et de faire entrer l'Ukraine dans cette fédération. « Le peuple ruthène souhaite une entente avec le peuple polonais », disait le député Wityk au Parlement de Vienne. La Roumanie aurait le plus grand intérêt à participer à cette fédération, encore qu'elle ne soit pas slave.

simple. Ils forment dans le sud de l'Europe trois familles : les Serbes, les Croates et les Slovènes. Les Serbes et les Croates ne diffèrent que par la religion — encore que certains Serbes soient catholiques et certains Croates orthodoxes — et par l'écriture. Les Serbes se servent des caractères cyrilliques ; les Croates, de l'alphabet latin. Quant aux Slovènes, leur langue est un dialecte du serbo-croate, et c'est l'unique différence qu'il y a entre eux et les Croates. Seules des circonstances défavorables — et surtout la néfaste politique autrichienne du *divide et impera* — les ont séparés. Ils sont unanimes aujourd'hui, aussi bien à Vienne que dans les pays de l'Entente, à réclamer leur union. Nous avons donné plus haut la déclaration du Club des députés yougo-slaves. Le 20 juillet dernier, une autre la complétait. Elle fut signée à Corfou par les représentants du gouvernement serbe et ceux du Comité yougo-slave. Elle envisage la création d'un État unique englobant tous les Serbes, les Croates et les Slovènes. Cet acte a reçu l'approbation unanime de tous les Yougo-Slaves vivant à l'étranger. En Autriche-Hongrie même, bien que l'adhésion à une telle déclaration constitue un crime de haute trahison, le *Slovenski Narod*, organe de la coalition serbo-croate qui comprend la presque totalité des députés yougo-slaves, a pu écrire : « Nous sommes convaincus que la coalition serbo-croate ne voit pas d'autre solution a notre problème que celle qui est donnée par les déclarations de Corfou et du Club yougo-slave de Vienne. » On peut donc considérer que, théoriquement, la fédération des Slaves du Sud, est une question résolue. Il ne reste plus qu'à relier ces deux fédérations par un pont qui jadis existait, mais que le choc des événements de l'histoire a fait crouler.

Les piles de ce pont n'ont, d'ailleurs, pas été emportées par les orages. Elles subsistent en Hongrie.

Une longue chaîne de villages croates, écrit Lubor Niederle [1], s'étale dans les comitats de Vas, de Soprony et de Mosony, entre la frontière de la Hongrie et le cours moyen du Râab, jusqu'à la Leitha et au Danube. Ces villages sont répartis entre quatre groupes principaux. Les colonies croates ont même franchi la Leitha et le Danube

1. Lubor Niederle, *op. cit*, p. 160.

et pénétré jusqu'aux environs de Pozsony (Presbourg), jusqu'à la Morava inférieure, sur les bords de laquelle quelques-unes se sont slovaquisées.

Ainsi se rejoignent les Yougo-Slaves et les Tchéco-Slovaques. Sur ces quatre piles, qui s'érigent dans une région aux populations fort mélangées, mais où les Slaves sont en grande proportion, le docteur Chervin, dans un ouvrage très savamment documenté[1], propose de lancer le pont qui rattacherait les deux grandes îles slaves. Ce pont, long de 200 kilomètres, large de 80 à 100, aurait également l'avantage d'être aussi une digue. Il empêcherait les Magyars de rejoindre les Allemands pour lesquels ils nourrissent une si dangereuse sympathie. Tout en faisant communiquer les deux grandes îles slaves, il barrerait ainsi la route Hambourg-golfe Persique qui devait être la colonne vertébrale de la *Mitteleuropa* pangermaniste. C'en serait fini du *Drang nach Osten*, de la poussée vers l'Orient. L'Europe et le monde pourraient travailler en paix.

*
* *

Tant que subsistera l'Autriche-Hongrie, sous quelque forme que ce soit, on ne pourra établir un équilibre capable d'assurer la paix du monde. La Turquie composite a été et, tant qu'elle fera partie de l'Europe, sera une cause de conflits. L'Autriche-Hongrie est pire encore parce qu'elle ne peut vivre qu'en s'appuyant sur l'Allemagne et en rompant l'équilibre européen au profit de la puissance germanique. Il faudra bien que l'Entente finisse par s'en convaincre et se décide à crever cet abcès qui, au cœur de l'Europe, menace la vie des peuples. Elle peut être aidée dans cette tâche par toutes les nationalités non allemandes et non magyares de la Monarchie des Habsbourg. Il suffit qu'elle leur promette sans retard, sans aucune condition, l'indépendance absolue. En favorisant ensuite le rapprochement de la grande Pologne, qui débouchera sur la Baltique à Gdansk, et des pays tchéco-slovaques, d'une part, et — il convient d'y songer sérieusement — de

1. Arthur Chervin, *l'Autriche et la Hongrie de demain* (Berger-Levrault, éditeurs, Paris, 1915), p. 114 et suiv.

l'Ukraine d'autre part, elle constituera une puissante fédération des Slaves du Nord. Qu'elle rattache cette confédération à celle que formeront dans le Sud les Serbes, les Croates et les Slovènes, et un nouvel équilibre, stable et nettement antigermanique sera établi en Europe.

Il va de soi qu'une simple promesse, si solennelle soit-elle, ne suffit pas. Il faut encore obliger l'Allemagne à céder tous les territoires qu'elle détient injustement, et réduire à merci la double Monarchie. C'est dire qu'il faut conduire la guerre énergiquement et jusqu'à sa conclusion logique : la victoire. Comme le disait M. Masaryk dans l'interview que nous avons citée, « tout dépend de la grandeur de la victoire et de la perspicacité des hommes d'État alliés ». Ne nous laissons donc pas abattre par les revers momentanés. Chaque automne, depuis le début du grand conflit, nous a apporté une grave désillusion, mais chaque printemps a pu rétablir la situation. Aujourd'hui, malgré la gravité des circonstances créées par l'anarchie maximaliste, nous sommes sans doute plus près de la victoire que nous ne l'avons jamais été. L'Autriche-Hongrie a besoin, pour échapper au désastre, de la paix la plus prompte. Le 11 novembre encore, le député Korosec, parlant du ministre du Ravitaillement, disait au Reichsrat : « Il ne nous a pas dit que nous sommes à la veille de la castastrophe et que, dès les mois prochains, la famine frappera à notre porte. » Le spectre de la faim se dresse devant les yeux effarés des gouvernants de Vienne et de Budapest, tandis qu'à leurs oreilles retentit le cri poussé au Reichsrat il y a quelque temps par un capitaine autrichien : « Le peuple et l'armée réclament la paix et du pain ! »

Sachons enfin être perspicaces. Sachons vouloir, et conduire notre volonté jusqu'au bout, jusqu'à la victoire. C'est à ce prix que nous réaliserons le nouvel équilibre européen que la conservation de l'Autriche-Hongrie ne peut nous assurer.

JULES CHOPIN

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

TABLE DU PREMIER VOLUME

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1918

		Pages
JAMES BRYCE	Réflexions d'un Historien sur la Guerre. — I.	5
MYRIAM HARRY	Siona chez les Barbares (1re partie)	22
ERNEST LAVISSE	Seconde Lettre à une Normalienne	65
MARCEL PRÉVOST	D'un « P. C. » de « C. A. » (Bataille de l'Ailette). — II.	75
G. DE PORTO-RICHE	Le Marchand d'Estampes (Acte II)	105
***	Lettres sur la Réforme gouvernementale. — III	140
RENÉ MILAN	Les Vagabonds de la Gloire (3e série). — I.	161
PIERRE DE NOLHAC	Vers pour la Patrie	190
JOSEPH VASSAL	Salonique	194
E.-F. GAUTIER	Le Front anglais en Égypte et en Palestine	202

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1918

MYRIAM HARRY	Siona chez les Barbares (2e partie)	225
MARCEL PRÉVOST	D'un « P. C. » de « C. A. » (Bataille de l'Ailette). — III.	263
G. DE PORTO-RICHE	La Marchand d'Estampes (Acte III)	291
JAMES BRYCE	Réflexions d'un Historien sur la Guerre. — II.	326
MAURICE GENEVOIX	Une Journée aux Éparges (22 octobre 1914)	347
ALTIAR	Une grande Dame française à la Cour de Berlin	383
PAUL GSELL	Auguste Rodin	400
R. CHUDEAU	L'Afrique Occidentale française	418

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1918

		Pages
ERNEST LAVISSE. . . .	Louis Liard	449
MYRIAM HARRY.	Siona chez les Barbares (3e partie)	470
JOSEPH REINACH. . . .	L'Année de Verdun. — I	510
GASTON RAGEOT. . . .	Henri Bergson.	540
JEAN VIGNAUD.	Le Lieutenant Barthe rejoint son Bataillon	564
***.	Quelques Notes sur l'Ame russe.	603
GEORGES ROZET	Avec la Presse française sur le Front français. — I.	625
AUGUSTE GAUVAIN. . .	L'Italie et la Guerre	641

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1918

JOSEPH REINACH. . . .	L'Année de Verdun. — II.	673
MARCEL GIRETTE . . .	Le Joueur d'Illusion.	707
RAOUL BLANCHARD. . .	Grenoble et sa Région pendant la Guerre	742
MYRIAM HARRY	Siona chez les Barbares (4e partie).	763
LOUIS BATIFFOL. . . .	Comment l'Alsace est venue d'elle-même à la France.	798
Mme BURNAT-PROVINS .	Heures d'Hiver.	820
GEORGES ROZET. . . .	Avec la Presse française sur le Front français. — II.	846
JULES CHOPIN.	Un nouvel Équilibre européen.	869

AFFAIRES IMMOBILIÈRES

A vendre :

Orne. Château historique 250 ha, 3 fermes, moulin hydraulique, chasse, forêt 100 ha. Rivière, droit de pêche exclusif. 450.000 fr. 150.000 comptant

Nièvre. Beau petit château sur hauteur. 17 h., chasse et pêche. Prix : 70.000 fr. Belle occasion.

Immeuble Grands Boulevards. Libre de location. Boutiques disponibles. 3 millions 1/2. Grande plus-value.

Rond-Point des Champs-Élysés. Bel hôtel à vendre 600.000 francs, a coûté le double.

Usine toute agencée pour fonderie, à vendre près de Paris. Grande occasion.

Pour toutes communications écrire au Comptoir Castiglione, 7, rue de Castiglione (Département R. B.)

Vente au Palais de Justice, à Paris, 2 Mars 1918, à 3 h., en un lot, **MAISON A NOGENT-SUR-MARNE** (Seine), **5, RUE DES JARDINS** et **1**, rue Brillet. Contenance 1.104 m 50. Louée. Mise à pr. : 30.000 fr. S'ad. à Mes **BEAUGÉ**, avoué à Paris, **FOUCHET**, notaire à Nogent-sur-Marne.

Vente au Palais de Justice, le 2 mars 1918, à 3 h., d'une **MAISON de RAPPORT, à PARIS, RUE DE MESSINE, 2** à l'**ANGLE** du **SQUARE DE MESSINE**, M. à pr. 700.000 fr. S'ad à Me **LÉGER**, avoué, 28, r. Bergère, et à Me **GODET**, notaire, 49, rue des Petites-Écuries.

Vente, Palais Justice, Paris, 2 mars 1918, 3 h., **PROPRIÉTÉ ILE JATTE LEVALLOIS-PERRET** (Se) Rev. br. 6.000 fr. M. à pr. 200.000 fr. S'adresser **MIGNON, GIEULES**, avoués ; **BRÉCHEUX**, notaire, Paris.

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 francs par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser

SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Inventions

Pour prendre vos Brevets. — Pour étudier la valeur des Brevets auxquels vous vous intéressez. — Pour diriger vos procès en contrefaçon

H. JOSSE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Conseil des services du Contentieux

Exposition Universelle de 1900.

17, boulevard de la Madeleine, Paris

La Librairie Vivienne, 12, rue Vivienne, Paris, achète au comptant les LIVRES & GRAVURES de toutes époques.

LE GARDE-MEUBLE PUBLIC

BEDEL & Cie

TÉLÉPHONE 259-24

18, rue Saint-Augustin, PARIS

COLLECTION LOUIS SARLIN

TABLEAUX MODERNES

AQUARELLES ET DESSINS

PAR

BARYE, ROSA BONHEUR, BOULARD, JOHN-LEWIS BROWN, COROT, DAUBIGNY, DAUMIER, DECAMPS, DELACROIX, DIAZ, ALFRED DE DREUX, JULES DUPRÉ, FROMENTIN, GÉRICAULT, ISABEY, JACQUE, JONGKING, MILLET, GUSTAVE MOREAU, RICARD, ROCHEGROSES, ROUSSEAU, STEVENS, TROYON, ZIEM

TABLEAUX ANCIENS

ŒUVRES IMPORTANTES DE BARYE

Vente par suite de décès

à Paris, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, 8

Le Samedi 2 Mars 1918, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me CHARLES DUBOURG
SUPPLÉANT
Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, mobilisé

Me HENRI MAUGER
SUPPLÉANT
Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, mobilisé

EXPERTS

M. GEORGES PETIT
8, rue de Sèze, 8

M. R. H. TRIPP
8, rue Saint-Georges, 8

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : *Le Jeudi 28 Février 1918, de 10 h. à 6 h.*
PUBLIQUE : *Le Vendredi 1er Mars 1918, de 10 h. à 6 h.*

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

FAIENCES ET PORCELAINES

Objets variés, Pendules, Étoffes

LUSTRES GARNIS DE CRISTAUX DE ROCHE

MEUBLES DU XVIIIe SIÈCLE

ET AUTRES

TAPISSERIES DES FLANDRES ET D'AUBUSSON

Des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles

TAPIS DE LA SAVONNERIE

VENTE PAR SUITE DU DÉCÈS DE

M. LOUIS SARLIN

à Paris, HOTEL DROUOT, Salles Nos 5 et 6

Le Lundi 4 Mars 1918, à 2 heures

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me CH. DUBOURG
SUPPLÉANT
Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, mobilisé

Me HENRI MAUGER
SUPPLÉANT
Me HENRI BAUDOIN
10, rue Grange-Batelière, mobilisé

EXPERTS

MM. MANNHEIM
7, rue Saint-Georges, 7

MM. PAULME & B. LASQUIN FILS
10, rue Chauchat 11, rue Grange-Batelière

Chez lesquels se distribue le Catalogue

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : *Le Samedi 2 Mars 1918, de 2 heures à 6 heures*
PUBLIQUE : *Le Dimanche 3 Mars 1918, de 2 heures à 6 heures*

COLLECTION DE M. L. B...

TRÈS IMPORTANTS

TABLEAUX MODERNES

ŒUVRES DE

BAIL, BELLANGÉ, BOMPARD, BOUDIN, CAZIN, COROT, COURBET, DAGNAN-BOUVERET, FANTIN-LATOUR, HARPIGNIES, HÉBERT, JACQUE, JONGKIND, LHERMITTE, MONET, NOEL, PISSARRO, SISLEY, SIMON, TROYON, ZIEM

TABLEAUX ANCIENS par DUPLESSIS

Vente à Paris, GALERIE GEORGES PETIT, 8, rue de Sèze, 8

Le Samedi 23 Février 1918, à 3 heures précises

COMMISSAIRES-PRISEURS :

Me CH. DUBOURG
SUPPLÉANT
Me F. LAIR-DUBREUIL
6, rue Favart, 6, mobilisé

Me LARBEPENET
SUPPLÉANT
Me ROBERT BIGNON
41, rue de la Victoire, 41, mobilisé

EXPERTS :

M. GEORGES PETIT
8, rue de Sèze, 8

M. GEORGES BERNHEIM
40, rue La Boétie, 40

Chez lesquels se distribue le Catalogue.

EXPOSITIONS { PARTICULIÈRE : *Le Jeudi 21 Février 1918, de 2 heures à 6 heures.*
PUBLIQUE : *Le Vendredi 22 Février 1918, de 2 heures à 6 heures.*

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Modifications au service des trains. La Compagnie d'Orléans a apporté à son service des trains un certain nombre de modifications relatées dans une affiche spéciale apposée dans ses gares et bureaux de renseignements.

Parmi ces modifications, la Compagnie signale : ligne de Bretagne, le train direct AL, qui partait de Paris-Quai d'Orsay à 19 heures, ne quitte plus cette gare qu'à 20 h. 05, l'heure d'arrivée à Quimper restant sensiblement la même; ligne de banlieue, le train n° 1341 qui partait de Paris-Quai d'Orsay à 7 h. 28 pour atteindre Dourdan à 9 h. 47, part à 7 h. 16 pour arriver à destination à 9 h. 29.

CHEMINS DE FER

DE

PARIS à LYON et à la MÉDITERRANÉE

VIENT DE PARAITRE :

Agenda P.-L.-M., septième publication du même genre, comportant notamment divers articles littéraires se rapportant à la guerre, avec de nombreuses illustrations en simili-gravure, 12 hors-texte en couleurs et une série de cartes postales détachables.

En vente, au prix de 2 francs, à l'Agence P.-L. M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, dans les bureaux succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., dans les grands magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

Envoi à domicile sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 75 pour les envois à destination de la France et de 3 francs pour ceux à destination de l'étranger.

CHEMINS DE FER DU MIDI

La Compagnie des Chemins de fer du Midi, ayant été invitée par l'Administration supérieure à réduire dans une notable proportion le nombre des trains de voyageurs circulant sur son réseau, prévient le public qu'il trouvera tous les renseignements désirables sur les nouveaux horaires en vigueur à l'Agence spéciale des Compagnies **Midi** et **Orléans** (16, boulevard des Capucines, à Paris).

PAPETERIES BERGÈS

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 6 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL
DIRECTION GÉNÉRALE
A
LANCEY (ISÈRE)

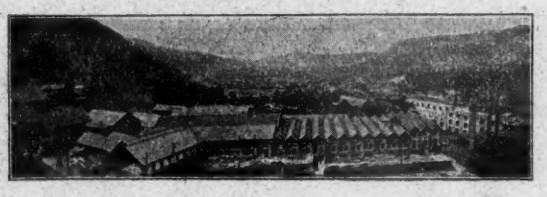
USINES A LANCEY ISÈRE

USINES A PERSAN (S.-et-O.) ALFORTVILLE (S.)

MAISON A PARIS 10 RUE COMMINES (III) MAISON A LANCEY (ISÈRE)
MAISON A LYON 320 - 322 RUE DUGUESCLIN ET 9 PLACE DE L'ABONDANCE
AGENCE A ALGER

TOUS LES PAPIERS BLANCS ET COULEURS
POUR IMPRESSION ET ÉCRITURE
TOUS LES PAPIERS D'EMBALLAGE ET DE PLIAGE
TOUS LES CARTONS

4 USINES — 12 MACHINES A PAPIERS
Force hydraulique : 12.000 HP.
FABRIQUE DE PATES MÉCANIQUES
FABRIQUE DE PATES CHIMIQUES AU BISULFITE
FABRIQUE DE CARTONS



Vue des usines de Lancey

DRAEGER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

La Compagnie des Chemins de fer P.-L.-M. a l'honneur de rappeler au public que, jusqu'à nouvel ordre, le nombre des trains de voyageurs a été réduit sur tout le réseau. Le nombre des places offertes dans les trains maintenus est limité et aucun train ne doit être dédoublé.

Messieurs les voyageurs sont invités, en conséquence, à s'assurer leurs places d'avance, notamment dans les trains-poste et directs, soit par location de places numérotées, en 1re et 2e classes, soit en réclamant des bulletins d'inscription dans les gares.

Cette dernière formalité ne donne que le droit de partir, dans la limite des places disponibles, sans aucun engagement.

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE, 11, Rue de Médicis, PARIS (VIe). — Tél. : Fleurus 11-18

VIENNENT DE PARAITRE :

CHARLES MAURRAS

LES CONDITIONS DE LA VICTOIRE

★ ★ ★ ★

LA BLESSURE INTÉRIEURE

De Janvier à fin Mai 1916

La blessure intérieure, c'est la blessure portée à la France par les serviteurs conscients ou inconscients de l'ennemi. Il faut lire ce livre, plein de constatations et de textes, pour comprendre le déroulement des affaires Vigo-Almereyda, Malvy, Sébastien Faure et autres.

Un vol. in-16 de 320 pages. — Prix majoré. . . . . 4 fr.

LOUIS DIMIER

DESCARTES

M. Louis Dimier a rassemblé dans ce grand livre toute l'existence et tout le système du grand philosophe. C'est le livre le plus complet qui existe sur l'auteur de la *Méthode*, les rares ouvrages que Descartes a inspirés à ce jour ayant maintenu séparées la biographie et l'analyse.

Douze exemplaires sur pur fil Lafuma. — L'exemplaire . . . . . 12 *fr.* 50

Un vol. in-16 de 320 pages. — Prix majoré. . . . . 4 fr

Du même Auteur, Réimpression :

BOSSUET, *Ouvrage honoré d'une lettre de Monseigneur l'Évêque d'Arras.*

Un vol. in-16 de 320 pages (3e mille). — Prix majoré. . . . . 4 fr.

Mis DE ROUX

LE DÉFAITISME
ET
LES MANŒUVRES PROALLEMANDES

1914-1917

Voici un guide indispensable pour suivre les différentes affaires dont les débats commencent.

Aux clartés de cet admirable précis, l'affaire Bolo, l'affaire Almereyda, l'affaire Caillaux, l'affaire Malvy et autres s'expliquent les unes par les autres.

Un vol. in-16 de 128 pages. — Prix majoré . . . . . 1 fr. 80

LOUIS MARCHAND

LES IDÉES DE BERRYER

PRÉFACE DE CHARLES MAURRAS

Un vol. in-16 carré de XII-629 pages. — Prix majoré. . . . . 7 fr. 20

EN VENTE LE 4e MILLE DE :

GEORGES VALOIS

LE CHEVAL DE TROIE

RÉFLEXIONS SUR LA PHILOSOPHIE ET SUR LA CONDUITE DE LA GUERRE

Voici un livre de toute beauté et de toute utilité. — Léon DAUDET. — (*L'Action Française*).

M. Georges Valois est un esprit vigoureux... animé d'un haut sens civique et d'un sincère désir de servir l'intérêt public. — (*Le Journal des Débats*).

Livre courageux, rude et d'une grande portée. — (*La Vieille-France*).

Un vol. in-16 de 320 pages. — Prix majoré. . . . . 4 fr.

ÉMILE-PAUL Frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg-St-Honoré, Paris (VIIIe)

Jacques-Émile BLANCHE

CAHIERS D'UN ARTISTE

Quatrième Série

PARIS

NOVEMBRE 1915 – AOUT 1916

Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

André MAUREL

LA JEUNE ITALIE

Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

LES AMIS LATINS

Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

Maurice BARRÈS
de l'Académie française

EN REGARDANT AU FOND DES CREVASSES

Un volume in-18 (Édition de luxe). Prix. . . . . 4 fr.

Jean GIRAUDOUX

LECTURES POUR UNE OMBRE

Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

André SUARÈS

LA NATION CONTRE LA RACE

TOME I
LA FOURMILIÈRE

TOME II
RÉPUBLIQUE ET BARBARES

Le volume in-18, sur papier vergé d'Arches. Prix. . . . . 6 fr.

Jean BESLIÈRE

FRANZILI

ROMAN

Un volume in-18. Prix. . . . . 4 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

Pour paraître très prochainement :

MARCEL BERGER

JEAN DARBOISE

AUXILIAIRE

ROMAN

Un volume in-18. Prix . . . . . **3** fr. **50**

Majoration provisoire, 0 fr 50

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 exemplaires sur papier de Hollande numérotés. Prix. . . . . **20** francs

Du même Auteur :

LE MIRACLE DU FEU, ROMAN. — Un vol.

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU, PARIS — 202-18

LIVRES NOUVEAUX

LES CONTEMPORAINS (8e série), par Jules Lemaître.

Tous ceux qui gardent à Jules Lemaître la sympathie admirative et charmée que commande ce délicieux esprit seront heureux de retrouver dans cette huitième série des pages dispersées qui viennent heureusement compléter une de ses maîtresses œuvres. On lira avec un plaisir particulier les critiques si ingénieuses et si compréhensives de Flaubert et de Daudet, ainsi que les amusants souvenirs qui composent le chapitre initial : *Mon arrivée à Paris*, sans parler de maintes chroniques alertes où Lemaître a prodigué la monnaie de son talent. La reconnaissance des lettres ira pour une bonne part à madame Myriam Harry ; c'est par ses soins que ce volume a vu le jour. Sa jolie préface prouvera que le romancier de *Siona chez les Barbares* sait aussi évoquer en termes délicats une grande mémoire littéraire.

CHASSES ET RECHERCHES ZOOLOGIQUES EN AFRIQUE ORIENTALE ANGLAISE, par Guy Babault.

Voyageur du Muséum, M. Babault est à la fois chasseur passionné et naturaliste compétent. Conduisant une expédition de recherches, il a parcouru une partie peu connue de l'Afrique; au prix d'efforts et de dangers il réussit à abattre des spécimens variés de la faune africaine. Son livre se lit comme un attrayant récit de chasses et d'aventures qui joint l'exactitude au pittoresque exotique ; il est luxueusement édité et orné de photographies nombreuses et excellentes, documents précieux sur des régions dont les aspects sont généralement ignorés des Européens.

LITTLE DOLLY, par Eugène Joliclerc.

Simplement, avec une bonne grâce attachante, M. Eugène Joliclerc nous raconte l'aventure d'une fillette négligée par sa mère, actrice au cœur léger, puis recueillie par l'affection paternelle d'un ami de l'artiste. Près de celui-ci, elle vient occuper la place d'un fils glorieusement mort à l'ennemi. C'est un récit aimable et fort bien conté qui conquerra d'emblée toutes les sympathies du lecteur.

L'AVANT-GUERRE ALLEMANDE EN EUROPE, par André Soulange-Bodin.

On a pu lire ici deux des études substantielles qui constituent ce volume. En montrant par des faits et des chiffres ce qu'était la pénétration allemande en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Belgique, en Russie, M. Soulange-Bodin a fait œuvre utile. On voit comment l'Allemagne étendait son influence sur l'Europe entière: utilisant son énorme puissance de production et d'échange, ses agents habiles, persévérants et nombreux, avaient obtenu en 1914 une place prépondérante sur le marché des pays étrangers ; ils préparaient ainsi et appuyaient l'action politique ou militaire de leur pays. Le livre solidement documenté de M. Soulange-Bodin sera consulté avec un vif intérêt par tous ceux que préoccupent les problèmes de la lutte économique des Alliés contre l'Allemagne.

LA GUERRE ET L'AMOUR, par Jacques Richepin.

On aura grand plaisir à lire en volume cette pièce qui connut un si franc succès au théâtre. Elle est tour à tour émouvante et gaie, un souffle patriotique la parcourt, et la satire y alterne avec l'enthousiasme. C'est une œuvre très française.

L'AVENIR DE LA RACE, par A. L. Galéot.

Le problème de la population, le plus grave de ceux de l'après-guerre, dès maintenant suscite un pullulement de livres, de brochures et de journaux : il en est peu toutefois qui ne témoignent, en même temps que de bonnes intentions, d'une méconnaissance à peu près complète des réalités. Aussi c'est déjà faire un grand éloge du livre de M. Galéot que de constater qu'il contraste brillamment avec les productions similaires, et qu'il ne relève ni du prêche, ni de la fantaisie paradoxale. La richesse de la documentation — la clarté et la belle ordonnance du développement, une vue nette des problèmes envisagés, en font une lecture substantielle. Si les solutions proposées sont le plus souvent à l'encontre du sens de l'évolution des sociétés modernes si par exemple le rôle et les droits de la mère sonit ignorés au profit du père seul représentant de l'unté familiale, — un livre aussi large et complet n'en doit pas moins être connu et médité.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POUNY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.